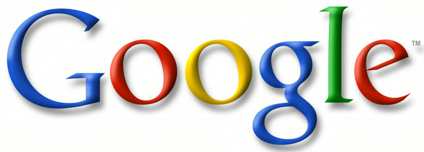



La morale de l'amour
Paul Adam


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

La Morale de l'Amour

Aux Adolescents



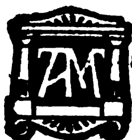
PAUL ADAM

◆ ◆ ◆

LA VIE DES ÉLITES

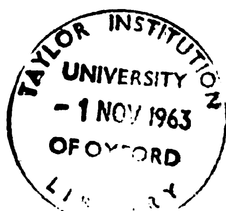


La Morale de l'Amour



PARIS
ALBERT MÉRICANT, ÉDITEUR
1, RUE DU PONT-DE-LODI

*Il a été tiré de cet ouvrage
12 exemplaires sur papier impérial du Japon,
numérotés de 1 à 12,
au prix de 15 francs l'exemplaire.*



LA MORALE DE L'AMOUR

I

LE SEUL PÉRIL

Si nous entendons lutter contre l'excès de sentimentalisme qui nous affaiblit, qui nous détourne aussi bien de l'action productive que de la pensée créatrice, il faut résolument nous guérir de la grande endémie nationale : l'amour. Depuis trois siècles, les littératures et les romances nous enseignent que rien ne vaut la conquête d'un cœur. Classiques et romantiques, écrivains de l'école sensible, disciples de George Sand et de Lamartine, tous répétèrent à notre jeunesse que le but essentiel de l'effort devait être l'asservissement d'une âme à nos désirs de propriété. Se promener à deux au clair de lune, par le chemin du bois, en se répétant des niaiseries ba-

nales et sempiternelles, se jurer des mensonges emphatiques et vains, se promettre l'un à l'autre des vies heureusement moins aliénables que le couple ne les croit d'ordinaire, échanger des promesses fausses et des hypocrisies lyriques, se reprocher ensuite la fragilité de ces supercheries, se trahir, se venger, s'injurier, s'abandonner brutalement, parfois se haïr au point d'employer le vitriol, le revolver et le couteau : voilà ce qui consomme, hélas, le meilleur de notre jeunesse française.

Tout cela pour dissimuler, sous un verbiage inutile, la saine convoitise que l'on a simplement de s'unir par les corps, au gré d'un appétit naturel, innocent.

C'est un grand malheur latin que les amants se refusent à l'aveu net et candide de leur goût pour la volupté nue, pour la camaraderie joueuse des sexes. Les masques de toute une abominable comédie, inspirée par les divagations des anciennes littératures, affublent trop laidement nos beaux instincts. Convaincus par les refrains d'opéras et les pires romans feuilletons, de livrer aux passionnettes l'essentiel de ses forces et de son temps, notre jeunesse n'écoute pourtant guère les conseils des livres. Ils lui répètent à satiété, depuis longtemps, que la fidélité n'existe presque

jamais dans l'union libre, fort peu dans le mariage, que l'amour est un leurre pour jobards. Presque tous les contes nouveaux, qui sont, la plupart, des confessions, enseignent que les amants se trompent à gogo. Les faits divers, outre la librairie, confirment chaque matin, la thèse, dans les colonnes des gazettes où foisonnent les crimes passionnels.

Il n'est pas une feuille imprimée, il n'est pas un propos de café, de salon, de bureau qui ne révèle les plus récentes et innombrables saloperies du sentimentalisme militant. L'amour engage le caissier à violer le coffre-fort de son patron, l'ami à séduire la femme de son ami et par conséquent à détruire la beauté de leur confiance. L'amour fait déserter le soldat; il sert d'excuse à toutes les lâchetés, à tous les mensonges, à toutes les bassesses. Il est le grand professeur d'infamie. A cause de lui, des hommes pleins de courage et d'avenir cessent brusquement de poursuivre les fins élevées de leurs espoirs. Ils s'alanguissent auprès d'une créature nigaude ou féline. Ils se contentent de flasques embrassades, de caresses animales, de paroles imbéciles, et de sobriquets enfantins. Ils attachent à leur essor le poids sinistre d'une maîtresse larmoyante et incapable. Ils interposent

l'aveulissement d'une tendresse entre eux et leurs ambitions légitimes. Que de héros partis sur les routes fraîches du succès, avec des muscles durs, une volonté opiniâtre, une voix sonore, et qui se sont arrêtés, au début du chemin, pour sommeiller dans le giron crasseux d'une fille vautrée ! Leurs muscles se sont amollis dans les étreintes vulgaires. Leurs volontés se sont émoussées dans les conflits absurdes des cœurs défiants. Leurs voix se sont enrouées dans les duos grotesques au clair de lune. Cinq ans, dix ans après, quand toutes les déceptions ont été connues, quand toutes les hontes ont été bues, ils veulent parfois secouer le joug de la femme, pour reprendre le bâton des routes joyeuses, des routes sonores, celles qui mènent aux couchants magnifiques et aux belles aubes triomphales. Mais leurs pas chancellent. Leurs yeux demeurent obscurcis par les ombres des lassitudes misérables. Autour d'eux se hâte une génération nouvelle dont ils comprennent mal les vaillances et les discours. Ils ne peuveut suivre la foule neuve. Leurs pas ne s'adaptent point à son pas. Alors ils se résignent. Ils seront les humbles, les chétifs, les médiocres, les ricaneurs et les paresseux. Accoutumés au mensonge et au dol, par les déloyautés des adultères et les raffinements



de la jalousie, ils manqueront de la franchise nécessaire qui rend l'homme précieux aux hommes. Le mépris des gens actifs rejettera le pauvre hère dégradé par les commerces fourbes de l'amour. Définitivement, il gît comme un déchet dans la multitude des inutilités sociales. A peine est-il un outil que manient des mains étrangères et rudes.

Jeunes gens, ne soyez pas des amoureux, vous qui prétendez à devenir une force parmi les forces du monde, vous qui prétendez au laurier d'or. Choisissez des amies, mais fuyez les maîtresses. Que les joies de la volupté, comme celles de la gourmandise, ne vous paraissent jamais telles que vous deviez sacrifier à la convive une part, la plus minime, de votre élan vers la conquête de l'énergie productive. C'est dans l'amour imbécile et quotidien que nos races latines dilapident le trésor de leurs volontés. Ici le mâle s'asservit trop aux caprices de la compagne. Il néglige la culture de son esprit et le développement de ses pouvoirs, afin de s'alanguir dans les bras fades des filles roucoulantes qui le dépouillent, inconsciemment, mais sûrement, de ses initiatives, de ses vigueurs morales.

Innombrables sont les heures que les affres de la jalousie accaparent, qu'elles endolorissent,

qu'elles rendent absurdes et sans vaillance. Beaucoup d'hommes passent le temps à poursuivre la nymphe, à l'épier, à la guetter, à la convaincre par les regards, les gestes, la parole, les présents; puis à l'attirer chez eux, à la séparer de son milieu, à s'imaginer qu'ils la transforment en une chose de leur domaine. Alors, ils paradent, fiers de soi, parce qu'une péronnelle empanachée semble leur appartenir. Aveugles et satisfaits, ils ne soupçonnent rien de ce qu'elle trame, de ses tromperies et de ses marchandages secrets. Ils s'estiment supérieurs, parce qu'ils sont aptes à tenir pour vérités les mensonges les plus évidents, jusqu'au jour où l'accident dénonce tout le mystère des intrigues. Ils pleurent; et puis recommencent, la saison suivante, sans répit.

Comment une âme occupée de ces pauvres drames, de ces piteux vaudevilles, saurait-elle se fortifier pour la lutte grave, entre les talents créateurs? Les coquetteries des maîtresses inquiètent trop. Elles s'attribuent toute la vie de leurs amants, et ne permettent point qu'elle s'égare à désirer autre chose que leurs petits luxes sots, que leurs caresses vulgaires.

Jeunes gens, ne soyez pas amoureux! Chassez de votre intelligence toutes les tentations sentimentales. Soyez donc des voluptueux savants

et raffinés qui n'érigent point de temple aux servantes de leurs joies, qui ne s'endorment point à leurs pieds oisifs, mais qui veulent, pour chaque instant de plaisir, une convive nouvelle.

Les jeunesses du Nord ont sur la nôtre ce grand avantage qu'elles s'oublient moins dans le rêve malsain de l'amour. Plus vicieuses, peut-être, elles n'embarrassent pas leur avenir en traînant avec elles ces petites compagnes inutiles qui répètent sans cesse la même grimace de leur minois, le même sourire de leur piètre fausseté. Là-bas, ces inhibitions sont l'apanage de la populace, des êtres inférieurs. Le Germain courageux, le Yankee avisé, le Viking confiant, se lancent dans la vie, libres de toute attache. Ou bien, ils se marient de bonne heure avec une fille à caractère viril qui se fait vite l'associée de leurs efforts, qui combat à leurs côtés pour l'honneur de la maison, pour l'aise commune, pour la respectabilité du nom. En Amérique, la jeune bourgeoise, souvent plus instruite que son mari, guide le ménage, l'aide de ses relations, le mène au triomphe, par son adresse et son génie social.

Si un homme estime ne pouvoir vivre solitaire, s'il constate le besoin d'être secouru par une amie sûre, alors, qu'il n'hésite point : qu'il préfère le mariage à la liaison. Le sens de la du-

rée qui préside aux affections conjugales leur vaut un caractère très différent. Les époux dignes de leur rôle conçoivent vite qu'ils composent avec leurs deux âmes une nouvelle âme en deux corps, une seule force à deux moyens. Ils se communiquent leurs qualités. Ils atténuent leurs défauts. Ils méditent la perfection nécessaire pour préparer à la descendance une vie favorable. Il y a une œuvre là, une chose perpétuelle qui leur survivra. Passé les premiers temps des caresses, les époux intelligents deviennent les prêtres d'un devoir. Et cela les grandit étrangement. Ils sont la famille, le type social, par excellence, dans notre ère de civilisation, le noyau de l'expansion spirituelle, sur la planète.

Au cours d'un admirable livre, *L'Associée*, le grand écrivain mort tout jeune, Lucien Mühlfeld, a démontré quelle puissance pouvait acquérir dans le monde moderne un couple d'époux laborieux, avides de faire triompher, avec ses chances particulières, les idées dont il est l'expression humaine. Cette bible du mariage est utile à lire. Elle enseigne aux sentimentaux, incapables de vivre libres, solitaires et volages, quelle sorte de tâche magistrale savent accomplir les maris et les femmes dans un esprit de création. Le tenace espoir de s'allier à une personne riche détourne

les jeunes gens des fiançailles prématurées. Ils ont tort. La plupart des dots bourgeoises ne dépassent guère 100.000 francs, ce qui rapporte 3.000 francs de rente annuelle. Au prix de la vie actuelle, cette somme n'est pas suffisante pour payer l'ennui de cohabiter avec une créature sans charme, ou de caractère inégal, ou trop jeune pour l'homme qui crut devoir attendre les avantages pécuniaires de l'âge mûr afin de justifier la requête d'une dot équivalente. Une enfant curieuse de toute la vie s'accommode mal d'un esprit sérieux, déjà blasé sur les plaisirs, et désireux de repos. L'incompatibilité des humeurs apparaît promptement, puis les aventures fâcheuses.

Bien que l'argent ne doive pas guider le choix, n'allez point, pour cela, épouser votre concubine, qui, malgré le titre, obtient rarement la place de femme légitime dans la société. Elle gêne son mari, sans conquérir la place convoitée. Elle écarte de lui les ménages rigoristes. Il n'est plus le célibataire indépendant et qui n'a que lui-même à faire valoir. Il porte la tare d'un passé douteux. S'il atteint une haute situation, cette tare s'affirme davantage. La médisance et la calomnie l'aggravent. Il en est de même lorsque l'on a choisi une fille pour sa beauté, mais sans

prendre garde à son éducation, à ses manières, à son savoir. Les gaffes de l'épouse mettent vite à rien les mérites du mari.

Le mieux, pour les sentimentaux incorrigibles, est certainement de s'unir à une jeune fille avenante et gracieuse, très instruite, élevée dans un milieu sévère, capable des petites vaillances qu'impose un revenu modeste, mais apte, un jour, à triompher par toutes les élégances, si le sort se déclare. Peu importe qu'elle ait ou non la dot. Son savoir et sa droiture permettront certainement d'acquérir ce qui manquera.

Donc, ne soyez pas amoureux, ou si vous l'êtes, mariez-vous incontinent. N'attendez point que les vices des liaisons aient amolli votre courage, détrempé le métal de votre énergie, accoutumé votre être à toutes les sottises des existences veules et bêtement vaniteuses, découragé votre vertu par toutes les trahisons et par tous les mensonges. C'est dans cette ordure que la jeunesse française noie l'efficace de ses qualités, et qu'elle se prépare des vies sans grandeur, celles aussi de la nation.

II

« MYSTÈRE ET SANG »

Car le sentiment ne désarme pas. Tel soir, sous le nom de Marcel Michel, mécanicien, il plantait, par deux fois, le couteau dans la poitrine de la jeune Blanche Bongard, qui s'était affranchie de ses délices ; ensuite, sous le nom d'Arthur Hardier, plombier, et pour les mêmes motifs, il défigurait, à coups de botte, Marguerite Guitton, gisant sur le trottoir de l'avenue du Maine auprès de sa mère frappée par surcroît, et qui vomissait le sang. Dans l'après-midi, le juge d'instruction avait entretenu de choses pénales le même Éros, qui, ayant eu l'art de séduire, aux eaux, sous les espèces d'un certain Joseph M..., telle brave dame chaleureuse, lui réclamait 10.000 francs pour ne pas avertir le mari de cette douce et charmante ivresse. Cependant, les conversations de cette semaine-là commentaient le

trépas d'une coquette octogénaire, parente d'un général illustre, et assassinée par quelque chérubin. Néanmoins, dans les cours des maisons, la romance tenace suppliait quand même le ciel : « Il nous faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde ! »

Ce n'est pas que la volupté ne vaille qu'on s'y prête, à condition d'en demeurer là, de n'y pas joindre la saloperie. Mais, à beaucoup, il semble impossible de séparer l'amour du mensonge, l'infamie du crime. Plus vertueuse que les siècles passés, notre époque, sur ce point, en reste à la barbarie du moyen âge. Autour de la couche à plaisir, toutes les immondices morales s'amassent. Le général F... fut un brave soldat et un homme d'honneur, sinon un chef adroit ; sa nièce devint, par le fait de Cupidon, une gourgandine que les croupiers traînèrent de tripot en tripot, pendant de longues années, puis une entremetteuse ridicule abouchant des hommes avec les créatures en quête du louis. Enfin, elle meurt dans la pourriture de ses mœurs, tuée par l'escogriffe qui la fit râler de plaisir avant de la faire râler d'agonie, et de fouiller les cachettes. Voilà ce qu'une existence passionnée comporte d'abjections, même lorsqu'elle fut brillante, voire spirituelle.

Sanglée, parée, parfumée, violemment adornée de sa perruque rousse, couverte de fards qui charbonnaient les poches flétries de ses yeux, rougissaient les lèvres flasques, plâtraient les rides, recrépissaient à peine les joues blettes, cette vieille bacchante semblait une apparition symbolique : la statue chancelante de la vie sentimentale, aujourd'hui caduque chez les élites, mais qui masqua tout un siècle de ses mots vains et décoratifs, de ses rimes, de ses déclarations, la franchise de nos instincts, afin d'obtenir, par sournoiserie, l'indulgence, le profit, l'aisance, parfois même la richesse et la considération. La coutume du secret qu'imposent les liaisons illicites avait conduit cette octogénaire aux manigances de louches entreprises. Cela devait aboutir au drame ignoble, à la chute sur le coin du meuble, contre quoi sa perruque protégea mal la victime avant qu'elle fût achevée prestement.

Mystère et sang.

C'est la devise du romantisme. A tort les esprits positifs nient l'influence de la littérature sur les mœurs.

Lorsque le gouvernement de la Restauration composa la gloire de l'école qu'illustra Victor Hugo, cette école dut réhabiliter, à grand ren-

fort d'alexandrins, le moyen âge espagnol et allemand, les forfaits chevaleresques, les tragédies de la princesse enlevée par le traître, de l'épouse enfermée dans la tour par le mari répugnant et sexagénaire, du bandit magnifique et loyal, des amants suspendus à l'échelle de corde, des Antonys farouches, exemplaires et rhéteurs. Ainsi, l'entourage de la duchesse de Berry pensait uniquement à faire chérir, par les lecteurs et les spectateurs, l'ancien régime mis en opposition avec l'esprit classique jacobin qui ressuscitait partout, conspirait à Saumur, à Belfort, proclamait la République à Thouars, épanchait son sang sur l'échafaud du général Berton et sur celui des quatre sergents de La Rochelle. Le résultat fut bien autre. Tout cet arsenal de phrases splendides servit moins à transformer les votes qu'à modifier les âmes. On cessa de vénérer le héros romain qui soumet ses passions au devoir. On exalta l'admiration pour l'amant sanguinaire qui asservit les êtres à l'orgueil de ses appétits génésiques. De 1825 à 1860, Antony guerroya contre Polyeucte, Horace, Tite, et Britannicus. Il les vainquit. Le second Empire consacra cette victoire malfaisante. La passion égorgeait le devoir dans toutes les fables à succès, dans toutes les pièces triomphantes. George

Sand fut la mauvaise magicienne qui remua les âmes modestes des provinces. Elle et ses imitateurs détournèrent les Indianas de la mission conjugale et maternelle, fondèrent définitivement la religion de l'adultère, de la jalousie homicide, du « mystère-et-sang » qui depuis, éduqua trois ou quatre générations. Transmises par le roman feuilleton dans les masses, ces idées-là perdirent leur nouveauté, se propagèrent, se vulgarisèrent, devinrent des sentiments ataviques, innés, légués par nos aïeux à leur descendance. Aujourd'hui, le mécanicien qui tue la brunisseuse, rue Botzaris, ne cède à la sauvagerie médiévale que grâce aux drames de Théodore Barrière, d'Alexandre Dumas, de d'Ennery, et à l'influence de la littérature hugolienne. Il se voit ainsi pareil aux personnages de théâtre. Ignorant les poètes, il recherche la célébrité de l'acteur par les moyens qui la procurent aux lueurs de la rampe.

Avant le romantisme, l'amour était une chose joyeuse et libertine. La théorie de la nature prêchée par Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Raynal, les encyclopédistes, avait prescrit aux amants le libre choix. Mais, les invitant à la volupté, elle ne leur prêchait ni l'hypocrisie, ni la farouche possession qui s'affirme le fer au poing.

Maris et amants usaient de tolérance. Leurs amies les quittaient sans qu'ils résolussent de les mettre incontinent à mort. Sourieurs, ils cherchaient d'autres bergères. Ils respectaient le libre arbitre de la belle volage qui se plaisait en d'autres bras. Au temps de la Révolution, du Directoire, cette exquise complaisance régna. Bonaparte ne se fâche qu'à demi, lorsqu'il apprend les frasques de Joséphine. Mme Tallien gouverne dans les salons où les liens éphémères se nouent, se dénouent à l'aise. De même parmi le peuple. Les chansons de Béranger nous conservèrent, en couplets, la morale courante de l'époque. Lisette se trousse les cotillons où cela lui sied, sans qu'intervienne un propriétaire acharné, le poignard à la main. Rare est le crime passionnel. Les hommes évitent de paraître bêtement vaniteux au point de n'admettre pas que leurs maîtresses se lassent de leur commerce. La muse et la vie restent de gaies polissonnes. On est « sensible », c'est-à-dire sujet à fléchir, lorsque le conseillent les forces de la nature qui conspirent contre la vertu la plus solide. On n'est pas encore sentimental. Werther n'a pas conquis la France avec les Alliés de 1814 et de 1815. Inutilement, l'Adolphe de Benjamin Constant pleurniche. L'agrément du spasme n'est pas corrompu par

l'importance exagérée que, tout à l'heure, on lui attribuera. On ne dissimule rien de ses plaisirs. Les baisers s'échangent au glouglou des bouteilles.

Après Waterloo, les Allemands occupent la France jusqu'en 1818. La Cour les fête. Ils ont ramené le roi. Leur âme est imitée par les fashionables. D'ailleurs, Gœthe et Schiller possèdent l'essentiel pour persuader le génie. Hugo s'inspire de Wieland et d'Uhland. Il leur emprunte la ballade. L'appareil affreux du moyen âge ressurgit. Voici venues toutes les fiancées de la Mort. Du romantisme allemand naît le romantisme français qui s'adjoint le sens de la cruauté maure, italienne et espagnole. Quand Alexandre Dumas fils écrira sa brochure *Tue-la*, sans doute ne saura-t-il plus guère les origines de son aphorisme brutal Pas plus que ne le savent les meurtriers de nos boulevards et de nos hôtels garnis.

III

LA SENTIMENTALITÉ

Si le sentiment est, aujourd'hui, le mensonge d'un mot sous lequel se dissimulent des appétits très positifs, jadis, il fut, en soi, une réalité. Nos aïeules purent se dire sentimentales, sincèrement. Cela ne représente pas grand'chose à l'esprit contemporain. Il nous semble fort malaisé de définir ou d'expliquer la valeur du vocable. Se tenir les mains à la lueur de la lune, dans un parc ; croire au bonheur durable, éternel et sans mélange parce que deux épidermes se vont frôler ; plaindre son cœur douloureux, un mouchoir sur les lèvres ; s'enthousiasmer d'espérances puérilement chimériques ; pleurer sans causes ; s'émouvoir au son du piano, de la rame frappant la rivière : voilà quelques caractères extérieurs de l'attitude sentimentale. Nous

rêvons différemment. Le clair de lune nous enchante pour ses harmonies colorées que nous spécifierons avec certitude. Nous croyons difficilement à l'éternité du bonheur procuré par la seule juxtaposition de deux goûts sexuels réciproques. Nous ne plaignons guère nos cœurs, mais les blâmons, connaissant les motifs de la jalousie qui est de l'orgueil outragé si notre besoin barbare de propriété sur l'amante paraît contredit. Nous n'espérons plus sans imaginer la série des obstacles, des calamités adversaires, des impossibilités évidentes ou probables. Notre émotion devant le piano se quantifie selon des théories d'acoustique et d'art. Nous savons. Le Sentiment était-il de l'ignorance?

Les sociologues et les psychologues prétendent que le concept d'une élite adopté par la foule, puis devenu, en celle-ci, une puissance et, par l'atavisme de quelques générations, une manière d'instinct, d'appétit fort et irraisonné, se dénomme alors « sentiment ». Ainsi: quand il eut poussé le peuple de la première République hors des frontières et à la conquête de l'Europe, afin de défendre contre l'alliance des monarques l'Idée des encyclopédistes, l'essor de la liberté se transforma en ce sentiment vague et maître du patriotisme, besoin de dignité nationale em-

prunté par l'éloquence des Conventionnels au souvenir des Romains. Car, autrefois, la haine de l'envahisseur répondait seulement à ses déprédations : le paysan s'armait par riposte envers qui déterrait son trésor, emmenait son bétail, houspillait sa femme. Les milices des communes se formèrent dans cet esprit tout particulier de protection couvrant l'objet de la richesse locale ; tandis qu'aujourd'hui, le patriotisme est un dogme d'honneur général dû à la coutume des triomphes qui consacrèrent la gloire de la liberté. Une philosophie de l'élite est devenue le sentiment obscur du peuple.

Le sentimentalisme des bourgeoises, très puissant au milieu du siècle, doit dépendre, lui aussi, d'une idéologie modifiée. Laquelle?

Les romanciers du sentiment, George Sand, Lamartine, Feuillet, Charles de Bernard, n'expliquent rien. Ils se soucient peu d'analyser. Indiana se lamente dans son castel, s'ennuie, rencontre la passion, souffre, sans que rien de son âme intime se révèle. Nous la voyons extérieure, agissante. Nous l'ignorons pensante. De même pour Graziella. Je néglige, évidemment, les motifs grossiers des adultères : le mari butor, accablé de maints défauts; l'amant divin, paré de mille vertus. Ce côté simpliste de la dialectique passée

offre à sourire. Il ne faut pas chercher sur cette façade la beauté des œuvres. Les caractères nous intriguent mieux. Ils existent. On en respecte d'admirables, comme Jocelyn. Ils sont des types d'humanité, en dehors même de l'art qui les présente, et quel que soit cet art, qu'on l'approuve ou non. Ces caractères s'expriment en action, en gestes, en pleurs, en rires, en mimiques enthousiastes. Leur âme demeure close. Ils exécutent les ordres du sentiment. Celui-ci commande, incognito.

Musset a fort bien compris ce vide de l'esprit romanesque. Il tenta de poser le problème dans une élégie célèbre : *Lucie* :

Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.

Pensifs ! Voilà le mot qu'il fallait soumettre à la plus minutieuse et savante des analyses. Quelle splendeur méditaient ces pensifs ? S'en tenir à l'épithète fut commode.

Les naturalistes répondraient à la question en affirmant que ces deux adolescences imaginaient leurs délires à la minute prochaine de s'étreindre. Le psychologue supputerait leurs espoirs d'argent, de situation et de vanité. Le poète assurerait que l'excellence de leurs formes, de leur image, de leur geste plastique enchantait les deux âmes, et qu'elles s'admiraient, artistes.

Telles seraient les principales explications du contemporain. Je les admets difficilement. La volupté amoureuse restait étrangère aux filles de la bourgeoisie. Les couvents éducateurs de la Restauration les persuadèrent de concevoir la communion charnelle comme une incongruité. On se rappelle le mot d'Henri Becque sorti de cette caste. Le manager d'un théâtre reprochait au dramaturge d'avoir, dans sa pièce, laissé l'ingénue céder au séducteur ; et il alléguait que le public bourgeois, n'admettant point tant de vice, sifflerait la comédie. L'auteur ne transigeait pas. « Mais enfin, s'écria l'autre, votre ingénue est bien élevée, par conséquent très surveillée, jamais seule ; où diable voulez-vous que la chose ait pu se faire ? — Dans les water-closets, comme toujours ! » répondit Becque. Je crois que cette riposte n'était pas une simple boutade. Paul de Kock et les chansons du Caveau mêlaient souvent le stercoraire à l'amour. L'exclamation qui protestait contre une parole leste ou une ordure de langage, se proférait sur le même ton. Le nu, qui de nos jours semble indispensable aux jeux de Vénus, n'était point de mode alors, dans le lit conjugal ou adultérin. Une femme ne refusant rien s'indignait si la prière de l'amant l'incitait à l'abandon du dernier voile : « Me prenez-

vous pour une fille ? » On cachait l'acte avec la même honte qui préside à d'autres humiliations naturelles. Les chansonnettes, les vaudevilles, les romans comiques de l'époque attestent continûment cette parité entre les deux fonctions.

Certes, je parle de la bourgeoisie, de ses mœurs propres. Courtisanes et lorettes s'exécutaient d'autre façon. Les grandes dames de Balzac aimaient à la manière de leur aïeules, celles des Porcherons, celles habituées de la loge maçonnique du comte de Saint-Germain. Exactement se renouaient les fils d'une tradition rompue par le couperet de la guillotine.

Mes bourgeoises, préparées à la vie dans les couvents, retrouvaient chez elles la même sévérité de la dévotion. Il était interdit de se baigner sans peignoir, de s'essuyer tout le corps à la fois. Point de vierge qui eût la vision de ses formes. Elle s'ignorait comme nymphe. L'incongruité du désir demeura longtemps un dogme indiscutable, indiscuté. On se gardait de devenir malpropre en y songeant. Ainsi fut parfaite l'innocence angélique tant rythmée par les élégiaques. Donc, les naturalistes se tromperaient dans leur dissertation moderne. Eugénie Grandet, Elvire, Lucie, Ursule Mirouët n'imaginaient pas la réalisation de leurs désirs, quand elles se promenaient au

clair de lune avec le jeune homme en pantalon de nankin.

La solution des psychologues ne vaut guère mieux. Au temps de Charles X et de Louis-Philippe, voire même de Napoléon III, le père de famille gardait encore jalousement son autorité ; il ne tolérait point qu'une enfant la discutât. Le père Goriot et ses filles sont des personnages exceptionnels. D'ailleurs, il ne se laisse reléguer qu'après leurs mariages. Des manifestations de cette autorité, la plus effective, le maniement de la fortune, était sacro-sainte. Peu de parents mettaient leurs fils. et encore moins leurs filles, au courant de leurs finances. On ne parlait pas des choses graves en présence des enfants considérés encore comme des incapables, des mineurs et des niais. Au reste, ils l'étaient réellement, par suite de cette éducation même. Elvire ne calculait pas durant ses rêveries aux côtés du cousin doctrinaire, libéral ou carbonaro.

L'argument esthétique ne saurait prévaloir contre le dogme de l'incongruité, de la pudeur excessive ; et mieux encore contre l'ignominie du luxe en vogue, de 1825 à 1830. A parcourir les journaux de modes féminines, on s'étonne de la hideur des toilettes. Les femmes y paraissent comme des cloches d'oripeaux barbares, gros-

sièrement alourdies de soutaches, ballonnées de ressorts et de boudins, parfois flanquées de manteaux ridiculement romantiques, à collets monstrueux et tailladés, chargés de broderies pesantes. Le cou s'engonce dans les collerettes tuyautées et rêches. Les cheveux tirés en arrière, lissés par d'ignobles pommades, découvrent la rondeur niaise des visages, les font paraître quasi chauves, malgré les coques échafaudées à la cime de l'occiput, liées avec des tresses, des rubans, des chaînes en chrysocale, des ferronières en cailloux.

C'est le règne de l'horrible et du faux. La tapisserie en papier imite laidement le panneau de marbre, les colonnes. Un vert dur recouvre le plâtre des statues afin qu'elles semblent de bronze. On se coiffe à la chinoise devant une pendule soutenant un Voltaire sous globe. Le gracieux mobilier du dix-huitième siècle est traité de *rococo*, délaissé. Il encombre les chambres d'hôtel garni. Devant le foyer, un paravent de laine verte, muni de choux en laine rose régulièrement espacés, veut rappeler le gazon et les fleurs. La brique de la façade est plâtrée afin de singer la pierre. Et par toute cette hideur, la bourgeoise prétend évoquer le marbre des palais romains, l'exotisme grec ou algérien marqués par des

glands multicolores aux embrasses des rideaux et sur la calotte du propriétaire. Cela pêle-mêle. La cage chinoise, le fez turc et le fauteuil Empire voisinent dans les meilleures maisons de l'aristocratie bourgeoise sans offenser l'esthétique d'aucun. Un bahut romantique tient dans le salon la place d'honneur entre deux bergères Louis XVI dont furent soigneusement noircis et vernis les bois, parce que l'ébène est une matière coûteuse. On vit dans la crasse, très à l'aise, par économie, pour obéir à la fameuse parole de Guizot : « Enrichissez-vous ! »

Comment soutenir qu'une enfant élevée dans ce milieu pût méditer l'esthétique et la plasticité de ses poses amoureuses?

La sentimentale ne pensait essentiellement ni au vice de nos demi-vierges, ni aux intérêts de nos petites rosses, ni à l'esthétique de nos femmes nouvelles. A quoi pensait-elle ? Qu'était sa méditation ?

Si on l'eût interrogée, elle eût raillé celui qui *cherche midi à quatorze heures*. Elle eût dit : « Pour ça, comme ça ! » avec un frisson gêné des épaules, un sourire gauche, une rougeur subite; et se fût dérobée.

On peut s'acharner à lire, à relire les œuvres de George Sand. Rien. Elle n'explique rien.

Musset tente de savoir. Il se heurte, renonce :

Mais je croyais l'aimer comme on aime une sœur,
Tout ce qui venait d'elle était plein de pudeur !
Nous nous tûmes longtemps ; ma main touchait la sienne,
Je regardais *rêver* son front triste et charmant...

Mais sapristi, à quoi rêvait-elle ? A quoi ?... A quoi ?

Son sourire semblait d'un ange : elle chanta...

Peut-être ce chant va-t-il nous instruire... Erreur. Il y a, dans le texte, deux lignes de points; puis une belle déclamation vide : « Harmonie ! Harmonie !... »

Cependant, il s'obstine :

Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire,
Dans les soupirs divins nés de l'air qu'il respire !
Tristes comme son cœur et doux comme sa voix ?
On surprend un regard, une larme qui coule,
Le reste est un *mystère* ignoré de la foule...

Parfaitement, et de Musset lui-même ; et qu'il lui appartenait, comme à George Sand, d'élucider. Ou bien que signifie l'œuvre du romancier, du poète ?

Nos écrivains cherchent assidument « midi à quatorze heures ». Ils trouvent parfois ; et il en est qui travaillent au souci de la sincérité jusqu'à mourir de leur tâche. Naguère, le livre posthume de Maurice Léon nous apprit son con-

rage de surhomme pour découvrir enfin la véritable sincérité. Et ce fut une haute et splendide révélation du caractère nouveau de la conscience artistique, chez un enfant de vingt ans tué par ses travaux, mort au champ d'honneur de l'expérience littéraire.

Ernest Lajeunesse dans l'*Inimitable*, Charles-Louis Philippe dans *Croquignole*, Hugues Rebell dans la *Câlineuse*, Eugène Vernon dans la *Demeure enchantée*, Eugène Monfort dans la *Turque*, Edmond Jaloux dans l'*Agonie de l'amour*, Gaston Volnay dans l'*Iris noir*, Albert Delacour dans le *Roi*, Camille Mauclair dans l'*Ennemie des rêves*, dans le *Mystère du Visage*, et dans ses belles épopées romanesques, tout une jeunesse merveilleuse peine afin de découvrir ce mystère de l'âme qu'elle ne se contente plus de mentionner à l'exemple des anciens poètes. On la veut savoir toute, elle et ses arcanes. Il faut regretter que les écrivains de jadis n'aient pas eu la même conscience, la même force. Par leur faute, un type humain disparaît qui ne sera jamais connu : la Sentimentale.

D'ailleurs, on comprend leur méprise, leur renoncement. L'homme n'était guère alors plus sentimental qu'aujourd'hui. Ce qui survivait de grandeur en son effort, il le devait à l'époque

révolutionnaire, à la magnanimité romaine ressuscitée par l'exemple latin, et qui produisit, de 1792 à 1810, des caractères copiant les vertus de Caton, de Cincinnatus. Les carbonari de Juillet possédaient encore l'âme cornélienne. Cette âme s'évanouit après les Trois Glorieuses. L'esprit du Nord, l'esprit pratique du Germain écarta la magnanimité. Bismarck est le prototype de la génération d'hommes qui multiplièrent l'industrie, la spéculation, la puissance des Bourses et des Parlements, les guerres à résultats franchement économiques. Ce genre d'intelligence repoussa l'illusion, vit net et réel, agit en conséquence, dépouilla les masques d'héroïsme, rejeta les métaphores éloquentes, et donna pour idéal aux peuples l'aise sociale engendrée par les forces de production, et non par les gloires. Les amants de la Sentimentale ne la pouvaient pas mieux comprendre que son mari. Par le moyen de l'adultère, elle se retourna sur le gril rougi, mais elle demeura sur l'instrument de supplice. Musset ne la pouvait savoir. Mais George Sand est impardonnable de ne l'avoir pas révélée.

Les « ce je ne sais quoi » et les « indéfinissables émotions » restent de piteuses défaites littéraires.

Dans les vers de Lamartine, cependant, émer-

gent des indications. La prestigieuse harmonie de la nature évoquée sur les eaux du *Lac*, n'est pas loin de signifier une partie de la vérité. La religion de la nature, inaugurée par Jean-Jacques en tant qu'idéologie, semble être devenue un des facteurs du sentiment. La dévotion envers les forêts, la mer, les rocs, les parcs, les chênes antiques, le ciel et la douceur lunaire, illustrent abondamment la phrase amoureuse. En outre, la maternité fut aussi la grande occupation des sentimentales. Elles eurent, inconsciemment et même consciemment, le sens de la race à perpétuer dans la vigueur physique et morale de la descendance. Assiduité pour l'intrigue, avidité pour la richesse de la famille, pour le trésor, respect des honneurs officiels, du fonctionnarisme, astuce dans la « démarche », réinstallation du népotisme monarchique, culte des relations utiles, fermeté pour la constitution des castes : telles paraissent leurs qualités évidentes et l'essentiel de leurs existences conjugales. Mères, elles thésaurisent et préparent le meilleur destin de la lignée, sans dépenser en leur faveur rien que le strict nécessaire. Elles-mêmes jouissent peu et s'en moquent. Elles subissent, dans leurs cœurs, l'effort de la nature qui perpétue l'élan de la race par-delà les individus. Les sentimentales se sacri-

fient à l'avenir, sans héroïsme, sans conscience de leur rôle de victimes, sociales. L'idéologie de Rousseau a quitté la forme philosophique, verbale et déclamatoire pour animer le sentiment obscur de trois générations féminines. Se penchant sur l'épaule du poète, Lucie pleure sans le comprendre, peut-être, ce dévouement fatal. Iphigénie pleure avant l'immolation.

Bernardin de Saint-Pierre décrivit le mieux l'influence du Retour de la Nature sur Paul et Virginie. Cette idylle procura des impressions déterminantes à toute la jeunesse, jusqu'au milieu du XIX[e] siècle. L'auteur cependant n'avait rien expliqué de la crise amoureuse qu'il conta. Mais le résultat de cette lecture fut considérable. Ce qui prouve, encore une fois, que les livres font les races, les caractères et l'histoire, depuis trois ou quatre siècles.

La religion de la nature, de sa fatalité, de sa dynamique, semble donc bien avoir, en s'ignorant elle-même, inspiré le thème de la sentimentalité. La doctrine des couvents dicta de plus, aux écolières, cette pitié larmoyante à l'égard du faible, et qui rendit la mort, la maladie si pénibles, les deuils si douloureux aux sentimentales. D'autre part, le souvenir immédiat des gloires militaires et des reconstitutions romaines favorisa les

enthousiasmes, la conception du « généreux ». Ma grand'mère répétait toujours, parlant d'une femme séduisante : « Noble et généreuse comme moi, à dix-huit ans. »

Nous possédons trois facteurs de la sentimentalité, trois idéologies transformées en sentiment : l'idée franchement naturiste de Jean-Jacques, l'idée chrétienne de la pitié, l'idée romaine de la gloire. Je ne pense pas qu'aucun de ces facteurs soit le principal. Aussi, je fais appel à mes lectrices, en les priant de vouloir bien relire le *Lac*, de Lamartine; *Lucie*, d'Alfred de Musset; *Indiana*, de George Sand, dans l'espoir que certaines consentiront, s'étant ausculté l'âme, à résoudre le problème : « A quoi rêvait la sentimentale ? »

Cela n'est pas une devinette, mais une très grave question historique. Le type de la sentimentale disparaît. Il convient de fixer sa psychologie.

Beaucoup de femmes très modernes proposent déjà cette solution : « la sentimentale ne pensait à rien; c'était une bébête, une oie blanche ». Par là, mes interlocutrices admettent pour définition : Le sentiment est une ignorance. Je repousse cette thèse. Une force qui anima la société française entière, la littérature et le métier dramatique, pendant trois quarts de siècle, n'est pas une pure

négation. La sentimentale fut un type de puissance sociale et morale. Il s'agit de reconstituer son âme vraie.

Dans la correspondance que beaucoup de personnes voulurent très gracieusement m'adresser, à ce propos, certaines lettres expriment l'horreur du temps actuel et l'indulgence pour l'époque antérieure. Réfléchir plutôt que s'enthousiasmer semble une déchéance. On assure que le calcul, la cupidité, la soif de luxe tuèrent les beaux élans. Une dame, fort avisée, écrivit que l'on est moins sentimental parce que les factures du tapissier et du couturier, maintenant considérables dans la classe moyenne, préoccupent surtout les femmes, ne permettent plus les loisirs du rêve. Nos grand'mères vivaient avec trois ou quatre robes, qui duraient chacune un lustre entier, pour le moins. Hors des palais, les meubles ne valaient pas grand'chose. Le logis était sordide et noir. On pouvait tenir son rang, dans ces conditions. Aujourd'hui, c'est impossible. Un extérieur inélégant et une demeure malpropre desservent les talents, le génie même. Cette opinion paraît judicieuse. Nous souffrons bien davantage du manque d'argent. Le souci de nous le procurer remplit les heures. C'est une cause évidente de la disparition des sentimentaux.

L'Oriental qui s'épuce au coin d'une maison en ruines, dans Bagdad, au soleil, et qu'une écuelle de lait rassasiera, produit du rêve à foison. Cela vaut-il mieux ? Cela donne-t-il le bonheur qu'on imagine ? Une preuve le conteste. La cruauté témoigne de la haine intérieure accumulée. Qui hait souffre. Or, les massacres d'Arménie signifient bien la cruauté d'hommes vengeant tout à coup leur douleur sur le type de l'ennemi, type présenté au hasard par l'événement. En une bagarre, ils assouvissent les rancunes de leurs songes insatisfaits. Ainsi ne saurait-on les dire heureux.

Je n'entends pas défendre l'Argent, si l'on attache à cette expression le sens défavorable, au lieu de l'apercevoir comme une force de l'évolution sociale. Sans oublier les bassesses et les trafics qu'il conseille, les défauts innombrables, classés par les pamphlétaires, constatés par le roman, jugés par les tribunaux, j'hésite à condamner le besoin de luxe au bénéfice du besoin de rêve. Une femme élégante fait de soi une œuvre statuaire. Elle est artiste au même titre que le créateur de formes peintes ou sculptées. Concevoir les nuances qui s'adaptent au teint, les étoffes qui corrigent, par la souplesse de leurs plis, quelques tares de l'allure, c'est

chérir la beauté tout aussi bien que si l'on médite, devant la nature, sur la brièveté de l'amour et la grandeur de l'infini. Ceci ressort à la littérature; cela dépend de la plastique. On peut dire que nos grand'mères furent plutôt des poètes, et que nos contemporaines sont plutôt des artistes. Voilà toute la querelle. Littérature ou plastique? Puvis de Chavannes ou Victor Hugo? Quoi préférer?... On écrirait des tomes compacts sur le litige. Et il subsisterait. « *Ut pictura poesis* », notaient déjà les Latins.

Chacun fait du songe avec rien. Mais, pour construire une statue ou brosser une toile, des matériaux sont nécessaires et coûteux. Parce que nos aïeules espérèrent, nos femmes veulent réaliser ce que le sang nous légua de tendances inassouvies. L'atavisme leur passe la dette contractée envers la nature par des ancêtres qui lui empruntèrent du virtuel sans le payer par des actes. L'univers nourrit le corps et l'esprit, à condition de rendre ce prêt sous forme d'énergie croissante. Nos épouses, nos sœurs et nos filles acquittent les charges de la succession. Elles formulent, par les moyens de l'art cosmétique, les splendeurs imaginées jadis. En sorte que les économies des parents sont dilapidées, selon leurs vices, peut-être autant que selon les nôtres.

Donc, il est inique d'imputer à notre temps le total des péchés.

Nous accomplissons une œuvre que louera l'histoire. Nous anéantissons l'hypocrisie. Les sociétés usèrent de sagesse en la protégeant, tant qu'on put espérer convertir les peuples au culte sincère de l'ascétisme, tenu pour réel et général. Maintenant, l'impossibilité de cette tâche se marque. Le bien et le mal vivent en mêmes quantités dans toutes les nations, à travers les siècles, la diversité des coutumes, des politiques, des religions et des climats. Dans le corps social, chaque vice oblige à sa vertu. La débauche développe le sens des arts, la cruauté celui du courage, l'avarice celui de la spéculation, de l'industrie, de la science, de l'aise augmentée, de l'altruisme social, économie bien entendue des forces productrices. La vanité engendre le sacrifice des héros, les travaux des philosophes, l'enthousiasme des patriotes. La paresse détermine les évocations du poète et l'appétit violent de la Beauté. Favorisant leurs vices avec intelligence, les peuples atteindront toutes les vertus et toutes les grandeurs. Ainsi parle le nouvel Evangile. Il ne le cède à nul autre, pour la magnificence de ses conceptions ou la moralité de son but.

L'exemple d'une jolie femme, noblement élé-

gante, que sertissent les courbes eurythmiques d'une victoria enlevée par de superbes chevaux, communique à tous les promeneurs la convoitise de la posséder, à toutes les promeneuses l'envie de l'égaler. Cela donne de l'éperon aux initiatives des unes et des autres. L'inventeur calcule avec plus de fièvre. Le négociant pense aux améliorations de ses échanges. Les jeunes filles modifient les défauts de leur gentillesse, afin d'être elles-mêmes de pareils motifs de séduction pour l'effort des mâles. L'artiste cherche de nouvelles combinaisons de formes, le poète une harmonie suprême. Voilà l'utilité sociale du luxe. Il excite la ferveur des intelligences. Il est un merveilleux tonique de la mentalité.

Les maîtres de l'enseignement le constatent. A comparer les devoirs des lycéens éduqués aux spectacles des capitales, avec les devoirs des collégiens de province, les examinateurs notent une suprématie en faveur des citadins. Sans doute les enfants exceptionnels se développent également parmi les décors de la nature et ceux des grandes villes. Mais les esprits scolaires moyens sont très différemment incités par ces milieux. Le luxe captive l'attention de l'enfant, l'invite à désirer, à s'instruire des causes, des mécanismes, à soigner ses appétits, à poursuivre

ses réflexions curieuses d'apprendre. Tandis qu'il faut un organisme miraculeux pour différencier, par soi-même, les aspects des campagnes où l'on vit d'habitude, une intelligence douée de moyens simplement normaux s'enrichit quand elle recueille, à la ville, la multiplicité des sensations que vaut la foule d'un boulevard, que présentent les trésors des vitrines marchandes, que renouvellent les caractères de mille êtres défilant, ridicules, magnifiques, odieux ou neutres. Sur la page de l'atmosphère, cette humanité marchante trace d'innombrables hiéroglyphes que l'on peut lire, et qui révèlent les intimités probables des âmes à l'observation.

Le luxe n'est donc pas uniquement un facteur de mal, de bestialité, d'égoïsme. Il éduque. Il tourne plus de pages au livre de la vie devant les yeux naïfs de l'ignorance. Il excite puissamment à l'effort. Il prétend réaliser l'espoir somnolent des générations sentimentales. Il veut illustrer leur œuvre par de belles images dispendieuses. Pour ce besoin de plastique très répandu dans la classe bourgeoise après avoir été réservé à de petites aristocraties, nos contemporains hâtent l'intelligence de leur travail. Le goût de la fortune semble devenir un mode du goût artistique au lieu de persister dans la forme

de l'âpre économie qui rendait le thésauriseur féroce envers l'insolvable, et fier de sa richesse obscure, tout égoïste. L'amour de l'argent s'ennoblit sans cesse. Le maniement des banques modernes exige des aptitudes intellectuelles aussi magistrales que la pratique des hautes philosophies. Certainement les manœuvres de la spéculation concentrèrent en quelques mains heureuses les capitaux des demi-fortunes ; mais l'histoire doit à ce phénomène économique le prodigieux développement des voies ferrées, du machinisme, de l'industrialisme, de la production à bon marché, et de l'essor colonial qui va défricher les deux tiers du globe inconnus encore il y a soixante ans. La haine des gens à demi-fortunes relégués au second plan social, amoindris, ruinés même, ne saurait établir la négation de ces immenses bienfaits.

Si les types sentimentaux disparaissent des capitales, avant de s'évanouir définitivement dans la province, imputons la faute cependant aux charges préoccupantes du budget familial. Il n'est plus de vrais riches. Il n'y a que des pauvres. On ne connaît plus, dans la bourgeoisie, le ménage d'autrefois, sordide et content, sûr de son bas de laine. Tel qui possède un revenu de cinq cent mille francs est poursuivi

judiciairement sur la requête du maquignon et du joaillier. Vingt-cinq mille livres de rente comblaient les vœux de nos pères. Cette somme ne permet pas aux fils de vivre en paix ; parce qu'il convient de se mettre à table dans un appartement palatial loué sept ou huit mille francs, d'être servi par un maître d'hôtel qui en coûte trois mille, d'allouer six mille à la toilette de madame, et huit mille au loueur du coupé. Il ne reste point de quoi payer comptant la nourriture, après ces dépenses essentielles. A chaque fin de semestre il manque trois cents louis, et l'huissier dépose la feuille verte. La peur du créancier remplace fréquemment l'appétit du bonheur amoureux dans les méditations des songeuses. L'art coûte plus que la poésie. Les peines du cœur se chiffrent.

Cette classe comprend la plupart des propriétaires, des négociants et industriels à chances normales, des fonctionnaires convenablement mariés, des magistrats, des notaires des grandes villes, des officiers supérieurs, des protagonistes favorisés de la littérature, nombre de peintres et sculpteurs, des coulissiers, quelques autres. Immédiatement après elle, et férue de l'imiter vient la foule des populations urbaines, commis et comptables, commerçants, professeurs, em-

ployés, dont les mères, jadis, formaient la multitude des sentimentales instinctives. Celles-ci s'habituaient à peupler savamment d'espoirs vagues, irréalisables le silence de leurs demeures que ne visitaient pas les amies de nos jours, entrées comme le vent, assises à l'angle de la chaise, pour conter vite les aventures récentes des filles publiques, humer une goutte de porto et s'enfuir vers une autre station de la tournée mondaine. La sécurité des vies médiocres et solitaires, mais sûrement rentées, encourageait les poèmes de l'imagination, au coin de l'âtre. En elles le sentiment fleurit.

« Nos aïeules d'alors, constate à peu près, dans une très belle lettre, Mlle Judith Cladel, nos aïeules d'alors, ces filles de Napoléon chez lesquelles l'héroïsme d'action se transformait en héroïsme de pensée, participaient à cette noble et séduisante qualité : l'amour du chevaleresque, c'est-à-dire du dévouement uni à la tendresse. C'est cet esprit généreux qui colorait les affections de la Romantique... Auguste Comte n'avait pas encore vulgarisé les règles des recherches scientifiques embrassant le monde extérieur et le monde intérieur... Mais le besoin de les pénétrer tourmentait toute l'humanité de l'époque. C'était une phase de l'évolution cérébrale an-

noncée par Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre, qui sentirent et traduisirent dans leurs œuvres le besoin de ce progrès vers la connaissance de la nature... »

Ainsi, Mlle Judith Cladel reconstitue parfaitement l'atmosphère mentale de la sentimentalité. Voici l'atmosphère historique :

« Sous l'ancien régime, m'écrivit un autre correspondant, l'âme française et, en particulier, l'âme de la bourgeoisie française, est circonscrite de toutes parts : monarchie de droit divin, système social des castes héréditaires, vie provinciale restreinte, esprit traditionnel, philosophie cartésienne, tout tend à encadrer l'individu et à l'asservir. Partout il rencontre la certitude, partout il se sent fondu parmi des collectivités dont l'origine se perd dans les siècles et qui semblent sans fin. 1789 arrive et, d'un bloc, tout le passé s'abolit. La monarchie s'est effondrée, les castes se sont dispersées, les armées révolutionnaires et impériales se projettent à travers l'Europe, découvrant, d'un coup, tant de mœurs et de pays nouveaux, et, par la trouée qu'elles ont faite, coule la philosophie germanique, le dogme de l'instabilité universelle et du perpétuel devenir... Tout s'est modifié à la fois... et l'individu se trouve d'autant plus seul qu'il avait l'habitude

d'être encadré... Que cette idée de solitude ait engendré bientôt un état affectif, rien de plus humain... Elle l'a fait d'autant plus qu'elle s'aggravait de l'idée de fatalité trop naturelle chez ceux qui, après avoir suivi le prodigieux élan de l'épopée impériale et s'être imbus de la toute-puissance de l'énergie individuelle, ont vu tout s'effondrer d'un coup dans la ruine de César... Nos grand'mères furent donc des « exilées ». L'émotion née de leur exil produisit l'exaltation sentimentale... »

Une dame ajouta :

« De quelque côté que la sentimentale tournât sa pensée, tout lui devait être un sujet de tristesse, soit au spectacle des ruines de ce qui n'était plus, soit en face de l'abîme d'où devait surgir ce qui n'était pas encore. De là, le vague et la mélancolie de ses rêveries. Elle fut un type de transition, c'est-à-dire un type douloureux. »

Un docteur expliquait :

« C'était, avant tout, une anémique et, de plus, une hypocondriaque, en un mot une malade dont le mal avait deux origines : 1° les terreurs et les secousses morales, les chagrins et les deuils de la Révolution et de l'Empire : 2° et principalement la médecine de Broussais, qui a épuisé les sources du sang de deux générations, si bien que

n'ayant plus la force physique intégrale, nos mères vivaient dans un état d'âme flottant entre l'hystérie mystique et la chlorose mélancolique... »

Rappelons, à ce propos, l'apothéose du poitrinaire qui intéresse tant les salons de 1835, et qui tousse élégamment parmi les batistes de ses mouchoirs. Goûts de malades pour le malade. Attendrissement des faibles pour le plus faible en qui souffre comme leur souffrance. Broussais, on s'en souvient, soigna la société de 1810 à 1838. Il attribuait à l'inflammation des tissus presque tous les phénomènes pathologiques. Ses disciples puisèrent aux veines françaises des fleuves de sang, et débilitèrent la race des villes qui devait, par conséquent, vivre avec une intelligence passive de convalescents. De là cet apitoiement perpétuel, l'immense compassion de la sentimentale, le désir de consoler, de sauver, de réhabiliter.

« Son type de beauté, — enregistre une excellente observatrice, — était la plus excessive maigreur. L'Hercule Farnèse, Apollon en frac, s'il eût été gras, eût fait horreur à la sentimentale... On n'engageait, chez nous, les filles de service qu'enceintes, ou pires : des créatures perdues. Car grand'maman avait la passion de réhabiliter. Les amants s'introduisaient par le jardin. On recom-

mençait de nouveaux essais... Rodolphe était vieux, un grand vieux osseux, ankylosé, avec des cheveux en calotte de loutre, des yeux bleus et clairs dans un teint noirâtre. Mais grand'maman, son ancienne fiancée, le jugeait beau d'une beauté *distinguée.* »

Grillus est le pseudonyme d'un signataire *(Grillus latet ut quiescat)* qui conclut à merveille de ces précédentes missives inconnues pour lui :

« L'état sentimental résulte de la comparaison le plus souvent involontaire et presque inconsciente, mais puissante et obsédante, qui se fait entre nous, l'individu et la nature, c'est-à-dire entre la brièveté lamentable de chaque partie en face de la durée immuable du tout. *La Tristesse d'Olympio*, voilà le poème que se disent à elles-mêmes les âmes sentimentales. L'extase mélancolique est faite de cette idée que, dans le bonheur dont la grandeur écrase, il y a malgré tout quelque-chose de fluent, de provisoire, d'horriblement rapide comme la vie... Le bonheur doit fatalement finir... Et cela, alors même que l'amoureuse le dit, elle s'imagine, peut-être, qu'il durera toujours... Avez-vous aussi remarqué que l'état sentimental se manifeste justement en face d'une nature paisible et qui semble, par cela même, comme arrêtée dans son cours ? Ou encore, au bruit mono-

tone des rames dont le rythme cadencé et régulier évoque aussi une idée d'arrêt et de durée ? L'impossibilité de s'arrêter (*stare*) dans le bonheur conquis ou espéré, l'impuissance de l'être fini qui rêve l'infini, sans pouvoir l'atteindre, la tristesse d'être seuls à souffrir au milieu des choses heureuses (ou du moins qui semblaient l'être), et insensibles à nos maux ; voilà ce que je vois au fond de la rêverie de Lucie ; voilà ce qui fait qu'elle est pensive, et que sa tête appesantie finit par s'abattre sur l'épaule de son ami. »

Le sens de la faiblesse nationale, et la peur de la mort expliqueraient donc le vers de Musset :

Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.

Il semble mieux éclairé déjà par les commentaires qu'on vient de lire.

En 1899, les Boers suscitèrent en Europe un enthousiasme presque semblable à celui qui, par la voix de nos aïeules, acclamait les Grecs de Botzaris et d'Ypsilanti. Comme au temps de Byron, plusieurs de nous allèrent rejoindre le peuple combattant pour sa liberté. Un colonel d'état-major français guida la stratégie des républicains, et infligea même aux Anglais des échecs. Allemands, Autrichiens, Russes furent renforcer les rangs des fédéraux. De toutes parts, on sous-

crivit en faveur de leur victoire. Seul, au XIX[e] siècle, le Napoléon de 1813 excita une réprobation aussi grande que celle hostile à l'Angleterre de 1900. Au Soudan même, les soldats égyptiens le constatèrent et menacèrent de leur révolte la suprématie britannique. Sans difficultés, les troupes du tsar avançaient vers la frontière indo-afghane ; ses diplomates obtenaient le libre passage de leurs bataillons à travers le territoire persan. On agissait partout comme si le colosse anglo-saxon gisait déjà sous l'épitaphe de l'histoire. Même on assura que l'alliance continentale allait se parfaire, parce que l'opinion des peuples virait entièrement, parce qu'elle abandonnait les problèmes de ses tenaces rancunes et de ses politiques consacrées, afin de vouloir le châtiment de l'impérialisme britannique et la liberté des Boers.

Quelques-uns répètent que notre caractère est incapable des élans et des générosités anciens. Cet enthousiasme donna le démenti le plus clair. L'homme du Transvaal nous séduisit ainsi que le type de l'opprimé. Il fut une manière d'abstraction. La plupart des gens l'ignoraient en 1895. La foule ne savait rien des questions économiques capables de motiver les hésitations des gouvernements continentaux : elle ne devinait pas la lutte occulte entre les commerces de Liverpool et de

Hambourg, ni les appréhensions des porteurs de titres miniers dans les bourses de Paris, de Vienne, de Berlin. Et, cependant, l'entreprise contre l'Angleterre parut, un instant, l'objet de toutes les approbations, car la foule estima simplement l'autre cause juste et digne de sacrifices.

L'humanité ne vaut pas moins que jadis. Nos femmes logiciennes pensent à l'unisson des aïeules sentimentales. Canaris et Krüger les séduisent, de même façon, encore que pour des idées différentes, et à des dates espacées. L'héritage moral des ancêtres oblige à des enthousiasmes analogues les contemporaines. Donc, il importe de connaître un peu la teneur de ce legs, en terminant notre réflexion sur la sentimentalité.

Il ne faut pas la confondre avec le sentiment en général, c'est-à-dire avec l'idée philosophique, vulgarisée par la connivence approbatrice de plusieurs générations, admise parmi les autres maximes traditionnelles, dépouillée de ses raisons premières, et devenue une sorte d'instinct, comme le patriotisme, la soif de liberté, ou le goût du luxe de caste. L'état sentimental fut une période relativement courte de la psychologie française, 1816-1860. Lamartine et George Sand, entre leurs imitateurs, en sont les types.

A tort, certainement, beaucoup de mes amies affirment l'éternité de l'état sentimental. L'une invoque le témoignage même de Lucrèce et de Virgile. Je regrette d'y contredire. Les anciens ne concevaient de l'amour que la passion très vive et très naturelle. Didon, par exemple, désire l'embrassement d'Enée. Nous avons vu qu'Elvire et Lucie éludaient le rêve de l'amour charnel. Le paganisme accédait à la sollicitation des forces divinisées. La chose est établie solidement. Vénus et Priape eurent des autels révérés par les vierges mêmes. Passons aux temps français. Le roman de la Rose renferme les indices d'un état sentimental analogue à celui de 1830. Cependant, je ne crains pas de lui attribuer une vision exclusivement artistique et intellectuelle de l'amour. Ce poème personnifie les vertus, les vices, les dogmes, en apparences de déesses philosophiques. Que cette mentalité diffère du symbolisme actuel, je ne le nie pas. Mais la tendance d'inscrire des dogmes sous des symboles forme l'essentiel de l'œuvre médiévale.

Peu de traces de sentimentalité chez Rabelais, Montaigne, Ronsard ou Marot, adorateurs de plastique et de volupté. Auparavant, les dames des tournois ne concédaient leur tendresse qu'à l'homme fort, au vainqueur. Idée brutale et

simple. Corneille perpétue cela. La femme aime le fort, Chimène aime le Cid. L'amour est la récompense du citoyen vertueux ou héroïque. L'amante reste le butin du triomphateur. Racine excuse la passion fougueuse. Hermione et Phèdre « brûlent » ardemment. Esther s'offre pour la délivrance d'un peuple.

On pourrait sans doute objecter l'aventure de Tite et Bérénice. Toutefois la violence des douleurs animant la tragédie, est l'opposé même de la méditation passive propre à l'état sentimental du dix-neuvième siècle. Quant à la princesse de Clèves, elle désire nettement se livrer à l'homme qu'elle distingue. Le devoir et l'instinct luttent.

Il y avait eu la carte de Tendre. Voilà que protestent Honoré d'Urfé, Mlle de Scudéry. Le duc de Saint-Simon démasque, en montrant les gros appétits de la Cour, cette parade littéraire toute factice. Goût italien, parvenu en France, dans les coffrets des Médicis, avec la vogue des loups de velours, des concetti, de la pompe byzantine. C'est du fard.

Fard que les descendants se mettront sur l'âme jusqu'à ce qu'elle en soit imprégnée au point de vivre telle dans le naturisme de Jean-Jacques, de Bernardin de Saint-Pierre, dans l' « Homme sensible » de Mackensie.

Et c'est l'origine de la sentimentalité véritable. Une mode mensongère, une attitude de rhétorique, un rythme de madrigal, à force de se continuer, à force de se répéter, constituent, dans la suite, une puissante vérité psychique et nationale. Aux feintises littéraires de Mlle de Scudéry, vous devrez, Elvire, Lucie, votre sincère douleur, et dont vous êtes mortes.

Un mensonge mondain répété trois siècles peut devenir la réalité de l'âme sociale. Aussi, l'Eglise pensait-elle que l'hypocrisie prépare la vertu. De la littérature la meilleure ou la pire, tout le psychisme national naquit, naît, naîtra.

Le lecteur n'attend pas que j'épuise la série des arguments et des objections. Un gros volume contiendrait, à peine, cette histoire d'une mode et de son idée. J'essaye de marquer le sommaire.

L'état sentimental ne semble donc pas éternel. En tant que philosophie il prend conscience de soi vers le milieu du dix-huitième siècle, après être apparu, en tant que mode, aux seizième et dix-septième. Il n'atteint l'apogée qu'au moment où la Révolution eut à demi sanctionné les théories de Rousseau jusqu'à les servir par l'élan des gloires impériales. Alors, les ruines consommées, il constate sa puissance et sa faiblesse, ses

grandeurs et ses désastres. Il se médite dans les cerveaux alanguis des jeunes femmes,tandis que les énergies des mâles le traduisent par les actes *généreux* qui se nomment l'indépendance de la Grèce, les révolutions de 1830 et 1848, la fondation de l'unité italienne, de l'unité allemande et de la République française, espoirs des Carbonari, espoirs de la Jeune Europe, dès 1820.

Distinguons la Sentimentale de la Romanesque. Celle-ci cherche les aventures. Si elle rêve c'est à l'enlèvement. Sa pensée n'est point chaste. La Romanesque demeure une façon de rouée, fille des salons du Directoire. Elle aime les officiers, les pirates, les brigands de la Calabre, et les drames à poignards. La Sentimentale utilise mieux son esprit. Elève du classicisme jacobin et de la religion du Père Loriquet, elle imiterait cette Eloa d'Alfred de Vigny, l'ange quittant le ciel, afin de descendre jusqu'à la peine de Satan, du déchu qu'elle veut consoler, relever, réhabiliter. Elle admire le sacrifice de Decius et la pitié de sainte Radegonde. Tous les martyrs la séduisent d'abord. Quand on exécute les conspirateurs de la charbonnerie,elle se croirait libérale, malgré l'éducation du couvent. Car voici les suppliciés de l'heure : le général Berton, les quatre sergents de La Rochelle, les victimes de

Juillet, celles de la rue Transnonain. A moins que la famille royaliste n'oppose à ces images, celles rappelant l'échafaud de la Terreur, la mort d'André Chénier, de Marie-Antoinette, le dévouement de La Rochejaquelein et de ses Chouans.

Silencieuse, la Sentimentale tait les motifs de ses préférences cornéliennes ou catholiques.

Cela fait elle engendre son Idéal. J'emprunte à une lettre remarquable de Mme Renée d'Ulmès, la romancière, les lignes qui suivent :

« Un idéal c'était « lui », un type fait de Hernani, de Lafayette, de tous les « Fred », de tous les « William » des romans anglais, de Maxime, le « jeune homme pauvre ». Que faisait-on de l'Idéal ? En voiture, on fermait les yeux, on s'accotait aux durs capitons qui représentaient « son » épaule, et si d'aventure une de vos boucles effleurait votre joue, on songeait à « sa » moustache, avec un frisson rougissant. A table, dans la fumée du pot-au-feu familial, en évoquait « le dîner à deux ». Chaque fois qu'on entrait à l'église, on sonnait à toutes volées sa messe de mariage avec « Lui ». Enfin on vivait maritalement avec un fantôme. Cela semble puéril ? Songez à l'existence recluse de la Sentimentale dans l'appartement meublé de palissandre. Une broderie occupait les doigts et les rêves éclo-

saient en fleurs fragiles sur la toile. De l'amour proprement dit ou plutôt salement dit, elle ne se doutait pas. Les romans d'alors n'y faisaient que de vagues allusions : « Ils échangèrent leurs âmes dans un baiser ». Pour la sentimentale c'était tout. Les très voluptueuses, parfois, contemplant leurs bras blancs, se figuraient des lèvres les effleurant ; mais elles éloignaient vite cette pensée... »

« Une vieille femme » témoigne : « Il n'était pas rare que les jeunes filles ignorassent très longtemps la différence des sexes. A dix-huit ans, chargée d'habiller un petit cousin, bébé de deux à trois ans, j'appelai ma mère un peu effarée : « Viens donc voir, lui dis-je, ce pauvre petit, comme il est infirme ! » Une autre personne assure que pour un baiser, elle se serait crue enceinte. Une troisième prétend que, mariées, bien des femmes répugnaient à l'amour, et restaient à demi vierges dans un sens opposé à celui que consacra le célèbre livre de Marcel Prévost.

La romanesque ne pouvait certainement pas conserver le réel de cette pudeur. Différencions les caractères :

De tout cela, concluons que la sentimentale était, bien autrement que la femme moderne, saisie par les fièvres mêmes de la nation. Elle

réfléchissait moins à l'amour qu'au type d'héroïsme sacré ou militaire, dont elle ferait soit l'exemple de sa vie, soit l'objet de sa compassion, de son admiration. Ce type, elle le composait selon les données de la religion ou de l'histoire. Elle ne cherchait point à se séparer de la race, pour affirmer son individu, but évident des existences féminines nouvelles. Anémique silencieuse et passive, gardant à la mémoire le souvenir immédiat des catastrophes révolutionnaires et impériales, elle ne distrayait pas sa personne des intentions collectives. Tantôt consciemment, tantôt inconsciemment, elle subissait toute l'influence des accidents sociaux.

Aujourd'hui la femme, éprise d'art et non plus de poésie, choisit le fiancé pour sa prestance qui promet des vigueurs voluptueuses, ou pour une situation qui leur créera le décor estimé nécessaire au Beau. L'individu se distrait de la masse et de ses aspirations.

La contemporaine veut.

La sentimentale espérait.

« Cœur altéré, cœur lassé d'espérance », chanta justement Musset en son honneur. Oui. Elle espérait le bonheur après les ruines, le bonheur général. L'amant devait être le modèle d'héroïsme moral, un type martyr pour les pessi-

mistes, c'est-à-dire pour la plupart, exténuées de contemplation, et comparant l'éternel de la nature avec la brièveté des satisfactions humaines. Le bonheur c'était la fusion de deux chagrins égaux, de deux âmes-sœurs s'alliant pour un espoir commun perpétué, puis un jour, réalisé par la descendance. Ainsi la sentimentale produisit la mère catholique et cornélienne que connut la bourgeoisie de Louis-Philippe, la mère économe, riche en prévoyances, préparant le triomphe des générations égoïstes, les nôtres.

Lamartine fut le poète de la nature éducatrice. Musset fut le chantre du pessimisme intérieur qui concevait sa faiblesse. Tous deux révélèrent les deux pôles de l'âme sentimentale.

Cependant, Victor Hugo exalta l'espoir humain. Son poème-dieu, le Satyre, invoque la fusion spinoziste de l'Homme avec l'Ensemble des Forces. Venu d'Allemagne dans les bagages de Mme de Staël et les fourgons de l'étranger, le romantisme transfusa dans la résignation nationale le sang victorieux du Tugend-Bund ramenant les Bourbons, leur catholicisme et le goût du moyen âge. De cette littérature la Restauration fit un moyen politique pour exalter, en « style troubadour », le pittoresque de l'ancien temps.



Après les Trois Glorieuses, Auguste Blanqui, ivre de la victoire libérale, rentra dans sa famille, le fusil fumant à la main, pour crier d'abord : « Enfoncés les romantiques! » Donc les poètes du moyen âge étaient les gens du roi, tandis que les classiques jacobins servaient toujours l'idée romaine de la liberté populaire.

Si l'on se demande pourquoi peu de ces choses paraissent dans les héroïnes dues aux écrivains du sentiment, il convient d'écouter cette réponse d'une romancière célèbre. Ayant constaté le plaisir des femmes à se créer un théâtre intérieur où elles s'occupent de mener à la catastrophe ou à l'apothéose l'idéal qui un moment intéresse leur imagination, l'observatrice remarque : « Si pourtant on interrompait le déroulement de leurs imageries mentales en leur posant une question bien nette sur la nature du sentiment qu'elles éprouvent à l'endroit des personnages dont elles regardent les gestes *in the mind's eye*, on pourrait être à peu près certain de n'obtenir que les plus confuses et même les plus contradictoires explications : et sans qu'elles y mettent ni mauvaise foi, ni goût de secret. On croit généralement que la femme a du plaisir au mensonge et que, se sentant faible, elle désire se cacher, point : elle ne pense pas précisément, et elle a une dif-

ficulté infinie à se servir de la netteté, du direct, des mots précis.

« Cela s'aperçoit singulièrement dans sa colère, quelles bizarres raisons elle en va chercher à droite et à gauche... ailleurs, hors du sujet ; et quelle explosion recrudescente marque le moment où, après des tâtonnements éperdus sur toute la surface de sa sensibilité, elle a enfin mis la main sur son motif réel et sur la parole qui l'exprime clairement... »

A ce défaut de verbalisme facile, ajoutez la pudeur extrême acquise pendant l'éducation conventuelle qui n'autorisait point l'échange des pensées intimes.

« Pas plus que sa taille, note joliment une dame, l'âme de la jeune fille ne devait paraître sans corset. » La nudité de l'âme semblait aussi indécente que la nudité du corps, affirme une autre. Tels sont les motifs du silence qui nous interdit de savoir, par leurs bouches, ce qu'elles appelaient religieusement le « cœur ». D'autre part l'instruction très insuffisante n'avait pas habitué les femmes à l'observation, à la documentation. Il pouvait fort bien arriver ceci qu'assure l'auteur d'une lettre : « La sentimentale ne savait pas plus ce qui se passait en elle que le miroir ne sait les images qu'il reflète. »

L'appétit scientifique nous a rendus autrement indiscrets. Qu'elles nous excusent !

Une très ancienne amie que je trouvai lisant près du premier feu de novembre, sous la douce lueur de l'abat-jour en soie pâle, répondit à mes questions non sans railler nos jeunes filles audacieuses par leurs flirts : « Certes, de mon temps, vers 1859, on se fût gardée en province, d'écrire aux jeunes gens. Cependant mes petites amies et moi nous faillimes envoyer des missives imprudentes au noble Alexandre Andryane, le compagnon de Silvio Pellico, et qui avait souffert dans les cachots, pour l'indépendance du Piémont soumis au joug de l'Autriche. Mais nous n'osâmes point expédier le message. Je ne me rappelle plus si nous apprîmes jamais l'adresse de sa résidence. Nos descendantes ont moins d'hypocrisie ou de retenue. Elles ne reculent pas devant l'opinion du monde. Sans parler des demi-vierges, qui sont, tout de même, des exceptionnelles de caravansérail et de villes d'eaux, il semble que la liberté des mœurs modifie les âmes des écolières définitivement. En intelligence, elles gagnent ce qu'elles perdent en pudeur. Personne de nous n'aurait, en 1859, écrit avec tant de facilité psychologique ses lettres de pensionnaire. Nos parents n'avaient point de bibliothèques garnies de

même sorte que celle rassemblée chez vous. L'une de nous eût-elle péché, je crois que la splendeur du paysage, la santé de l'air océanique, l'instinct d'un tempérament fort, ne l'eussent pas moins conseillée que les sollicitations précises d'un séducteur. Mais nous étions toutes des Eugénie Grandet, dociles et peureuses, craintives du confesseur, remplies d'orgueil secret pour nos vertus. Nous acceptions, simples, le sacrifice à un idéal pieux et sain, à l'honneur familial, au sens de la race. Mlle de La Môle était déjà grand'mère alors; et ce plat Julien Sorel nous eût difficilement persuadées de chérir son vice à calculs. Moins intelligentes, nous ne manquions pas de finesse intuitive. Nous méprisions la jouissance individuelle. Nous voulions la pureté du sang filial. Cela nous semblait valoir largement toutes les abnégations. Ni les gourmandises de l'instinct, ni les déclamations des opéras ne nous eussent portées à faiblir. Nous avons sacrifié à l'avenir nos appétits passionnés. Voilà quelle fut l'élite féminine éduquée sous Louis-Philippe. La reine Marie-Amélie donnait l'exemple; et, trente ans, la province l'imita. Est-ce à dire que nous fûmes insensibles ou bêtasses? J'ai vu souvent ma pauvre mère verser des larmes en jouant, au piano, les mélodies

de Clapisson, en levant des yeux humides vers le Chateaubriand de bronze qui, les cheveux au vent, et le pied caressé par les vagues, dominait le cadran d'émail. Elle souffrit. Mais elle accepta la douleur de la médiocrité afin de consolider, par le témoignage d'une vie probe, le caractère noble de ses enfants.

« De telles mères offrirent à la bourgeoisie française bien des âmes stoïques, malgré le ridicule, les âmes qui formèrent les libertés en 1848, et les imposèrent.

. « Malheureusement la frivolité du second Empire succéda. La joie de Tortoni, du Café Anglais, les excentricités de la Metternich, la haute situation des cocottes acceptée, vantée, anéantit les intentions peut-être géniales du Hollandais flegmatique que fut Napoléon III. Quand les suivantes de l'impératrice, les « Cochonnette », les « Salopette », comme elles se dénommaient entre elles, eurent mis en loques, à force de sauter dessus, les meubles du palais de Saint-Cloud, elles eurent fini de déchirer en même temps l'honnêteté solide de cette bourgeoisie économe, un peu sordide, dédaignant de paraître, et récitant les phrases vertueuses de Robespierre à peine bénites par les prédicateurs de la Restauration. Là-dessus, Alexandre Dumas fils survint

qui réhabilita la fille-mère, la courtisane amoureuse et l'adultère sympathique. Obéir à l'instinct parut courageux. Au théâtre, toutes les ingénues préférèrent, devant les bravos des loges, un gaillard râblé à l'homme intelligent qui, par son activité, eût agrandi le domaine familial et le prestige du nom. L'instinct l'emporta sur le devoir de la race à parfaire ; l'individu sur la famille, et sur l'Etat.

« Ensuite, le naturalisme a poursuivi l'œuvre que la philosophie anglaise consacrait. Partout l'individu s'émancipa ; homme, femme, fille. Est-ce un bien, est-un mal ? L'avenir élucidera. En dépouillant le prêtre, le financier, le magistrat, le général de leurs prestiges, nos romanciers naturalistes abolirent, en outre, la sanction morale de l'opinion. On ne redoute plus guère l'avis de l'entourage. « Faire parler de soi », n'est plus, comme de mon temps, un mauvais qualificatif. Nous jugeons très mal, peut-être avec équité, peut-être avec exagération, les gens de notre monde, et ceux des autres groupements. Peu importe d'obtenir leur approbation. Dans mon enfance, le préfet, le chanoine, le procureur et le colonel imposaient toujours leur exemple de probité certaine. Maintenant le voleur sorti de prison retrouve, dans les quartiers populaires et même

au boulevard, les sympathies de ses anciens camarades. Voyez ce député qui fut, pour quelques centaines de mille francs, ministre concussionnaire au temps du Panama, qui l'avoua, que n'excusaient ni la sottise du prolétaire, ni la pauvreté, ni le manque d'affections, ni l'amertume du raté. On le travestit en martyr touchant. Je n'approuve ni ne désapprouve. Je constate. Mais comment ma petite fille, naïve, craindra-t-elle de faillir à l'honnêteté si les personnes qui s'en passent font bonne figure dans le monde trompeur, adultère ou voleur ? Voilà pourquoi les jeunes filles ne sont plus des Eugénie Grandet. Elles frôlent trop l'âme un peu brutale du boulevardier, les singuliers illogismes des Parisiennes aventureuses. En ce milieu de la grande capitale, se ruent tous les êtres avides de jouir, sans délicatesse excessive, de l'amour, du cirque, du théâtre, de la notoriété, de l'argent qu'on dépense ostensiblement aux côtés des « acteuses » dans les cabarets illustres, aux côtés des élégants qui savent tout et des avocats spirituels. Milieu de médiocrité brillante, tumultueuse, un peu stupide et moutonnière. Milieu qui fait la mode et le succès. Milieu un peu navrant où se fussent plus, ressuscités, Gil Blas, Casanova, Figaro.

« C'est cela qui gâte la morale, ce Tout-Paris

des Premières, borné et interlope, crapuleux au besoin, chemineaux en habits noirs ou en jaquettes anglaises, catins mariées ou libres, troupeau de porcs à demi éveillés vers le savoir et qui grogne des calembours. De lui dépend votre réputation, la mienne, celle de la cocotte, de la danseuse, du recordman, aussi bien que celle du génie le plus pur.

« Et puis que sait-on de ses amis, de ses proches, même de ses enfants ? Qui peut se vanter de pénétrer leurs esprits ?

« J'élève très soigneusement mes petites filles. A leur naissance je les ai reçues dans mes bras. Pas une m'est connue autant que la *Chérie* de Goncourt. Vingt-cinq ans mon mari a fait de la politique réactionnaire. J'ai tenu salon pour les électeurs, les conseillers généraux, les députés, les ministres, les ducs de l'Académie. La gigantesque épopée de Catulle Mendès, *Gog*, m'a plus instruite sur leurs menées que toute mon observation. De même, *l'Assommoir*, *Germinal*, *la Terre* et *Travail* m'apprirent entièrement le peuple de France que de longs séjours à Paris, à la campagne et en province m'avaient permis à peine de soupçonner. Dans *la Guerre et la Paix*, Tolstoï entasse plus de vérité, de vie et de leçons que, dans leurs récits personnels, n'en assemblè-

rent jamais mon beau-père le général d'Empire, ni ses fils valeureux en Afrique, en Crimée, à Rezonville. Grâce à *la Peur de la mort* et à François de Nion, j'ai compris les raisons de toutes mes angoisses. *Madame Bovary*, se démenant dans le bourg d'Yonville, m'a fait connaître l'âme véritable de la petite bourgeoise provinciale, éprise du médiocre et satisfaite de sa pauvre vanité. La *Tentation de saint Antoine* m'éclaire sur la beauté des religions, bien autrement que le catéchisme de persévérance. *Manon Lescaut* et les *Liaisons dangereuses* ont rassasié d'abord mon appétit du vice, et je suis restée honnête pour cela. Mon esprit s'est enrichi de toutes ces trouvailles d'écrivains. Avec les *Moralités légendaires* de Laforgue, j'appris à rire délicatement des forces fatales. Rémy de Gourmont a peuplé mes songeries de figures savamment belles. Aussi je ne m'ennuie jamais seule. Les livres causent avec moi. Quelle conversation vaut un livre ?... Oui, il y a des causeurs ; et, par ce mot, j'entends non pas les anecdotiers, ni les faiseurs de calembours, mais ceux qui parlent avec génie. M. de Boisjolain, le poète Gustave Kahn, le peintre Hawkins, le voyageur Jehan Soudan savent montrer, sous leurs propos, le lien qui noue l'univers à l'homme. Mais, ceux-là exceptés, quelle

visite nous apporta jamais la distraction et l'enseignement d'un volume, si nous le lisons mieux qu'afin de parvenir aux pages où les amants s'embrassent.

« Pensez-vous que si j'avais rencontré cent fois *Mme Gervaisais*, j'aurais appris sur son âme le centième de ce que Goncourt nous en révéla ?

« Résignons-nous donc à découvrir la multiplicité de la vie par les livres seuls.

« D'ailleurs quelle volupté plus grande que d'être ainsi, dans un vêtement commode, sur sa chaise-longue, entre mes jolis meubles Louis XVI, au milieu de mes pastels. Le parc obscur se dépouille dans les perspectives de la fenêtre. Le feu pétille activement. Je ferme un instant le livre, j'imagine la figure de l'héroïne. Elle paraît ; je la plains. Nous bavardons mollement. Voici les rois et les princes inquiets, d'Elemir Bourges, de Robert Scheffer ce peuple barbare de Zola, la vive société de Balzac, les débauchés de Laclos, les seigneurs affairés de Saint-Simon, les philosophes spadassins de Montaigne, les joyeux moines de Rabelais.... Toute l'humanité défile. Qu'ai-je besoin de relations, ou des sornettes chères aux conteurs de potins ? Que m'importe l'adultère de Mme X..., la fugue de Mlle Y... et la couardise de quelques bruyants parlemen-

taires devant l'arrogance allemande? La leçon des romans profite mieux à mon intelligence. Asseyez-vous, mon cher ami, prenez, dans la bibliothèque, ce volume, un des chapitres de la *Comédie humaine*. Amusons-nous des hommes. »

Or, contre la rêverie du sentimentalisme et contre le splendide cauchemar du romantisme, maintenant le naturalisme a combattu. Contre l'école grandiloquente du sentiment, l'école observatrice de l'instinct s'est dressée. Contre la poésie se lève la franchise. Le docteur Pascal rit au nez d'Indiana qui cachait Mme Bovary. Protestation peut-être trop violente, trop simpliste, trop bornée. Evolution nécessaire puisque Balzac et Stendhal ont marqué l'importance de l'intrigue et de l'ambition dans la vie des élites ; puisqu'Henri Becque a gravé sur un airain immortel la tragédie de l'argent, et remis le sentiment au point en traçant le caractère de *La Parisienne* ; œuvre de scepticisme moqueur qui berne la songeuse définitivement.

Nous pouvons dire maintenant d'une façon générale que l'élite intellectuelle française pense à la manière de Stendhal, de Flaubert et de Becque, sur l'amour sentimental du monde, que l'on s'en tient aux leçons de Balzac, pour le considérer comme moyen de briller ou de parvenir. La bour-

geoisie nouvelle, séduite par le gros mot de science, aime selon ce que Zola lui apprit. Elle cède à l'impétuosité des instincts avides, tandis que le peuple adore ses maîtresses d'après le goût romantique, un couteau dans la manche, les yeux en boules furieuses, et la bouche pleine de refrains languissants. Quant à la crapule, pour elle, la femme vaut une marchandise précieuse que l'on accapare, que l'on défend à coups de surin et de revolver, qu'on loue et qu'on vend, selon la mode antique des marchands d'esclaves.

Eclairés par la transformation d'Indiana en Emma Bovary et en « La Parisienne », souhaitons que notre jeunesse ne se laisse plus leurrer par les fausses amoureuses des salons, ni par les maîtresses sentimentales. Tout a été révélé, sur le mensonge actuel du cœur, par les romanciers du XIX[e] siècle.

IV

L'EXEMPLE DU PRINCE

L'histoire relate à foison les débauches des souveraines. Sémiramis, Théodora, Isabeau de Bavière, Catherine de Russie et Caroline de Naples étonnèrent le monde par l'insolence de leurs plaisirs sexuels. Malgré son intelligence virile, Élisabeth d'Angleterre le stupéfia par la niaiserie de ses faiblesses sentimentales. Étant traditionnelles et banales, les voluptés scandaleuses des princesses contemporaines n'auraient pas le don de nous distraire, si le besoin d'une obscure médiocrité n'était venu se joindre à celui d'amours illicites. Avant qu'un anarchiste à poignard la travestît en symbole imposant de revendications sociales, feu l'impératrice d'Autriche avait d'abord déserté les pompes de sa cour pour l'intimité des écuyères et de quelques grimauds insuffi-

sants. L'archiduc Rodolphe ensevelit son existence dans des orgies secrètes où lui-même trouva sa fin, massacré, dit-on, à coups de bouteilles par les convives devant lesquels il venait d'assassiner sa maîtresse, la baronne de Vescera. La veuve de cet hystérique a répudié les grandeurs, afin d'épouser un militaire qu'elle a depuis lâché. Jean Orth s'est sauvé loin du palais ancestral sur un yacht introuvable, et feint d'être noyé, par crainte d'être rappelé en son rang protocolaire. Don Carlos a vu sa fille échapper à leurs espérances royales et suivre un barbouilleur dans les péripéties d'un adultère misérable dont elle s'est promptement dégoûtée. Ces enfants d'Autriche, de Belgique et d'Espagne, répugnent aux dignités et aux devoirs de leur état. Le neveu de Jean Orth, Léopold-Ferdinand de Toscane, protégea la fuite de sa sœur, Louise de Saxe, partie avec le précepteur des enfants. Lui-même, alors, fuyait avec Mlle Adamovitch.

Chacun, avec sa chacune, s'évada, courut les guinguettes des auberges. Telle la jeunesse du commerce s'égaye, le dimanche, par les banlieues des capitales. En trotteuse courte et en paletot anglais, un boléro de feutre sur le bouffant des cheveux, l'héritière du trône saxon fureta dans les boutiques de Genève, se divertit à de petites emplettes,

renouvela son trousseau, marchanda la modiste et la cordonnière avec une joie de jeune bourgeoise que favorise la gratification annuelle reçue par son époux à la caisse du ministère ou de la banque. Aux devoirs et aux honneurs d'une Altesse, l'archiduc Léopold préféra les fonctions de timonier sur un bateau de cabotage, puisqu'on lui refusait les 40.000 francs de rente dévolus d'ordinaire à son titre.

Ainsi les potentats insultèrent la sagesse vieille et proverbiale des nations. Ils substituèrent à l'adage : « Heureux comme un roi ! » celui de : « Heureux comme un bourgeois ». César envia Joseph Prudhomme, et non par figure de rhétorique, mais le plus sincèrement qu'il se pût. Apparemment, cela tient-il à ce que Joseph est devenu député parlementaire, qu'il pérore et fait le coup de poing dans les Chambres de Londres, Paris, Vienne, Berlin, et qu'au bout du compte, il y commande ? Parce qu'il semble détenir la véritable autorité, les monarques dépourvus le jalousent. Ils proposent à leurs ambitions de l'imiter dans ses menues habitudes, faute de réussir à partager sa puissance effective. Et ils se font tels que les décrivit la verve de notre Abel Hermant, sur la scène des Variétés.

Ç'eût été pour nos vies médiocres un bel encou-

ragement à se résigner. Sachant son rôle souhaité par Léopold de Saxe, le moindre second à bord d'un caboteur put estimer que ses rêves de richesse et de triomphe étaient folies, en comparaison de sa félicité d'alors. Pour avoir expérimenté le réel des vœux chimériques, un grand de la terre souhaita les préoccupations de la passerelle, quand les embruns giflent le timonier guidant le vapeur vers les feux rouges et verts du port indistinct qu'enveloppe la nuit de la mer. Ignore-t-on moins que les milliardaires yankees vivent d'une façon relativement modeste ? La famille Rockfeller a l'horreur du faste, bien que son pouvoir financier régisse l'économie des trusts. Vanderbilt et Carnegie distribuent leurs millions aux bibliothèques et aux Universités, loin de goûter, par le moyen de cet argent, des vanités d'apparat. Quel pauvre commis, aspirant, derrière son comptoir, souhaiterait à la couronne impériale, ou bien à l'opulence des rois yankees, l'usage qu'en font tel Jean Orth ou tel Rockfeller? A toutes félicités, Léopold-Ferdinand préféra l'amour de sa mie, ô gué! comme le conseillait Henri IV encore qu'il se gardât de perdre Paris, afin de contenter sa conscience religieuse. Pour les princes de notre temps, ni Vienne, ni Dresde ne valent une messe, encore moins un baiser de

la Vescera, de Mlle Adamovitch ou de M. André Giron.

Or, l'expérience du sentiment les a déçus. Léopold-Ferdinand et Mlle Adamovitch ont divorcé naguère, las de leurs humeurs. Délivré de sa maîtresse princière, M. André Giron épousa, récemment, une brave Belge. Néanmoins, l'aventure amoureuse avait tenté les grands.

Il demeure malaisé de dire si l'on doit imputer le goût passager à la sagesse ou bien à la sottise. Le rôle du souverain tente l'intelligence, non pour les orgueils qu'il justifie, mais pour les œuvres qu'il permet d'entreprendre. D'un pays vaincu, mutilé, l'admirable roi de Danemark a su faire un État modèle dont les économistes révèrent l'organisation sociale, les coopératives et les mutualités, dont les agronomes citent en exemple les syndicats de cultivateurs qui vendent, en concurrence, avec nos produits normands, sur le marché de Londres, leurs volailles, leurs légumes, leurs beurres et leurs œufs. A la cour de Copenhague, les héritiers des empires viennent solliciter la main d'épouses érudites et dignes entre toutes. Le critique danois Brandès impose ses goûts littéraires à l'Europe du Nord et de l'Occident. Un Hamlet merveilleux, plein de vigueur créatrice, se promène sur

la terrasse d'Elseneur, en réparant les calamités de la force par les adresses de l'esprit. A la vérité, ce roi mérite plus nos sympathies que s'il avait quitté son pays malheureux et ravalé pour courir les auberges de Suisse avec une demoiselle complaisante. Défions-nous de la romance. Elle nous conseille d'admirer de bien lamentables instincts et de leur subordonner les plus hautes visées de l'esprit. Elle exalte les penchants mesquins de l'individu égoïste au détriment des belles œuvres. Quand le roi de Danemark pénètre seul dans une réunion publique de grévistes, pour monter à la tribune et défendre son opinion de citoyen ; quand il écoute respectueusement ses contradicteurs aux mains noires, et quand il s'incline en saluant le vote qui condamne son avis, je me sens ému davantage qu'à l'heure de penser aux embrassements d'une flirteuse et d'un céladon qui se gaussent des grandes choses au nom de leur passionnette.

Un archiduc Rodolphe, instruit par les lectures, secondé par une mentalité secourable, eût pu, s'il eût mis en jeu des influences, accroître singulièrement les droits de ses concitoyens à l'aise meilleure. Mais il aima mieux jouer les Othellos et les Werthers, périr bassement dans une querelle de souper. Les mêmes devoirs in-

combaient à Léopold-Ferdinand, à Louise de Saxe. Ces princes ont soumis la grandeur de leur destin royal à la honte de leurs caprices sexuels. Temporairement ils sacrifièrent leur mission à leurs copulations. Ce fut pitoyable. Quel chapitre vengeur Joseph de Maistre eût écrit sur ces déchéances et sur ces désertions !

Aujourd'hui qu'ils ont reconnu leur erreur et la stupidité du sentiment, l'exemple de ces princes un instant dévoyés doit instruire leurs pareils et le monde.

De tout le métier royal, les jeunes générations héraldiques considèrent seulement le cabotinage. Ils abandonnent la cour parce qu'ils se lassent d'y parader uniquement, à la façon d'acteurs obligés aux récitations et aux grimaces présentées d'avance. Privés d'énergie, ils se dérobent au souci de prévoir combien leur nom munirait de prestige, et, sans doute, de triomphe efficace les idées hautes. Si les conceptions souveraines leur semblent ridicules ou mauvaises, le mérite serait de faire face au péril, de lutter contre les préjugés, contre les philosophies cruelles, contre les thèses de l'injustice. Fuir le combat et se reposer dans une chambre d'hôtel, c'est de la pure lâcheté. Loin d'offrir au monde l'exemple d'un affranchissement illustre, ils lui

prêchent le dédain des actions généreuses et le goût de l'asservissement à l'instinct. Soucieux de ne pas être acteurs de tragédie, ils se font cabotins de vaudeville et d'opérette. Ils furent héros du reportage, émules du tzigane et de la goton américaine anoblie par mégarde. L'aristocratie de l'Europe chut là. Lavedan et Abel Hermant avaient exactement prévu la débâcle dans leurs satires dramatiques. Et l'on ne saurait plus comprendre comment les filles de marchands peuvent encore se promettre d'acheter, avec les millions dotaux, un protecteur à couronne fermée. Désormais, dans ces mariages, ce seront les familles de la finance qui s'encanailleront.

Un homme, par son génie propre, par sa connaissance de la nature humaine, par son adresse à saisir les occasions heureuses, s'est enrichi, puis affiné, instruit. Il domine. Pourquoi, soudain, abdique-t-il l'orgueil de son œuvre en mariant sa fille à un de ces barbares dont les fiefs furent acquis par le pillage de colonies romaines, la brutalité féodale, ou certaines complaisances interlopes de courtisans? A l'origine de toutes ces races, il y a le meurtre et le pillage quand elles prouvent une ancienneté véritable. En quelle manière l'union avec la descendance de ces malandrins rehausse-t-elle les valeurs d'une

fortune acquise dans des transactions pacifiques et, partant, moins nuisibles aux peuples ? A tout prendre, en quoi la fille du filou se décrasse-t-elle si elle épouse l'arrière-neveu du bandit ? La déroute actuelle des caractères armoriés finira-t-elle par persuader aux filles de négoce combien leur état est moins humiliant qu'elles ne pensent.

Cette grève sentimentale des princes témoigna encore de la poussée d'égoïsme individualiste qui pourrit le vieux monde, qui précipite la ruine de ses institutions. Jadis par dignité souveraine, pour montrer aux peuples l'exemple de la famille intangible et solidaire, une princesse de Saxe eût héroïquement supporté les inconvénients de l'union mal assortie. Elle eût immolé ses chances de bonheur à la raison d'État qui veut ses foules confiantes dans la sainteté du mariage, dans la santé d'une lignée pure, d'atavismes certains, total des courages et des vertus accumulés en un même sang par d'innombrables générations. Et cela n'eût pas manqué de grandeur. Aujourd'hui, la même princesse se moque de l'exemple à fournir. Qu'importe à son caprice si des bourgeoises, si des ouvrières, si des paysannes l'imitent et rompent le pacte matrimonial. Et, partout, les égoïsmes de chacun

l'emportent sur le souci du rite familial. Même dans la race allemande, servile et disciplinée, le sens de la responsabilité se perd. Ceux-là surtout la négligent qui en ont la garde expresse. Finie la famille, fini le foyer, finie la croyance à la lignée pure de toute intrusion étrangère ! S'il en croit les princes, l'anarchiste a raison qui réclame la communauté des femmes et la remise des enfants à l'État. L'individu s'émancipe même quand vingt siècles de traditions ancestrales éduquèrent son sang, ses nerfs, ses fibres. Toute la vieille écorce sociale craque, se fendille et les chênes de légende s'abattent bruyamment dans la forêt fabuleuse. Les princes se sont mis en grève comme les mineurs et les matelots. Néanmoins, ayant fait l'expérience de la liberté sentimentale, ils sont revenus à l'esprit, étant dégoûtés du cœur.

V

LE FORFAIT DE CLITANDRE

Avec obstination Clitandre est dur pour Sganarelle. Il s'installe chez lui, mange son rôti, boit son vin, fume ses havanes, use de la maison, du confort de la table, des amis et de l'épouse, vise peut-être à s'adjuger, en outre, la fille innocente ; et puis, simplement il fusille l'infortuné mari que ce jeu déçut à la longue, et qui s'en fâche. Là-dessus, le public éduqué par les romances plaint qui ? — L'assassiné ? — Non pas : l'assassin !

Pensez donc : il a fait la petite saleté à la dame ! Cela ne lui donne-t-il pas incontestablement le droit d'exploiter la situation et de tuer qui s'oppose ? Une malheureuse affamée ramasse le louis que je laisse choir par mégarde et s'esquive. On la condamne à l'infamie de la prison,

pour des temps. Clitandre sortira de l'audience applaudi par deux cents femmes enthousiastes qui lui jetteront des fleurs. Ce sera fort ignoble, fort stupide et fort odieux. Mais ce qu'on nomme le « Sentiment » est digne de toutes ces épithètes.

Imaginez, cependant, que l'attentat se fût passé non loin d'un domicile où la femme ne préside point. Supposez que l'amant eût convoité le portefeuille et non la moitié de son ami, et qu'après s'être fait nourrir, héberger, recommander, presque enrichir, il ait tué son hôte pour avoir suspendu ces effets de la générosité au seuil du coffre-fort, comme ils le furent aux alentours de l'alcôve. La conscience publique vilipenderait le larron du portefeuille. Or, personne ne conteste que la victime de Clitandre eût préféré certainement gratifier son commensal de quelques mille francs plutôt que de l'épouse. Car, le malheureux la chérissait au point de ne pas l'abandonner le lendemain d'un soupçon assez grand pour être exprimé par des coups de canne sur l'échine de l'étalon. Exigeant la femme ou la vie, Clitandre nuisit autant pour le moins qu'en exigeant la bourse ou la vie. Pourquoi la même peine qui frappe le hère à bout de souffrances, affolé par la faim et tuant pour la satisfaire, pourquoi la même peine ne frapperait-elle pas

le héros des chansons, des opérettes et des livres sentimentaux? Les deux crimes ne diffèrent point. A tout prendre, on peut excuser la faim mieux que l'adultère quand le meurtre aide l'une et l'autre. Et puis, le brigand n'a-t-il pas été, de même, le ténor des scènes lyriques ? Néanmoins, on l'incarcère encore et, parfois, on l'exécute.

La vie d'un citoyen est plus précieuse que tous les instincts particuliers de ses rivaux et cela sur le domaine de l'amour, comme sur le domaine de l'argent. Celui qui supprime une existence mérite toujours le châtiment suprême. A l'égard d'une société établie justement pour combattre la mort, il accomplit le forfait immédiatement contradictoire. Quand donc cesserons-nous de croire que le jeu de se frotter l'épiderme contre celui de la voisine pallie toutes les infamies commises autour de l'acte génésique ? Si la loi le permettait, ah qu'il serait courageux et intéressant le procès civil intenté par la famille du Sganarelle assassiné contre les jurés de la Seine. Depuis vingt ans, ces bourgeois en acquittant tant de lâches bourreaux à la suite des drames passionnels, encouragent, par cette idiote mansuétude, toutes espèces de Clitandres à vivre dans l'état de bestialité.

Et cette bestialité rehausse-t-elle, comme l'as-

surent les rimeurs, le caractère du passionné? Je ne sais lequel de ces galants reçut du mari une volée de coups de canne. Son ami lui conseilla d'envoyer des témoins à l'agresseur. Pour refuser, il allégua le vague prétexte de ne pas vouloir compromettre par un scandale la créature en litige. Mais, incontinent, il perpétra le scandale, quand il fut sûr qu'aux six coups de son revolver aucune arme ne répondrait. Ce sont bien là les grandeurs et les beautés de la passion... Sus à l'amour, de grâce, s'il ravale ainsi l'âme d'un garçon instruit, éduqué, vivant au milieu d'une civilisation délicate !

Un tel résultat moral ne dément guère la logique. L'adultère devient, par nécessité, déloyal. Il est essentiellement le mensonge.

L'amant trahit l'homme dont il serre la main, dont il reçoit les bienfaits, dont il s'affiche l'assidu. Son occupation, c'est mentir, c'est se dérober, c'est fuir, c'est se masquer, c'est accepter toutes les humiliations de la conscience. Entraînement quotidien à l'ignominie.

Un seul adultère me semble admissible. Celui que la franchise ne rebute pas. Avant de sceller son affection pour le séducteur par le don de soi, la dame en rut devrait avertir son mari au moyen d'une lettre, le quitter, puis gagner, pourvue

de son mâle nouveau, un pays propice aux ébats. La sagesse ne peut rien reprocher à celui des conjoints capable d'avouer : « Une passion plus puissante que ma volonté me domine. Je n'ai point la force de résister à cet asservissement. Mais, je n'entends pas trahir. Je n'introduirai pas chez vous l'infamie de tromper. Je pars avec qui j'aime. Adieu. »

A se conduire ainsi, en toute noblesse, la dame demeurerait une personne loyale, vaillante, acceptant les conséquences de sa passion. Elle serait rarement la cause d'abominables forfaits. Hélas, presque toutes ses pareilles préfèrent les détours infects de la ruse. Comédiennes, les unes déclarent qu'elles ne peuvent abandonner leurs enfants, comme si la faute d'avoir exposé le nom de la famille aux ridicules des instincts animaux n'était pas l'abdication même de la maternité. Fates, les autres insinuent que révéler loyalement leurs désirs illégitimes au mari le désespérerait trop, comme si elles savaient d'avance s'il ne sera pas ravi de reconquérir une liberté soumise jusqu'alors aux scrupules du traité conjugal. Ces deux arguments ressassés à l'envi n'infirment en rien la seule solution propre : la rupture préalable et franche, au grand jour.

En vérité, les femmes refusent de la choisir,

parce que leurs intérêts matériels et leur désir de considération bourgeoise les attachent à l'aisance du mari, souvent meilleure que celle du galant. Clitandre ne souhaite pas d'habitude que sa maîtresse le vienne obliger de l'entretenir convenablement. De là ce compromis entre la pratique du vice et l apparence de la vertu. Effet malpropre de causes dégoûtantes.

D'autre part, les maris deviennent indulgents à l'excès. Ils encouragent tous les flirts, toutes les excentricités, toutes les camaraderies entre leurs femmes et les tiers. Fatalement, la nature opère le contact de fluides qui, de par les lois scientifiques, s'attirent. Mettez l'épouse la plus chaste en rapports fréquents avec un joli garçon, il lui faudra lutter beaucoup pour vaincre ses appétences charnelles. Peut-être triomphera-t-elle, mais parce que le hasard l'aura secondée. Que le hasard passe à l'autre parti, et la vertu comme on le disait jadis, devient une question de canapé que l'on rencontre ou que l'on ne rencontre pas, de fiacre qui, tout à coup, apparaît ou non.

Enfin, on accueille avec trop de facilités les personnes de mœurs équivoques dans les salons. Maintes. créatures mariées, mères de famille, mais prêtes à tomber dans tous les bras, encom-

brent les milieux anciennement honnêtes. Leur exemple déprave, parce que les hommages des mâles les assaillent ouvertement. Leur vice triomphe. A leur débauche vont les amabilités, les petits soins, les congratulations, les dévouements, les respects mêmes. Quiconque espère un rendez-vous s'ingénie à flatter ces gourgandines. On satisfait les ambitions des leurs. On les comble de toutes façons. C'est à croire que rien au monde ne vaut le plaisir de voir un corset s'ouvrir indûment sur des seins qu'autrui se réserve. Néanmoins, pour dix francs, voire un louis, de plus belles poitrines s'offrent complaisantes dans les boudoirs innombrables de Paris.

Si les sénateurs que guide M. Bérenger désiraient sincèrement une atténuation du vice dans les familles françaises, il leur faudrait d'abord proscrire du monde ces fausses courtisanes.

Le moyen est simple.

Au lieu de ne rechercher les adultères que sur la requête des maris, la justice devrait, spontanément, mettre aux trousses des amours illicites ses limiers de police, faire constater les flagrants délits, et prononcer, d'office, les divorces légalement consécutifs à ces sortes de procès-verbaux. L'adultère sournois ne lèse pas seulement les Sganarelles.

Il donne aux jeunes gens la défiance du mariage.

Il abaisse la moralité publique.

Il justifie, par l'élégance admise de ces fautes, la trahison dans les ménages plus humbles qui l'imitent.

Son action est autrement dévastatrice que celle des publications pornographiques. Elle nie la probité du contrat conjugal solennellement juré, sur quoi repose la certitude d'une lignée, qu'aucun sang étranger ne doit corrompre, et sur quoi reposent les principes de la famille, c'est-à-dire toute l'ossature sociale contemporaine.

Le divorce prononcé d'office, après le pourchas des adultères, serait une mesure efficace. Elle épurerait les salons en un tour de main. La crainte de voir diminuer leur aisance, par l'application de la loi, retiendrait dans le devoir beaucoup de jeunes femmes moins passionnées que naïvement curieuses d'insolite, ou que sottement imitatrices des catins armoriées.

Equitablement, on rejetterait les courtisanes hypocrites dans le clan des filles déclarées. N'étant plus contraintes aux mille gênes de la dissimulation, ces nouvelles recrues y vivraient, d'ailleurs, heureuses, choyées, triomphantes. Le monde se fermerait aux demi-castors; et les Cli-

tandres y perdraient leur temps. Ils n'auraient plus à y préparer l'assassinat sensationnel qui les rend illustres, sympathiques et acclamés, encore qu'ils soient, au réel, les plus vils des malfaiteurs.

VI

LES TUEUSES

Il en est de menues et légères. La souplesse de leurs pieds étroits soulève leur sautillement. Il en fut de couvertes par la mante étrécie sur leurs épaules graciles, ainsi que par un lys noir renversé découvrant les chevilles comme ses pistils agités à la brise. Il en apparaît de nues et robustes sous telles robes collées à la peau, marquées par les boutons durs de seins oscillants. On en voit tout en visages pâles troués de vastes yeux tristes à reflets d'opale et d'onyx. Des spirales de couleurs que terminent des plumes impudentes montent sur les coiffures d'autres joviales, cyniques et maigres. Quelques-unes s'épanouissent à la façon de roses grasses et bonasses. Certaines portent la mine d'institutrices malheureuses, plates, fort déçues, orgueilleuses

à peine de leurs mains fluettes. Celle-ci sait à merveille sangler sa croupe dans la cheviotte de la jupe et montrer la bulbe épaisse de sa croupe plantureuse, potagère. Celle-là ricane à la manière d'un gamin chétif, glorieuse de comprendre l'exact espoir de vices que suscite le geste crapuleux de ses doigts. Peut-être se flatterait-elle de ressusciter le mystère de l'hermaphrodite ancien pour la curiosité d'un mâle érudit. Beaucoup passent semblables à de petites ombres du Styx, la tête chargée de leurs bandeaux sombres, de leurs auréoles en feutre écarlate ; l'allure accablée, chagrine. D'une gorge à deux sphères lourdes dans le glissement du linon caché sous le satin de la blouse, la grande fille est vaniteuse. Elle pénètre de son regard affirmatif l'œil du faune ému et qui sent frémir ses os. Par leurs grimaces les petites promettent toutes les espiègleries des gambades, et le crissement des bas noirs haut tirés sur une jambe nerveuse. Dans la boîte du fiacre, les ambitieuses raides et sévères montrent de quelle noblesse leurs profils s'estiment capables pour peu que les largesses des amants commanditent un luxe digne du coupé futur.

Ce sont les charmeuses de Montmartre et du Quartier Latin. Elles poussent les portes des

brasseries enfumées. Elles grimpent les étages des garnis, elles se visitent, fument assises au bord du lit défait où croupit la paresse de la camarade à la tignasse déteinte, à la langue râpeuse, à la voix enrouée, quand les mâles repus sont partis, quand le garçon de l'hôtel a changé les dix francs de volupté contre la charcuterie mangée dans le carton, contre la canette de bière maintenant à demi-vide, contre le petit pain émietté sur la table de nuit toujours bancale. Elles s'enseignent les rêves de leurs convoitises. Elles étudient les tactiques pour capter les fructueux hommages des fils de notaires qui dépensent à Paris l'argent des économies rustiques conquises par les adroits calculs de leur parenté provinciale. Elles citent des exemples. Margot-Flamme-de-Punch a pu se faire offrir un mobilier de six mille par le gros Dupont de Limoges. Yvonne plume à plaisir le joli petit Durand qui menace de son suicide toute une famille de Caudebec, si l'on ne pourvoit aux avidités de l'amoureuse éprise de fourrures claires, de bijoux énormes, et de paris aux courses. Herminie-la-Cauchoise qui fut amenée par le neveu du juge chez qui elle reprisait les torchons, habite maintenant un hôtel de la rue Weber, et se promène en automobile, louée 1.200 francs le mois ; car le neveu du juge l'a

laissée pour compte à un Roumain, lequel la flanqua dehors quand elle l'eut trompé avec Hubert Hot, le garçon si chic et si laid dont toutes étaient folles et qui s'embête à Clairvaux pour l'affaire de ses traites fausses ; or, le jour même, comme elle arpentait le Boulmich sous la pluie, cherchant le payeur d'une consommation, par un temps où pas un chien ne jappait dehors, un monsieur timide l'appela dans son fiacre. « Eh bien, il lui a loué pour un mois la chambre où ils ont joué pendant la première heure. Après, il lui installe un appartement, et, au bout du trimestre, un hôtel. Le passant était un député du centre qui gagne tout plein de galette en vendant les votes de son groupe, tantôt à la droite, tantôt à la gauche. En voilà de la veine, ma chère ! »

Et les cupidités s'excitent. « Quoi donc ! on n'a pas tant d'années pour se faire du bon sang ! Ma cousine Stéphanie, qui dansait à l'Opéra-Comique, est aujourd'hui obligée, à moins de quarante ans, de faire des ménages pour six sous de l'heure, dans le faubourg Poissonnière ! Tu penses ! Voilà comme ils vous laissent, les hommes ; alors c'est vraiment pas la peine de se gêner quand on en tient un, au temps des lilas ! Pas vrai ? »

Irréfutable logique, et si, d'aventure, quelque

jouvenceau naïf, gâté par l'usage des ouvrages sentimentaux, par l'audition des opéras comiques, se permet l'erreur de croire au prestige rare de la camarade, s'il la pare benoîtement des excellences que procure la mémoire littéraire et musicale, s'il estime son tempérament incapable de se complaire au toucher d'autres épidermes, s'il laisse connaître le chiffre important des rentes allouées par le destin social à son ascendance, cette fille l'étreint de ses avidités furieuses. Elle épuise sa volonté virile. Elle l'anéantit et l'hypnotise. Elle le dépouille en le menaçant d'abandon. Parfois le drame suit.

Telle cette épouvantable histoire. Deux garçons, l'un comptable, l'autre étudiant, perdirent en l'honneur d'une péripatéticienne, celui-ci la vie, celui-là l'honnêteté. Célèbre dans les brasseries des rues Monsieur-le-Prince et Vaugirard, la donzelle vendit du plaisir au bachelier qui voulut ensuite lui donner sa vie. Un fils de vingt ans ignore l'art de masquer comment il est éperdu d'amour, comment son instinct l'affole, comment il devient une chose passive et douloureuse, sans faculté de résistance. Moqueuse, cruellement l'amie le dévalisa de son mieux. Quand il eut fini de lasser la générosité possible des siens, l'étudiant pria la fille de restreindre la

bêtise de leurs joies coûteuses. En réponse, elle le prévint qu'un galant lui offrait un voyage dont il payerait les distractions avec l'argent du coffre-fort commercial commis à sa garde. Puis, le bachelier avouant le vide de ses poches, elle invita le comptable à choisir entre le devoir et la volupté. Les angoisses d'une longue hésitation n'avaient pu fléchir cette goule. Il en fut ainsi. Elle contraignit au vol le délire de ce garçon. Apprenant leur départ, le bachelier se tua.

Deux vies s'abolirent donc selon le caprice d'une fille à plaisir. Deux êtres aptes à devenir des forces sociales précieuses disparurent au gré d'une imbécile soigneuse d'étonner les serveurs de restaurant par la prodigalité de sa dépense, les badauds du turf par l'audace de ses paris, les bourgeoises de la rue par le faste barbare de ses toilettes. Deux cérébralités importantes s'anéantirent pour le triomphe mesquin d'une péronnelle convoitant un succès de carnaval entre la rue Soufflot et le théâtre des Variétés.

Ce n'est pas que je l'accuse très sévèrement. Sa responsabilité me semble indiscernable. Il a suffi de la pauvreté, de parents trop sévères ou trop indulgents, d'une circonstance sur le trottoir, d'une camaraderie funeste à l'école, pour qu'elle se démoralisât. D'ailleurs, le crime ne consiste

point à faire commerce de satisfactions sexuelles; à louer son corps. Nous ne blâmons pas le propriétaire qui loue sa maison et qui vend les satisfactions du home, ni le négociant qui trafique des voluptés gustatives, ni le musicien qui dévoile les qualités de son cerveau à un public d'opéra, ni l'artiste qui prostitue la beauté du tableau, de la statue, du poème, qui offre à tout venant l'intimité même de son émotion. La belle fille réclame les mêmes droits qu'eux. C'est logique. Mais l'ignoble péché, c'est d'utiliser son influence consciemment et directement pour conduire le faible au malheur, à la mort et au crime.

Les jurys n'usent pas d'une sévérité terrifiante envers ces instigatrices. La plupart du temps elles échappent à la sanction légale. Poursuivies sous le chef de complicité, quelquefois elles ont peu de mal à conquérir le verdict d'acquittement que demande l'éloquence sentimentale de l'avocat, tandis que chacun des douze jurés s'imagine pouvoir réclamer, en échange de sa composition, une séance de ce plaisir extrême, dont le goût poussa jusqu'aux forfaits un cœur simple.

L'erreur des magistrats et des jurés résulte de la vieille illusion qui considère l'homme en

tant que force active, lucide, consciente et responsable, au contraire de la femme, passive, inconsciente et irresponsable, type de l'ancienne esclave. Cette façon de jauger les caractères des sexes devient, à notre époque, fort défectueuse. Tous les hommes ne personnifient pas des principes actifs, ni toutes les femmes des natures passives. Dans le cas de cette double catastrophe, il apparaît bien que la donzelle fut l'action, la pensée criminelle et l'être responsable. Les adolescents n'accomplissent le suicide et le vol que sous l'empire d'une maladie commune aux garçons de vingt ans. Maladie connue, expliquée, commentée par des milliers de livres; maladie étudiée, classée, pourvue de ses diagnostics mais non de sa thérapeutique. Les passifs étaient ces malades, plutôt que la saine bête de proie qui sut exploiter les délires de la puberté.

En vérité, nous demeurons doués d'une indulgence illogique envers les femmes. Édouard Drumont s'indigna justement contre cette demoiselle Véra Gelo qui fit feu tout à coup sur un professeur au Collège de France. Jamais une logique ne saura justifier un attentat de cette sorte, fût-il réel qu'un vieillard eût proposé les jeux du lit à cette chaste virago. On ne tue pas

les gens parce qu'ils vous invitent à déjeuner par mégarde, sans observer le rituel des convenances mondaines. On n'a pas un droit meilleur à l'assassinat parce qu'un monsieur, se trompant, invite aux gymnastiques de la reproduction une fille qui lui semble agréable. L'honneur de la jeune personne n'est offensé que de manière superficielle. Il lui appartient de refuser ironiquement ou sèchement la partie de plaisir. C'est tout. Au reste, si, par leurs coquetteries audacieuses, par ce qu'elles nomment le flirt, par des amabilités intempestives, les femmes ne donnaient, la plupart du temps, prétexte aux offres priapiques, bien moins d'hommes s'amuseraient d'elles. Souvent la femme galante réclama d'avance l'outrage, au moyen du sourire, du geste et de l'attitude aimable. Une créature décidée fermement à ne pas faillir y réussira tant qu'elle observera les règles des convenances, en évitant de rester seule avec un visiteur plus d'une minute, en se gardant d'essayer le pouvoir de ses œillades et de sa voix émue. Une jeune fille qui choisit la vie d'étudiante court mille risques dont elle n'a plus à se révolter. Presque toujours il lui suffira de réfuter brutalement les premières tentatives des faunes pour obtenir le respect. Mais si vraiment ces jeunes étran-

gères tiennent tant au respect des mâles, il leur faut rester dans la famille, et ne pas courir le monde, toutes seules, en allant sonner chez les professeurs célibataires.

J'entends bien qu'une fille désireuse de science voudrait pouvoir librement aller et venir, sans craindre les attaques à sa vertu. Dans les pays latins, cela me semble encore impossible. Il convient que l'étudiante se résigne à subir les propositions amoureuses. Qu'elle choisisse entre la science et la chasteté ! Le mâle de race latine n'a pas encore réfrigéré son instinct des temps primitifs. Il ne le glace que devant les femmes signalées comme intangibles par la présence tutélaire des parents. Ce n'est, d'ailleurs, point la personne qu'il vénère, mais l'institution sociale de la famille; et encore ce respect saute vite les bornes. Mlle Véra Gélo ne pouvait guère ignorer ces mœurs. A l'Université d'Upsal, parmi de froids Norvégiens, elle n'eût pas connu d'inconvénients analogues. Son tort fut de courir seule les villes de France, et, courant ainsi, de s'offenser qu'un monsieur lui vantât les charmes de certains abandons. L'incartade ne méritait point la peine de mort. Rien de plus précieux que la vie humaine, que la vie des cerveaux. Ne permettons pas à la première toquée venue de

6.

les supprimer à sa guise, sous le prétexte de venger une injure anodine.

Pas mieux que l'excès de vice, l'excès de vertu n'excuse le meurtre. J'estime également coupables la fille du Quartier qui contraignit le bachelier au suicide et l'étudiante étrangère qui faillit abolir une des plus lumineuses intelligences. Les motifs divers sont pareillement inadmissibles. L'État ne peut autoriser personne à tuer ; et les jurys doivent sanctionner ce précepte.

Favoriser la vie, tel est le principal devoir de la civilisation.

VII

LE MASSACRE

« Plutôt laide que jolie, m'écrivait à peu près une lectrice, je n'aurais jamais cru pouvoir susciter des passions meurtrières. J'ai une figure quelconque, de petits yeux gris, des sourcils blonds, une taille plate, des cheveux abondants, de la poitrine et de grandes jambes, mais un teint pâle, parfois verdâtre, et souvent gâté par de petits boutons. Pourtant, je n'avais pas atteint ma seizième année, déjà les garçons me suivaient dans la rue, m'offraient des fleurs, me récitaient des phrases de chansons, puis disaient des bêtises. Malgré mon envie de m'amuser, je les éconduisis. Mon parrain, un veuf, assez bel homme, manifestait alors l'intention de m'épouser. Marchand de faïence, il mène bien ses affaires. Il promettait de prendre ma mère « chez nous », et de donner

à mon père un bon emploi dans le magasin. Nous aurions été, enfin, tranquilles. Plus de termes à payer. Du dessert à chaque repas ; et un petit voyage à la mer l'été. Je me voyais déjà patronne, à la caisse. Mon pauvre papa n'eût plus été remercié tous les mois dans les maisons où il trouve du travail, parce que ses yeux se fatiguent. Moi, j'aurais pu me payer des toilettes...

« Ce n'était qu'un rêve. Et l'amour donc ? Il me guettait,... l'amour ! Il me suivait quand je rentrais, le soir, de l'atelier. Un grand garçon maigre, efflanqué, dont les vilaines dents pourries et les hauts faux-cols sales me répugnaient. Il m'en racontait, il m'en racontait, comme les acteurs à l'Ambigu ! Il m'adorait. Il voulait mourir pour moi, et il me récitait des vers qu'il avait appris par cœur dans la journée à son bureau. Moi, ça m'agaçait. De temps en temps, je me dégageais en l'appelant « espèce d'imbécile », quand il voulait me prendre le bras. Et je marchais devant, je courais presque, je changeais de trottoir... Enfin, je me donnais l'air d'une fille qui ne veut rien entendre... Et puis, voilà mon Arthur qui me montre son revolver, un soir où nous avions veillé tard, où je rentrais. Il pleuvait. Personne dans la rue des Dames. Tout de même j'eus peur. Mes genoux tremblèrent. Jamais je

n'ai rien vu de si méchant que sa figure à ce moment-là. Il grognait : « Monte chez moi, ou je te tue ! » Sa voix s'enrouait. Moi, je ramasse mes jupes, je ferme mon parapluie, et je prends mon élan pour courir... J'ai senti la chaleur de la flamme dans mon cou. La balle a traversé la paille de mon chapeau. Même une plume a été coupée en deux... Je criai : « Monsieur l'agent... monsieur l'agent ! » Faut croire qu'il ne s'en promenait pas dans le quartier. D'ailleurs, l'eau tombait à verse, on ne pouvait rien entendre. Un tombereau chargé qui passait dans l'autre rue, faisait aussi tant de vacarme, en cahotant, que mes appels furent étouffés. Et puis, les gens s'habituent aux disputes. Ça ne leur fait pas mettre le nez à la fenêtre, surtout par un temps pareil, passé onze heures du soir. Alors, je me suis arrêtée. La terreur m'étouffait. On tient à sa vie, quand même. Je sanglotais. Je sanglotais. Arthur m'a rejointe. Il m'a pris la taille. Il m'embrassait. Il me demandait pardon. Mais il gardait toujours le revolver dans sa main. Il m'a conduite à la porte d'un hôtel. Il a sonné. Je n'avais plus de force. Mes jambes chancelaient. Voilà comment il m'a eue...

« Triomphalement, il a conté partout que j'étais sa maîtresse. Mon tuteur, l'ayant su, m'a repris notre bague de fiançailles. Maman a dû se

résoudre à faire des ménages, parce que papa n'y voit plus du tout... Et ce n'est pas les trente-six sous que je gagne dans la couture qui nourrissent et qui logent trois personnes. Mais un camarade d'Arthur qui est revenu du régiment, il y a six mois, s'avise de me courtiser. Naturellement, Arthur est jaloux. S'est-il aperçu de la chose ? Devant moi, dimanche il a rechargé son revolver, en me promettant de me loger les six balles dans la peau s'il soupçonnait seulement des coquetteries. Hier matin, au moment où nous entrions à l'atelier, voilà l'autre qui s'approche. Il me jure que, si je refuse d'aller avec lui, il m'arrosera de vitriol, et qu'il ne me ratera pas, lui, comme le sous-préfet de Fontainebleau a raté la petite actrice de Montmartre. Il était si pâle, si colère ! J'ai bien compris qu'il ne parlait pas pour ne rien dire.

« Si je ne lui cède pas, il me défigure... Si je lui cède, Arthur me tire dessus. C'est beau, l'amour ! Déjà ma pauvre vie est gâchée. Ma mère crève à la tâche. Maintenant, il faut que je me laisse tuer ou vitrioler. Je n'ai pas le choix... Et, quand je menace l'un ou l'autre de la justice, ils me répondent qu'on acquitte toujours les auteurs de crimes passionnels. Me laissera-t-on périr ?... »

Telle fut la confidence de ma lectrice. Son effroyable aventure n'est malheureusement pas rare. Trop souvent, le vitriol et le revolver ponctuent les sonnets d'amour. Singulière frénésie! Tel se laisserait mourir de faim plutôt que de dérober un croissant dans la boutique du boulanger, n'hésite point à tuer la fille qui ne veut pas rassasier son appétit sexuel. Assassiner une pauvre créature coupable de refuser ou de reprendre son corps, la plus indiscutable des propriétés, cela semble, non seulement excusable, mais héroïque et littéraire. De la plus lamentable pierreuse à la mondaine la plus raffinée; du plus humble Apache au sous-préfet le plus subtil, chaque amoureux exerce le droit d'attenter à la vie, droit concédé par l'atroce indulgence du monde.

Sur les conseils de la misère, un loqueteux s'introduit dans une villa, force les armoires, s'approprie les bijoux et l'argenterie, puis assomme un peu la servante réveillée trop tôt, et qui peut le livrer aux gendarmes. Il est sûr de ne trouver aucune clémence chez les douze bourgeois assemblés pour le juger. Ni la mauvaise éducation de la rue où il croupit enfant, ni les exemples pitoyables de parents ivrognes et filous, ni la succession des malchances qui accablent le

pauvre, ne lui seront comptés comme circonstances atténuantes. Il ira dans les bagnes accomplir de rudes corvées, sous les soleils tropicaux. L'appétit de l'estomac n'est guère privilégié.

Au contraire, un monsieur sorti d'une famille qui prodigua les leçons salutaires, et pourvu d'un emploi qui lui assure largement les aises, muni même d'une instruction qui lui démontre les raisons majeures et sociales de respecter la vie humaine, celui-là peut, sans presque rien craindre, tuer la personne qui se refuse soit à lui accorder, soit à lui continuer ses faveurs. On ne sait quelle aberration sentimentale consacre cette rage d'assassinat passionnel. Quelques semaines de prison spécialement hospitalière châtient à peine le scélérat. Et encore faut-il que la victime ait succombé. De cette condamnation, il retire surtout une certaine gloire romanesque, gage d'aventures prochaines et galantes, car les femmes s'énamourent volontiers de ces Lovelaces sanguinaires. Elles leur savent gré d'avoir risqué, au jeu d'amour, quelques mois de liberté.

Aussi, les émules de ces gaillards deviennent légion. Femmes et hommes poignardent, fusillent, brûlent à l'envi les partenaires de leurs ébats réels ou seulement désirés. Comme les jurys d'assises, les magistrats de correctionnelle

favorisent ces massacres en hésitant à sévir de manière terrible. Je pense que ma lectrice, si elle ne réussit point à s'enfuir promptement de Paris, sera bientôt la victime d'Arthur ou celle du cousin libidineux. En effet, de tels héros ne peuvent encourir qu'un châtiment anodin dont la publicité compensera largement les ennuis.

Pour moi, ces deux séducteurs à main armée sont infiniment plus coupables que le malheureux cambrioleur qui assomme un curieux, afin de ne pas être dénoncé au moment de ravir l'argenterie du bourgeois : promesse de repas plantureux, sous un toit sûr, après tant d'heures de famine à la belle étoile. La misère m'a toujours paru une excuse suffisante des délits ou des crimes. Qui ne mange pas meurt. Le famélique se trouve pour ainsi dire en état de légitime défense contre la société qui l'accule à la nécessité de voler pour ne point périr. Mais celui qui n'assouvit pas ses velléités priapiques, peut survivre à ce déboire. Le besoin n'est pas essentiel. A tout prendre, il ne manque pas de pourvoyeuses bénévoles et différentes de la femme rebelle aux prières. Tandis que le pauvre hère sans argent trouve visage de bois sur le seuil de toutes les gargotes.

L'indulgence pour ces crimes est odieuse. Elle

signifie que nous n'attachons point à la vie humaine le prix que socialement elle vaut. Plus il y a d'idées qui naissent ou renaissent, plus les élites se fortifient, et plus les talents sont par elles engendrés. Détruire un élément de cette force évolutive, dans un but de plaisir personnel, c'est nuire au total des citoyens en les privant d'un cerveau, c'est les corrompre par l'exemple du plus ignoble égoïsme, c'est vouloir affirmer indûment sa cupidité propriétaire sur un être libre. Il n'y a là rien de noble ni de tolérable.

Fût-ce contre les assassins, nous répugnons à demander qu'on châtie. Il importerait, cependant, qu'une loi sévère épouvantât les gens qui servent les intérêts de leur sexe par le vitriol, le fer et le feu. Lorsqu'il y a flagrant délit de meurtre ou de violences graves, lorsqu'aucun doute ne s'élève sur la culpabilité de l'agresseur : vraiment, il siérait que des magistrats éprouvés, bien choisis, condamnassent ces abominables canailles, sans soumettre leurs décisions au sentimentalisme niais des jurys. Ni le meurtre, ni la tentative de meurtre ne devraient davantage demeurer indemnes. Il n'est pas de crime plus lâche que celui du tueur, quelle que soit la cause de l'assassinat.

D'ailleurs, comptez, durant un mois, le nom-

bre de meurtres relatés dans le journal, soit que des voleurs aient poignardé de nombreux passants, soit que des amants aient affirmé leurs passions en se supprimant les uns les autres, soit que des maris aient vengé leur honneur, qu'ils placent en un bien sale endroit, soit que des rivaux aient stupidement témoigné de leur goût à propager la vie en s'égorgeant. Ensuite, cherchez dans les feuilles judiciaires, les sanctions apportées à ces actes par les arrêts des tribunaux. Vous serez ahuris du peu que paye un de ces malandrins pour vous ouvrir le ventre. Si le pante n'est pas mort, si l'art miraculeux des médecins l'ont empêché de choir au cercueil, l'assassinat est jugé sous la rubrique de « Coups et Blessures ».

Le bandit passe deux ou trois mois dans une prison, agrémentée de tout le confort moderne et tel que n'en offre aucun de nos appartements moyens aux heures de liberté. En compagnie de gaillards sans soucis, il feint d'accomplir quelque travail, en bavardant, et en préparant de bons coups, pour les lendemains de la libération. Gras, reposé, soigné, dispos, prêt aux mêmes sports qui lui valurent cette villégiature salutaire, il sort, et s'en va poignarder directement l'amie qui dispensa les recettes de sa prostitution à un autre.

Aussi, l'on tue à foison. Sur le boulevard même passé minuit, en plein été, des lascars, le couteau dans le poing, dépouillent les flâneurs. On vit en état de guerre. A quoi bon, dès lors, les garanties sociales ? A quoi bon les lois, si une pauvre fille de dix-huit ans doit essuyer les feux du revolver, et se voir défigurer par le vitriol, parce que deux brutes veulent la prendre comme instrument de plaisir, malgré ses goûts ? A quoi bon la police que payent nos contributions ?

En vérité, avec la loi de Lynch, si la foule prenait coutume de pendre haut et court incontinent quiconque est surpris, l'arme à la main, et prêt à s'en servir, les satyres sanguinaires réfrèneraient les violences de leurs instincts. Il coule trop de sang sur les trottoirs de Paris. Et cela semble justifier la boutade habituelle aux apôtres de la guerre, lorsqu'ils répondent aux pacifistes vantant les douceurs de la fraternité humanitaire : « Quand on n'offre pas aux hommes le dérivatif des combats pour la patrie, c'est au sein des villes, et sous les symboles de la paix féconde, qu'ils s'entre-tuent : tant est naturel le besoin de vaincre, tant est puissante la volupté de faire souffrir ! »



VIII

LES RESPONSABILITÉS DE L'ATMOSPHÈRE

Par le moyen de statistiques médicales, judiciaires, scolaires, un Américain établit des parallèles entre l'état de la température et le chiffre des maladies nerveuses, des punitions pédagogiques, des procès, crimes, délits. Les caractères se modifient selon les phénomènes atmosphériques. Telle semble la conclusion de son étude fort scientifiquement poursuivie. Déjà, quelques centaines de romanciers nous montrèrent leurs héroïnes consommant l'adultère à des heures d'orage. Cette observation ancienne se peut mêler aux plus récentes.

Nous possédons, chacun, une réserve d'énergie. Elle s'accroît en nous dans les ganglions, au long des fibres. Cette énergie peut dormir toujours chez certains ; elle peut aussi fréquemment

s'éveiller, si des causes extérieures la stimulent. Un temps doux et pluvieux apaise, endort. Le vent brusque, inaccoutumé, exaspère. En ce dernier cas, les écoliers inattentifs méfont davantage ; ils manquent aux prescriptions de la discipline, n'écoutent point le maître. Dehors, le malandrin rosse le guet. De grandes chaleurs engagent à la paresse, par suite au larcin, qui procure le nécessaire et le superflu sans travail. Si les éléments nuisent à notre activité ordinaire et renforcent la peine du labeur, notre irritation augmente. Un homme en courses dont la bourrasque retourne le parapluie, enlève le chapeau, gifle le corps, concevra mieux à cet instant les misères de sa vie. De vieilles rancunes renaîtront en sa mémoire. La révolte sociale s'emparera de son esprit. Il sera prêt à maudire, à lutter et à vaincre. Que l'adversaire se présente alors. On ne se fera point grâce d'injures, voire de coups. Sur autrui l'individu assouvira sa haine des éléments, des choses et des hommes. De là surgissent les interminables querelles dont le badaud s'étonne, lorsque des cochers s'invectivent, par exemple.

Au lieu d'être violente comme la bourrasque, l'influence d'un état atmosphérique fâcheux et prolongé peut, sournoisement, provoquer mille petites résistances de l'être, chacune presque

insensible. Mais leur somme apporte à l'énergie latente le même stimulant que lui vaut une intervention brusque. Au bout de quelques jours, ce stimulant agit. Les passions tout à coup bondissent.

Pour cela, les hommes des pays brûlants ne perdent pas leurs habitudes vindicatives et sanguinaires. Les premières civilisations paraissent, au contraire, s'être développées au bord des grands lacs, sur l'altitude des plateaux, sur les rivages de la mer, en tous lieux où la variété successive, normale des apparences climatériques favorise mille sensations diverses et moyennes. Les vapeurs nées des eaux vastes, les nuages arrêtés par les cimes, les brises changeantes de la mer, modifiaient sans cesse la figure du pays, tour à tour pluvieux, ensoleillé, voilé de pénombre, humide et chaud. Ce sont là, d'après cet Américain, M. Dexter, les meilleures conditions qui puissent engendrer des caractères observateurs, réfléchis, inventifs et moraux.

Ceux qui lurent un beau livre de Myriam Harry, *Passage de Bédouins*, admirèrent la simplicité fougueuse des passions dues à l'inexorable constance du soleil arabique que leurs ancêtres subirent. Leur vie est toute d'élans magnifiques, inconscients et unicolores que l'au-

teur sut rendre au mieux. Ceux qui lisent les pages hollandaises que M. Demolder publie au *Mercure de France*, se réjouissent autrement. Là, c'est une multiplicité de sensations très observées et analysées avant que d'être parfaitement conçues. L'œil batave perçoit des foules d'objets à la fois, les reconnaît, les scrute, les case, les étiquette dans son cerveau en un clin d'impression. Races opposées de façon surprenante.

L'atmosphère des Pays-Bas est inconstante. La vie de l'idée s'y exalta de toutes sortes : industrieuse, artiste, financière, philosophique, navigatrice et politicienne. Les Maures étant demeurés en Espagne, l'Andalousie s'endort parmi sa poussière dès que les derniers ferments de l'esprit gothique se sont fondus dans la foule des vainqueurs repus. Même histoire et plus évidente pour l'Amérique. Deux siècles suffisent à peupler le Nord d'une grande nation productrice. Quatre siècles ne réussissent point à munir de cités nombreuses les pays du Sud, seulement drainés de leur or par les conquêtes espagnoles.

Aussi bien que les plantes, nous sommes les fils du soleil et de la pluie, de la lumière et de la ténèbre. Humilions un peu notre orgueil qui se croit libre.

Ce genre d'études attire maintenant des obser-

vateurs ingénieux. En France, nous aurions matière d'examen. Quelqu'un s'occuperait utilement à noter la météorologie des jours où le crime passionnel se donne carrière. Voici, pour les philatélistes, un moyen de passer le temps avec une niaiserie moindre. La complicité inexcusable des jurys, encourageant le massacre mutuel des amoureux, offrira toujours une plus abondante série de meurtres et d'attentats.

Dans plusieurs quartiers, la vitrioleuse et l'assassin par amour sont des héros. Leur présence fait la vogue d'un cabaret, d'un café-concert. Amants, maîtresses se disputent leur couche. L'admiration des fournisseurs offre à l'acquittée de la cour d'assises tout crédit. Quelle ménagère n'ira plutôt chercher son épicerie dans le magasin où l'on montre cette petite Irma qui sut poignarder le commis naïf, jadis conquis par des avances effrontées, puis las un jour des trahisons, des exigences pécuniaires, des querelles? Sans vouloir connaître les vrais motifs du départ, nous nous apitoyons sur Irma qui fut abandonnée par le séducteur. Nous excusons, en outre, le vieux monsieur qui déchargea son revolver sur une fille de luxe le jour où sa bourse épuisée ne put l'entretenir encore. Excuserions-nous le même attentat commis sur le carrossier refusant de livrer

victorias et landaus au client devenu insolvable? Pourquoi la marchande d'amour peut-elle être impunément mise à mort, tandis que le tailleur et le tapissier méritent, aux yeux du jury, la revanche des lois?

Je ne m'explique guère cette contradiction. Tout le monde l'approuve. Il suffit, pour tuer sans péril, d'appartenir au sexe dont ne jouissait pas la victime. Le fait d'avoir échangé deux fantaisies volupteuses vous permet l'anéantissement du ou de la partenaire. Or, si je déjeune plantureusement avec mon ennemi, si j'échange avec lui les plaisirs d'une conversation brillante et curieuse, aucun jury ne m'acquittera parce qu'au dessert ma main lui aura planté dans le cœur un poignard vindicatif, cet homme eût-il calomnié ma vie, ruiné ma fortune, légalement volé ma famille, ou trahi des convictions communes. La vendeuse d'illusions sentimentales et de baisers réels ne veut point tant de mal au consommateur. Créature d'art, elle peine, toute sa vie, à faire de soi-même une œuvre plaisante. Elle pare nos avenues de ses allures et de ses toilettes comme le négociant les pare de sa devanture bien disposée. Aux heures de notre repos, elle nous vend un peu de sa vie somptueuse, ses parfums, les saveurs de sa chair, le rythme de ses gestes,

la comédie de sa joie et même, pour peu qu'on y tienne, la tragédie de ses serments. Il n'est point de naïf qui, payant à l'heure, au mois ou à l'année, puisse y croire, sauf par folie.

Évidemment, les jurés prononcent le mot de folie, et cette expression prépare le verdict. Pour tuer, sous prétexte d'amour, il faut accueillir la démence. Le vulgaire sent bien, à cette occasion, que le crime est une maladie et il traite l'assassin en épileptique. Les magnétismes et les suggestions que développe l'exercice du désir sexuel rompent certainement l'équilibre cérébral de la plupart. Ignorant les travaux pareils à ceux de M. Dexter, on sait, toutefois, que les peuples latins se passionnent plus facilement que ceux du Nord. On reconnaît, dans le crime passionnel, une manière d'épidémie méridionale, centrale aussi, dont la responsabilité revient aux atavismes et au climat.

Le danger de cette théorie est manifeste. Car, si très sincèrement quelques frénétiques ne peuvent résister à la fureur, d'autres, encouragés par l'indulgence habituelle, s'amusent de tuer et d'avoir, ensuite, grâce à la presse, une gloire. Redoutés, ils commandent au trottoir de leur quartier, lorsqu'ils y rentrent. Les bonnes gens craignent leur colère vengeresse, et les filles un

caprice sanguinaire. Leurs créanciers n'osent plus de réclamations et les femmes, terrifiées, ne se risquent point à leur refuser le droit de jambage. La brutalité triomphe féodalement.

Je sais une dizaine d'endroits, à Paris, infestés par de tels gaillards, de telles gaillardes. Acquittés, relâchés, ils échappent aux malveillances de la police, vivent sans travailler, exploitant la timidité publique. Avouons que ces héros furent trop avisés.

Voilà pourquoi le temps viendra de compenser, par des mesures, la bienveillance des jurés envers les fous d'amour. Sincères ou facétieux, ces malades méritent d'être guéris avant de reprendre place au milieu des gens sains. Exemptés de la prison, ils pourraient appartenir aux colonies, y être employés à des travaux, sous l'œil de gardiens, à moins qu'ils ne voulussent signer un engagement perpétuel dans les troupes de l'Afrique: leur manie de meurtre s'utiliserait contre les barbares.

M. Dexter vient d'accroître les preuves innombrables déjà de l'irresponsabilité criminelle. Il nous faut effacer du vocabulaire solennel les mots: *vindicte publique*. On ne se venge pas des malades. La justice n'est qu'une thérapeutique sociale. Mais cependant il convient d'écarter de la masse

la contagion meurtrière. Nous la préservons du contact avec les cholériques, les pestiférés. De même, faut-il la mettre à l'abri des maniaques, assassins. Un règlement qui, pour le reste de la vie, confinerait dans certains avant-postes coloniaux les acquittés de l'amour, rendrait ainsi quelque santé au peuple des villes. Il en a besoin.

IX

L'AMANT DE CŒUR

Certains jours très radieux de juin, les belles lumières renforcent la magnificence des courtisanes dont le troupeau, trié dans les capitales de toutes les patries, parade somptueusement sur les champs de course, à la Fête des Fleurs. Le soir, dans les restaurants d'été, parmi les feuillages éclairés de lunes électriques, l'adolescent a vu des gestes délicats voltiger entre les cristaux et les vaisselles, errer sur l'éclat des nappes semées de chrysanthèmes et de roses, se répondre entre les petits abat-jour de couleur voilant les discrètes clartés des bougies. Les musiques amoureuses tintent là. Tout ce que conçoit la civilisation la plus raffinée, ces filles de luxe se l'approprient, vénérées par la dévotion de leurs entreteneurs et par l'humilité bienveil-

lante des maîtres d'hôtel. Idoles sans pareilles et savamment masquées de fards subtils ; réformatrices attentives de leurs prestiges physiques; créatrices de leurs teints, de leurs lignes corporelles, de leurs ajustements légers, de leurs sourires malins, de leur bagout cynique et tendre contestant tout, hormis la puissance de l'argent et la consolation de la volupté; ironiques déesses qu'amusent nos timides idées de l'Honnête et du Juste, — ces gaillardes prouvent, à chaque heure, comment le mépris de tous les devoirs est, pour une jolie personne, le sûr moyen de gagner l'opulence, la joie, une voiture parfaitement attelée, des toilettes d'art, le respect des passants, l'amour des éphèbes et la protection des Lois.

Le jeune homme sans fortune, mais doué de goût pour la beauté, ne peut aisément se soustraire à l'admiration et au désir que lui procurent ces êtres d'élection. Il flaire leurs parfums aphrodisiaques. Il devine les membres statuaires que recouvrent les souplesses des étoffes rares, des linons nuageux. Il imagine quelles virtuosités érotiques payèrent ces joyaux dont les étincelles soulignent les mouvements des doigts, les postures du cou et la respiration du corsage. Il rêve des chambres palatiales où se prostituent ces bacchantes dignes des accouplements fabu-

leux. Il espère, quelque jour, posséder l'une, au moins, dans le luxe du décor supposé. Demain, il essayera d'y réussir. Il s'évertuera même, si quelque élégance lui fut concédée par la nature, si quelque audace de caractère lui est échue, si le hasard l'aide. A défaut de l'hétaïre souveraine, il s'accommodera d'une fille entretenue suffisamment. Après un triomphe facile, le jeune homme sera perdu : il deviendra l'amant de cœur.

Car les ivresses d'une première, d'une seule visite ne réussiront guère à calmer sa fringale. Il retournera chez l'amie de rencontre. Il l'invitera dans son modeste appartement. Il s'enorgueillira de lui plaire et de la croire amoureuse. Il s'acoquinera. Dès lors, commenceront, pour l'amant pauvre toutes les ignominies de la dissimulation. Il lui faudra se cacher du commanditaire, mentir aux domestiques, se présenter chez la belle pendant les absences du maître, avec la crainte de le voir rentrer, gronder. sévir. Le galant devra se faire hypocrite, se dire le commis du tapissier ou du maquignon. Cela nous amuse, au deuxième acte des vaudevilles. Dans la vie, c'est à faire pleurer. Que de braves garçons destinés à vaincre, à mener jusqu'au bout une existence noble et féconde, se sont, pour jamais, avilis en acceptant ce rôle ignoble ! Rien

n'abaisse autant les caractères. L'habitude prise de mentir, de se cacher, de se dérober, de voler un baiser payé par un tiers, c'est l'apprentissage de l'indélicatesse, de la malhonnêteté, parfois des tripotages, du vol et du crime.

A supposer que nous désirions vivement faire une agréable promenade en voiture, il ne nous arrive pas de séduire un cocher de bonne maison pour qu'il nous emmène, en cachette, dans la victoria de son patron. Pareille ruse nous semblerait du dol et de l'abjection. Or, une maîtresse est une personne à gages, dont le service consiste à favoriser exclusivement le locataire de son corps par ses complaisances sexuelles. Pourquoi donc agirions-nous sans bassesse en usant, par subterfuge, de ce corps que paye autrui ? Pourquoi nous offrir la volupté de sa maîtresse, lorsque nous nous refusons, par probité, de séduire l'adresse de son cocher et la vigueur de son attelage ? Mangerions-nous son dîner à son insu ? Le monsieur paye pour jouir exclusivement des qualités particulières à son cuisinier, à ses palefreniers, à sa concubine. En morale stricte, il n'est pas plus honorable de débaucher celle-ci que ceux-là. Nous commettons un larcin identique mais dissimulé par de honteuses manigances, par de lâches attitudes.

Quoi qu'en aient dit le dramaturge et Benjamin Constant, l'amant de cœur est un larron. Il commet une grivèlerie à l'égard du locataire, et une vilenie à l'égard de sa conscience. Il gâte son âme et son honneur.

Avec une fille de luxe habituée à toutes les dépenses excessives, et qui ne comprend pas la vie hors du théâtre, des tavernes, des champs de courses, un pauvre garçon sans fortune en vient nécessairement à se laisser offrir les distractions prises en commun et auxquelles une maigre bourse d'étudiant ne saurait pourvoir.

Ils sont mille et mille, les jouvenceaux que leurs familles envoient de province à Paris pour se dégourdir, pour terminer leurs études littéraires, scientifiques ou commerciales, et qui, férus d'une gracieuse courtisane, commencent à s'instruire dans l'escroquerie au boudoir de leurs ébats délicieux. Fredonnant un couplet de romance, répétant deux répliques de vaudeville, même comparant Adolphe à Des Grieux, ils se permettent bientôt toutes les infamies réprouvées.

En dépit des poètes et des vaudevillistes, berner, au nom de l'amour, le maître d'une courtisane, fût-il vieux, laid, ridicule et grincheux, c'est un vol. Le preneur a loué un corps à bail. La pro-

priétaire de ce corps a consenti ce marché. Pourquoi nous permettre d'embrasser ce corps, quand nous nous abstenons de pénétrer indûment au logis de ce monsieur, s'il ne nous y convie?

Cette simple logique n'est pas entendue par la jeunesse. Dès que le mot d'amour est prononcé, elle s'imagine que tous les crimes et que toutes les abjections, par magie, deviennent choses exquises. J'aime, donc je vole, donc je tue, donc j'accepte l'argent de la prostitution. Morale facile et que les jurys encouragent d'ailleurs en acquittant les auteurs d'assassinats passionnels, alors qu'ils condamnent, sans preuves, les malheureux soupçonnés de meurtre à l'instigation de la pauvreté. On a le droit d'escoffier quiconque échangea le baiser avec nous; mais si la misère nous accule à la faim mortelle, point de pardon. On a touché à l'argent. Il faut une victime expiatoire, innocente ou non, peu importe.

Nos mœurs latines demeurent trop indulgentes envers les déloyautés et même les délits perpétrés dans le commerce amoureux. Il semble que si deux êtres de sexe différent ont provoqué en leurs corps une agréable épilepsie de quelques minutes, cette action les a sanctifiés. Ils sont indemnes. Nous blâmerions celui qui suborneraît le watman d'un chauffeur pour triompher au Bois

gratuitement, dans une automobile de dernier modèle. Nous jugerions mal le monsieur qui s'installerait spontanément au domicile du voisin en voyage. Nous qualifierions durement le parasite qui, par des mensonges et des ruses, obtiendrait des domestiques un bon repas en l'absence de leur maître. Mais nous sourions avec malice et douceur au célibataire qui nous avoue profiter gratis de la fille entretenue par son ami. Pourquoi? Quelle différence est-il entre cette dernière grivèlerie et les autres? Je mets au défi lecteurs et lectrices de fournir à cette contradiction de nos avis une raison vraiment logique.

C'est rendre à la jeunesse le pire service que de la choyer en ses défaillances morales. On la convie, de la sorte, à se commettre avec des fripouilles. L'étudiant, le lieutenant, le commis de banque, l'artiste qui se prévalent de succès galants et gratuits auprès des courtisanes, sont contraints d'accepter leurs caprices et même les amitiés de ceux qu'elles protègent. S'il est amant de cœur et s'il adore la femme dont le luxe et les vices le réjouissent, un honnête garçon ne pourra guère éviter de voir les gens qu'elle protège. Il coudoiera bientôt des aventuriers douteux, de jolis hommes qui tirent de leur plastique trop

d'avantages, des aigrefins brillants qui s'entremettent dans les combinaisons louches. A l'ordinaire, les courtisanes s'inquiètent peu de choisir leurs assidus. Les nécessités de leur commerce obligent même ces sortes de femmes à utiliser les bons offices d'adroites canailles qui les chaperonnent, les promènent, les conseillent, trafiquent avec le tapissier, le bijoutier, le maquignon, l'huissier ; et qui, sous le veston, sous l'habit, arborent des attitudes nobles. Les Pranzinis et les Prados abondent autour des femmes entretenues. Il paraît douteux que leur voisinage puisse développer le sens de la droiture dans les âmes de la jeune élite trop fourvoyée en ces milieux maintenant.

A vrai dire, pour l'honnête homme sans opulence, l'amour franc et noble n'est guère possible avant le mariage. Tout autre moyen est soumis à mille contingences honteuses. Les romans nous enseignèrent les cruelles catastrophes du concubinage, et comment sont sacrifiées les existences de malheureuses filles qui livrent tout le charme de leur jeunesse pour être ensuite rejetées par l'amant qui les abandonne ; à moins qu'elles ne l'abandonnent d'abord, attirées par les chances des véritables courtisanes. Trahir ou être trahi, c'est le sort commun des concubins.

Depuis des siècles, la littérature ressasse cette vérité, l'étaye de confessions et de documents innombrables.

Pour qui ne veut ni trahir, ni souffrir de trahisons, seule la volupté savante de l'orgie peut valoir des joies puissantes, en lesquelles s'exercera la force de l'imagination.

C'est au mariage qu'il faut demander l'union entière, parfaite, harmonieuse de deux vies sentimentales et confiantes. Il est vrai qu'en multipliant le nombre de leurs frasques, les épouses réussiront bien à persuader les jeunes gens de vivre célibataires. A force de faire craindre les ridicules qu'elles infligent à leurs maris, les mères finiront par ne plus trouver de naïfs pour épouser leurs filles. On se marie de moins en moins. Les économistes et les sociologues s'en indignent vainement. Le jeune homme ne veut plus être dupé par les anges du foyer qui jettent leurs candeurs au ruisseau après quelques années de sagesse précaire. Il devient amant de cœur. Ce qui est une autre duperie, et non moindre.

X

AUX MENTEUSES

Telles épouses aux complaisances fréquentes pour le passant, et qui professent toute liberté de mœurs, qui, avec le familier, la visiteuse, le commensal, rient d'allusions à leurs incartades, tout à coup deviennent tragiques si l'on crie ou l'on imprime ce que chacun murmurait d'abord. Je m'explique peu la raison de ces personnes. Incapables de courage et de loyauté, elles semblent réclamer un droit à l'hypocrisie qui les met dans le pire rang du troupeau. En quoi leur situation change-t-elle ? L'épicier comme le coiffeur savaient aussi bien, la veille, qu'elles étaient prestes à donner le plaisir.

Attraction pour hommes, c'était ce prestige qui les magnifiait dans les fêtes. A cause de cela, le fournisseur élargissait le crédit, la maîtresse

de maison les invitait aux galas. Leur élégance, leur beauté seules n'eussent point valu le tiers de leur succès mondain, si l'espoir justifié de les prendre, quelque jour, n'avait mis le sourire aux lèvres des flatteurs, des amuseurs et des payeurs. Convoitises des faunes, jalousies des rivales, médisances des jeunes filles, tout ce qui forme leur gloire dépendait expressément de leur facilité à promettre les trésors du décolletage, et la sucée des lèvres. Elles ne l'ignoraient point.

Soit lassitude, scepticisme ou indifférence, leurs maris toléraient. D'aucuns s'estiment fiers de ces triomphes. Justes, d'autres se reprochent certaines peccadilles découvertes qui autorisent, en somme, les licences égales prises par l'épouse. Le contrat violé du fait mâle ne peut plus lier la partie. On écarte le divorce qui diviserait la fortune. Fidélité à part, on se plaît, amis. L'attitude en vaut une autre. Pourquoi ne point avoir le courage de cette opinion et affronter, la tête haute, les racontars publics ?

Des gens sensibles objectent que cette révélation déconsidère l'avenir des enfants. L'argument est risible. La femme adultère revendiquerait à tort la qualité maternelle. Son acte affirme le plus grand crime social dont elle puisse affliger fils ou fille. Puisqu'elle a cru devoir se libé-

rer de la tradition familiale, elle invoquerait stupidement les obligations de la race. Elle n'a pas craint de mêler au sang et à l'âme choisie par l'inclination de sa jeunesse, par les raisonnements de sa foi, le sang et l'esprit d'un gaillard qui, de la sorte, substitue aux atavismes paternels, généralement nobles, ses propres atavismes de menteur. Elle a donc, par avance, réduit à rien, en échange d'une friandise, l'avenir moral de la descendance. Comment cette femme peut-elle se dire mère, sans raillerie ?

Ne lui reste-t-il pas d'autre allure qui l'anoblirait? Mais si. Nulle logique ne saurait contredire celle qui, bravement, avouerait : « Créature d'amour, j'offre la beauté de mon corps à qui l'aime, comme l'artiste expose son œuvre devant les yeux qui la prisent. Depuis mon lever jusqu'à mon sommeil, je travaille devant les miroirs à parfaire le chef-d'œuvre de ma personne, à m'induire en une ligne sculpturale digne des statues illustres. Je suis, à la fois, le Vinci qui anime de son intelligence le sourire de ma face, le Houdon qui affine la sveltesse de mes jambes, le Watteau qui colore de nuances heureuses les plis de mes vêtements, le Whistler qui pare de mystère la sobre élégance de mes manteaux. Ma démarche le cède-t-elle aux démarches des belles que

les Primitifs italiens peignirent ? Mon geste dé-parerait-il l'harmonie d'un tableau que Puvis de Chavannes eût dessiné ? Je me dénude, et me voici pareille à toutes les Vénus des sculpteurs grecs. Je te regarde, et tu reconnais en moi le souvenir de Sandro Botticelli. Je me couche. Vois mes chairs savamment blanchies et affermies par les lotions, les bains, les baisers de la mer : Boucher fut-il plus génial en fixant sur la toile le corps de ses grasses voluptueuses ? Moi seule, usant de la matière de mon corps, j'ai accompli la tâche des artistes que vous glorifiez, tous, critiques et maîtres. Pourquoi me décerneriez-vous l'ignominie ? Vous ne le pouvez sans vous contredire, sans mentir. Je ne mens pas, moi. Je m'enorgueillis de mon labeur qui résume celui des sculpteurs et des peintres. Ma voix exprime les poèmes des littératures. Je suis une artiste vaillante qui, chaque jour, retouche, modifie, améliore. Lequel de mes émules prouverait autant d'obstination géniale au travail ? Pas une de mes pensées qui ne vise à faire croître la splendeur de l'être. Citez l'artisan, le politique, le soldat qui soit autant soucieux de son métier, de son idéal, de sa patrie ? Quel labeur égale mon labeur ? Je dors les mains gantées de glycérine, et le visage masqué de cold-cream. Je m'abstiens

de boire en mangeant pour conserver la pure ligne de ma taille. Je m'exténue à d'interminables parties de tennis afin que la proportion de mes formes se garde indélébile. Telle que les ascètes stylites, je demeure debout, des heures, malgré la fatigue atroce de mon sexe, attentive à ne pas contrarier le talent des essayeuses. Aux courses, aux expositions, aux dîners, au théâtre, au bal, au jeu, je parade sans faiblesse, consciente de mon devoir qui instruit le peuple sur le type de sa beauté. Quelquefois, dites-vous, je me vends? Mais les sculpteurs vendent leurs statues, les poètes leurs livres, les peintres leurs tableaux? Comment cela me pourrait-il avilir, puisque M. Bouguereau ne fut pas avili par le trafic de ses œuvres?

« A l'exemple de mille industriels décorés et ministrables, ai-je gagné ma fortune en massacrant des populations ouvrières que ma cupidité contraignit à quinze heures de travail quotidien dans des ateliers méphitiques, à l'anémie mortelle et sûre, contractée dans d'ignobles taudis où les obligea de résider, avec leurs familles, la modicité du salaire? Ma fortune est-elle faite de ces cadavres qui rapportent à leurs assassins les millions et l'honneur. J'ai pris une chose qui m'appartenait, la seule chose qui, légitimement,

appartienne: mon corps, ma chair, mon goût ; et j'ai travaillé. Me voici, merveille d'art, exposée aux admirations des esprits. Le collectionneur me choisit, mc prend à loyer afin de se repaître de beauté. Il me possède ainsi que les musées acquièrent et possèdent. Quel raisonnement pourra m'abaisser? Le professeur ne vend-il pas sa science, l'ouvrier sa force, le militaire son instinct de meurtre, l'écrivain son intelligence, le commerçant sa ruse, le coureur de dot son nom ? Qui ne se vend ? Celui qui vole, celui dont les ancêtres volèrent.

« Il n'y a qu'une chose odieuse : le mensonge. Je suis, moi, l'adultère loyale, la courtisane éprise de son art, noblement. Réservez vos mépris et vos insultes, bonnes gens, à l'adultère déloyale, à celle qui se cache, qui dissimule et qui trahit, à celle qui court, une voilette épaisse sur le visage, mentir à l'amant, pour rentrer ensuite mentir aux siens, à son mari, à ses enfants, au monde et à soi-même ; à celle qui n'a pas le courage de son acte, à celle qui n'a point la bravoure de mépriser l'assentiment du monde plus que le conseil de sa passion. Moi je suis un être de beauté et de loyauté. Je n'affiche pas de sentiments maternels qui sont étrangers à ma nature. Je ne sollicite pas l'approbation publique

de ceux qui me blâment en secret. Je désire être moi-même pour ma conscience et pour tous, devant tous. »

Bien peu de femmes galantes parlent ainsi. Lâches, elles trompent. Compromises, elles revendiquent un respect et une discrétion auxquels leur droit semble moindre que celui des franches courtisanes. Pourquoi ? Interrogeons sur ce point nos moralistes, M. Henry Fouquier, par exemple, qui perpétua, en cette époque, avec une fécondité ingénieuse, l'alerte clairvoyance des Encyclopédistes. « La plupart du temps, écrit-il, et même quand il s'agit d'autre chose que d'amour, les femmes ont une tendance très marquée à trouver dans la religion bien moins un frein pour leurs passions qu'un excitant à ce qu'elles veulent accomplir... Elles ont un confesseur pour réparer les désordres de leur conduite, comme elles ont une blanchisseuse pour pallier le désordre de leur toilette. » La Rochefoucauld et Champfort se fussent complu à cette observation.

Ajoutons à l'aphorisme que la religion ne détient pas seule le privilège de stimuler le vice féminin. Du moins, les institutions qu'elle consacra (le mariage, la vertu conventionnelle et ses apparences) jouissent de la même faculté.

Le plaisir de la trahison, les avatars du mensonge, les péripéties des aventures dissimulées, les peurs qu'on y éprouve, les railleries intérieures de la gourgandine à l'égard de ceux qui ne devinent point le secret de ses manèges, cet ensemble d'idées puériles compose le plus grand charme de l'inconduite. C'est le jeu de cache-cache que la petite fille adorait déjà, en riant de façon hystérique au fond des armoires, derrière les portes. Ce ne change point, sinon qu'en outre, l'amant, après les écolières, la chatouille.

Horreur de la franchise, crainte de la lumière, jouissance de cacher, de tromper, et d'en rire ; voilà, pauvres femmes, pauvres sœurs, la marque trop longtemps ineffaçable de l'esclavage où vous ont retenues les siècles de brutalité conquérante, alors que vous étiez allouées au solide assassin, dans sa part de pillage, parmi neuf moutons, un bœuf, quelques pièces d'argent, une coupe de corne, trois tuniques sanglantes et trouées, un cratère d'hydromel !

Quand viendra l'heure de briser vos chaînes morales ? Elles vous ligotent mieux que les fers de l'ancien vainqueur. Le comprendrez-vous jamais : votre honte, votre faiblesse disparaîtront seulement après l'effort révolutionnaire qui vous transformera en franches et loyales. Comprendrez-

vous jamais que toute inclination vers le secret, le mensonge, que tout retour aux habitudes des esclaves, sont les « mauvais désirs » dont périssent vos âmes, VOS MAUVAIS DÉSIRS, comme la jalousie est le mauvais désir de l'homme qui veut posséder votre esprit, ainsi que le bétail du butin. Menteuses, vous manifestez le vœu de redevenir les *choses* de la conquête, comme, jaloux, il manifeste le vœu de redevenir l'assassin qui vous maîtrisait.

« Jadis, je t'ai voulue, écrivait M. Lucien Muhlfeld, toi, ta bouche, tes seins, tes hanches, tes jambes, ta peau. J'étais le désir de ton parfum. Puis j'ai haleté dans tes bras et ton corps m'est devenu sans surprise. Alors seulement j'ai commencé à souffrir... Un autre désir a germé, cruel et triste... J'appelai jalousie ce bas désir... Ta jeunesse, ton éclat, ta beauté, ta gloire, ton souffle, tout ce qui peut être aimé dans ton être, je languis de ne pouvoir t'en dépouiller... Voilà la jalousie, voilà l'envie diabolique, voilà le mauvais désir... On commence par désirer l'amour et puis on désire la mort... On ne possède jamais assez quand on ne possède pas tout, quand on ne possède pas la vie !... Et si l'amant est triste, après le baiser, c'est que tu respires encore, que tu ris, que tu es belle et qu'il ne t'a pris dans

l'étreinte, ni ta grâce, ni ta joie, ni ta vie. »

A la fin du livre subtil où cet excellent romancier analyse les souffrances du jaloux, il le montre respirant à l'aise parce qu'il marche derrière le cercueil de sa maîtresse adorée, de celle qu'il voulait posséder entière, sans redouter l'approche d'aucun rival imaginaire, réel.

Voilà le mauvais désir de l'homme, l'envie de meurtre habituelle à l'anthropoïde et que nous parons du mot de jalousie. Elle est la simple survivance du mouvement sauvage qui portait l'ancêtre à étrangler, en la fécondant, la femelle surprise au détour de la roche.

Et le mauvais désir féminin, c'est aussi le regret de cette lutte dont elle sortait parfois victorieuse, grâce à la ruse.

Détournons-nous du passé. Tout y est pire.

XI

LE COUPLE

Félicien Rops fut connu du public à cause de ses gravures érotiques, seules. En dépit de qualités puissantes, le reste de son œuvre demeurait indifférent à l'acheteur. Il subit donc les inconvénients et les avantages de ce goût commun, mais caché, pour la représentation des intimités voluptueuses. Inconvénients, car il fut blâmé par l'hypocrisie générale qu'éduqua le dogme chrétien en vue d'inapplicables ascétismes. Avantages, car le vulgaire, rebelle à l'art, le connaît surtout grâce à l'attrait de la pornographie.

Sans cette bienfaisante pornographie, cinq cent mille personnes, pourvues aujourd'hui de connaissances artistiques, ignoreraient encore les plus simples beautés. Si l'on compare nos journaux actuels à ceux publiés avant les trente

dernières années, le jugement est en tout point favorable aux gazettes de notre époque. L'éducation intellectuelle du public s'est faite. Nous sommes libérés du vieux calembour, principal motif des chroniques dites spirituelles. La pornographie naturaliste, parnassienne et symboliste a merveilleusement instruit l'intelligence des grandes villes. Il faut l'en remercier.

Au reste, depuis que la libre pensée détruisit la rigueur de l'enseignement ecclésiastique dans les âmes, on ne comprend plus la réprobation à l'égard de l'artiste étudiant la luxure. Seul, le dévot avait mission de le combattre. Au nom de quoi le sceptique réclamerait-il l'obligation de la chasteté ?

La science moderne affirme qu'il existe trois fonctions de la vie : la nutrition, la locomotion et la reproduction ou l'amour. A méditer cet aphorisme, on ne s'explique guère pourquoi les lupanars paraissent des endroits plus honteux que les estaminets ou les stations d'omnibus, ni comment la description d'un baiser semble pire que celle d'un déjeuner ou d'une promenade. Cette pauvre secousse des nerfs ne vaut point qu'on s'en occupe avec tant d'indignation.

Je regretterai toujours que l'œuvre entier de

Félicien Rops ne puisse prendre place dans un musée national, sous prétexte que cette exposition dépraverait nos collégiens et nos modistes. Ni celles-ci, ni ceux-là n'ont besoin de l'art pour les mener au vice. Il suffit qu'ils causent entre eux. Dans les faubourgs, les fillettes jouent, dès dix-huit ans, à la prostituée. Les eaux-fortes de Félicien Rops leur sembleraient banales.

Il faut s'habituer à considérer le pornographe comme un historiographe, un démographe, ou un géographe. S'il a du talent, son talent nous doit réjouir ; s'il n'en a point, il nous doit attrister. Mais, dira-t-on, pourquoi choisir de tels sujets, si on ne désire point tirer du vice beaucoup d'argent ? La réponse est facile. Pour le sculpteur, l'aquafortiste, le peintre, la torsion des corps frissonnant de volupté est un modèle de la beauté musculaire, de la souplesse des attitudes. L'expression des physionomies, à la fois radieuses et douloureuses, offre un obstacle d'art admirable à surmonter. C'est la chose la plus difficile du monde que de ne point représenter, par là, du grotesque ou du trivial. Qui parvient à rendre belle cette posture acquiert déjà un génie certain. Pour l'écrivain philosophe, le conflit entre l'instinct de reproduction et les idées admises restera longtemps encore un des meilleurs

thèmes de la psychologie vivante. En effet, vingt siècles de traditions familiales ou théocratiques rendirent l'acte sexuel le plus souhaitable à cause du mystère dont l'entourent les prohibitions morales. Depuis le jour où l'enfant écoute la romance de la nourrice jusqu'à celui où il entre au théâtre, tout excite sa curiosité de cette fonction exagérément louée par les refrains et mise en valeur par les ricanements, les demi-mots, les calembours. Ainsi, chaque heure, une gymnastique mentale de problèmes successifs exerce assidument l'esprit au désir, tandis que le catéchisme, les livres et les convenances interdisent d'y satisfaire. Mieux encore que les garçons, les filles de la bourgeoisie, contraintes à une plus grande hypocrisie, atteignent le degré maximum d'exaspération mentale. Toute leur vie se déformera pour cette hypertrophie d'un instinct faussé, auquel leur intelligence quotidienne rapportera, comme à la mesure type, les agréments et les malchances. La plupart des hommes confessent que l'amour est, avec l'argent, le mobile des actions. Pourquoi l'artiste éviterait-il, sans manquer à la conscience littéraire, d'analyser les sensations précises qui augmentent ou diminuent l'importance de ce motif dans une vie humaine ?

Le roman n'est pas, comme on veut le croire et comme le laissent croire les écrivains médiocres, un seul moyen de délassement, à la manière du vaudeville. Il vise à mieux. Il se transforme, de plus en plus, en psychologie expérimentale. Grâce à lui, le siècle futur connaîtra la mécanique du sentiment et de la pensée, comme jamais ne la surent les époques finies. Actuellement, le romancier observe les cas des crises morales. Il les commente, les annote. Un philosophe se révèlera bientôt, qui classifiera ces nombreux documents. Dès lors, la morale sera une science pourvue de ses lois exactes, et l'on pourra remédier au vice, puis au malheur qu'il entraîne: suicides, crimes, démence.

La tâche du pornographe ne mérite donc point le mépris que, seul, se trouverait en droit de lui objecter un monde rigoureusement chaste. Le nôtre ne peut vraiment pas revendiquer ce titre.

Souvent de grands journaux parisiens m'ont adressé des questionnaires relatifs à la « faillite du mariage ». On invoquait la multiplicité des divorces et des adultères, la propagation du féminisme les libres allures des jeunes ménages élégants, qui se mêlent au] demi-monde dans les cabarets joyeux, pour demander si je ne croyais

pas à la disparition prochaine de l'union conjugale. Ce genre de question publique marque où en sont les mœurs de notre société. Elle se juge lasse d'une vertu qui, pour la moitié des ménages, s'identifie avec l'hypocrisie. Mais, en tous temps, les époux respectèrent aussi peu le contrat de fidélité. Au siècle dernier, comme en celui de Molière, les adultères foisonnaient allègrement. Les deux tiers des familles nobles doivent un blason à la complaisance de leurs aïeules pour les caprices de grands seigneurs. Isabeau de Bavière et sa cour, après les filles de Charlemagne, manquèrent à la chasteté non moins que Mme Rigo. On s'amusait beaucoup, au moment de la Convention, sous le Directoire. Et les dieux de l'Olympe aimaient la fête. Devant ces allégations de la mythologie, de l'histoire, les contempteurs du mariage gagnent leur procès facilement. Les mots sacramentels du prêtre et du maire ne suffisent pas à garantir contre la tentation les époux qu'ils unissent; et ceux qui comptent sur le caractère officiel de leur liaison pour éviter la tromperie se la baillent belle.

Cependant, le remède n'est point de renoncer, mais de se marier avec un idéal différent de celui que les opéras recommandent.

Il ne faut pas épouser uniquement par désir.

Cet appétit de l'instinct reproducteur, une fois rassasié, ne suffit plus à maintenir le bonheur dans la maison conjugale. Humble fonction de la vie, il n'a point d'autre importance que le manger ou l'exercice. C'est folie de construire le futur de son existence sur le goût immuable du gigot à l'anglaise, du cyclisme, ou du baiser.

Ramenant à cette vérité les mensonges sentimentaux, les pornographes seuls nous fourniront une morale nouvelle du mariage. Ils nous montreront comment ce sacrement dépasse la mesure des amours, jusqu'à quoi on le ravale. Ils nous indiqueront comment la secousse nerveuse et l'étreinte musculaire ne valent que par le mystère dont la morale les habille.

La fiancée qui espère réaliser des scènes d'opéra et chanter le duo avec un joli partenaire, verra sûrement s'éclipser l'idéal. Rien ne lui restera du rêve. Elle trahira donc pour réaliser la comédie de mœurs, ensuite pour réaliser le vaudeville, à moins qu'acariâtre et méchante, elle ne dégoûte le mari, qui, chez des maîtresses, ira chercher plus d'indulgence. Le mariage ne vaut rien pour les âmes sentimentales. Il ne les contente pas. Ceux qu'un gros tempérament tourmente n'y trouvent guère l'apaisement non plus. La trop fréquente pratique du même jeu émousse

vite la sensation que, seules, les aventures du dehors réhabilitent. Les unions passionnées se flétrissent au premier cheveu blanc. Les gens positifs, qui font du mariage un arrangement d'affaires, sont encore les moins déçus. Ils savent ce qu'ils prennent. Ils paient et ils reçoivent. C'est de la comptabilité. Avec de la finesse et de l'activité, on augmente le bilan. Cela peut donner de l'aise.

Or, le mariage doit être mieux que cela. Composer avec l'autre et soi un seul caractère qui s'éduque, s'instruit. Vouloir devenir à deux une personne douée d'énergie meilleure. Souhaiter d'être pour l'autre, l'exemple du bien. Lui sacrifier afin de lui apprendre la possibilité du sacrifice. L'aimer pour la science qu'il vous communique, et pour celle qu'on implante en lui. Communier ensemble, non seulement par l'amour, ce qui est peu, mais par l'identité de l'effort, la même recherche du Vrai. Sentir que, si l'on meurt, on continuera de vivre en l'autre. Tirer de l'amour une amitié, une estime, une science, un dévouement, une pensée, une émotion sincère. Se dépouiller peu à peu de l'amour sentimental, pour se revêtir d'une sagesse manifeste. Fonder ensemble une œuvre utile aux hommes; et la chérir de toutes ses forces, et lui consacrer



toute la puissance de deux cœurs exaltés par leur passion mentale ; puis, le jour où l'œuvre atteint son but, procréer l'enfant qui la perpétuera. Voilà ce que le mariage peut offrir de grand.

Aucune amitié virile ne permettrait cet espoir ; parce que la femme s'interposerait entre les amis, et détruirait leur confiance mutuelle.

L'amour, dans le mariage, n'apporte qu'un prétexte. Il facilite la connaissance des esprits. Il mêle en une vie matérielle deux existences. Il n'est pas la fin, mais le moyen. C'est le tapis du seuil, sur lequel on essuie la poussière de la route. La maison du bonheur s'ouvre bien plus large, et toute radieuse de pensée. Ainsi compris, le mariage assurera le bonheur, à condition que l'amour tienne la petite place, celle d'un geste gracieux et facile, sans durée.

La faute fut toujours de croire et d'enseigner que l'amour semblait une sorte d'énergie assez belle pour y tout asservir. Voilà le pire blasphème.

Par chance, le pornographe est venu. En remettant l'amour au point, il agrandit le but de nos intelligences. Il ôte le masque de l'instinct. Il montre le simple jeu des forces animales. Non, la passion seule ne réussit point à nous ennoblir. Ils ont menti, ceux qui proclamèrent sa sainteté.

Quand le maître, dans l'école, démontrera d'abord à ses élèves l'anatomie de l'amour, les enfants perdront tout de suite le goût du secret sexuel. Ils négligeront le vice fardé de sentiment pour cultiver leur esprit. Plus de science alimentera leur curiosité, maintenant accaparée par l'espoir de la mystérieuse fête. Ils grandiront en santé morale. Délivrés de l'obsession érotique, les peuples loueront avec des actions de grâces les pornographes qui les auront affranchis du ridicule de la passion.

XII

MORALE JUDICIAIRE

J'estime abominable une législation qui n'autorise pas la famille ou les amis du défunt à poursuivre les magistrats dont l'absurde et inique caprice contraignit au suicide un citoyen victime de chantage. On a lu jadis le récit de ce fait. M. X... se promenait sur le boulevard. Une dame et un petit garçon de dix ans l'arrêtèrent, lui promirent les délices mythologiques offertes aux mortels de l'antiquité par Vénus et Cupidon. Comme le passant jouait avec ces charmants partenaires dans le logis du tenancier, celui-ci fit irruption, récita quelque tirade sur la morale, puis extorqua, pour prix de son silence futur, vingt mille francs à l'amateur. Naturellement, les réclamations d'Alphonse se répétèrent. Le monsieur, les trouvant onéreuses,

se plaignit au parquet; et, chose admirable ! non seulement les coupables furent renvoyés devant la cour d'assises, mais encore le jobard qui n'avait pas osé le refus de tout argent. Bon bourgeois, frère de M. Desableau qui croyait, selon M. Huysmans, « à l'intégrité des magistrats, et aux complots des Jésuites », l'appréciateur de Cupidon, pour éviter le déshonneur, se tua.

Ainsi la justice encourage de la meilleure façon, les canailles. Point de filles ni de souteneurs qui ne puissent recommencer la tentative, en évoquant aux oreilles du dilettante épouvanté le suicide de ce malheureux homme. Paris demeure la proie des pires crapules. La loi, les conseillers, les gendarmes et les sergents de ville protègent l'industrie des chevaliers du trottoir.

Cette milice, d'ailleurs, règne sur des quartiers, et non les plus excentriques. Tout un mois, à Montmartre, des envahisseurs inexorables, cernant les cafés, braquèrent le revolver contre quiconque ne se souciait pas de suivre leurs sirènes dans les garnis des environs. Chaque matin les journaux analysent la série des travailleurs attardés que les filles et leurs amis assomment. Prudents et complices, les

gardiens de la paix arrivent à point pour contempler le cadavre. D'ailleurs, la connivence de la police depuis longtemps est certaine. Il y a quelques années, je traversais la rue Taitbout avec un ami et sa femme. Deux nymphes de l'asphalte, en ébriété, nous bousculèrent, nous injurièrent. D'abord, nous protestâmes mollement ; puis nous ripostâmes avec aigreur. A cet instant, un colosse en paletot marron et en chapeau à la mode surgit de l'ombre. Ameutant la foule par ses cris indignés, il déclama : « Vous êtes des grecs, vous trichez au jeu ! » les badauds nous persiflèrent, persuadés par l'assurance du souteneur. On chercha le sergent de ville, tout à l'heure présent, et qui s'évadait parmi les groupes. Quand on put l'atteindre, l'homme à la pèlerine numérotée fut grossier et enjoignit de passer au large. Le Parisien, indulgent, oublie le lendemain l'offense de la veille. Il néglige fréquemment de déposer une plainte par peur de faire révoquer un pauvre diable, de l'affamer. Il en fut ainsi.

Sûrs de l'impunité, le souteneur et son allié, le sergent de ville, exploitent les Parisiens. En échange de son appui, ce militaire accepte les faveurs des gigolettes. Et tout est pour le mieux dans le pire des mondes, puisque les conseillers

à la Cour, les juges d'instruction et les procureurs forcent, par-dessus le marché, les victimes du chantage au suicide en les menaçant du déshonneur.

En multitudes, jeunes gens, célibataires habitent la capitale. La nature les contraint à satisfaire parfois l'instinct de conservation de l'espèce. Qu'ils apaisent leur fièvre comme il leur plaît. La justice est ridicule qui défend certaines façons de prendre du plaisir, et qui en tolère d'autres. Se mêle-t-elle d'obliger les gens à ne boire, dans les restaurants, que du champagne, à repousser le bourgogne, à ne déguster que les huîtres, à proscrire le homard ? Ce bon suicidé se délassait du commerce des dentelles, en caressant de petits anges joufflus, semblables à ceux que les artistes du dix-huitième siècle peignirent en postures égrillardes sur les trumeaux. Cela le regardait seul. C'est un goût bizarre et imbécile. Mais on ne peut vraiment prétendre une seconde que cet amateur dépravait l'élève de la Vénus du boulevard. Cupidon, plutôt, débauchait là Silène. Drôle de métier que font les messieurs en robes rouges, s'ils prêtent leur pouvoir de sanction à l'exercice du chantage. Pas une seconde leur conscience n'a pu s'indigner contre le défunt.

En province, certains de leurs collègues inquiètent même le voluptueux qui préfère à la compagnie d'une hétaïre celle de deux masseuses invitées ensemble à le pourvoir de joie. La casuistique du Code pénal admet qu'il y a délit si l'une assiste pendant que l'autre agit. La spectatrice est une victime, prétend le légiste. Il importe de la protéger contre le vice de l'amateur. Que, par hasard, la demoiselle ne compte point vingt et un printemps; et le joyeux suiveur des deux racoleuses tombe sous le coup de la loi : excitation de mineure à la débauche. Vous pensez quel beau motif d'énergie pour l'aubergiste-maître-chanteur. Installé dans une chambre voisine, il guette, par l'ouverture dissimulée dans la cloison, l'instant précis du crime. Il rédige ensuite sa dénonciation. La méthode est excellente pour perdre un parti politique, au moment de la période électorale. On l'employa naguère, maintes et maintes fois, sur l'ordre des préfets. Le camelot de l'opposition, pris au piège, était, à grand renfort de scandale, poursuivi, jugé, condamné, entraînant toute une idée sociale dans sa déchéance, grâce aux généralisations de la presse. Là-dessus le parquet départemental obtenait de l'avancement.

On se demande pourquoi le député néglige

les seuls remèdes à ces abus : la claustration des prostituées, la relégation des souteneurs ou leur enrôlement obligatoire dans les bataillons d'Afrique. Quels bons héros pour la conquête du Maroc ! Protégées contre la brusquerie des ivrognes et l'escroquerie des clients malhonnêtes, grâce aux intendantes des lieux cythéréens, les filles n'auraient plus besoin de remettre leur cause aux mains d'une chevalerie meurtrière pour le promeneur sans appétits comme pour les autres. Moins de cadavres seraient découverts aux pieds des lampadaires, dans les rues, vers l'aube. Les Cupidons, les Hébés en bas-âge ne serviraient plus d'amorce aux gogos. Sergents de ville et magistrats n'auraient point à manifester leur complaisance à l'égard de vilaines personnes. Cela semble fort simple. Mais la presse politique ne l'entend pas ainsi. Dès qu'une râfle est tentée, pour peu qu'on arrête un escogriffe, jadis vaguement utilisé par un comité radical de province, le journalisme de polémique proteste avec ensemble. Entre les Alphonses malmenés, un électeur se laisse toujours cueillir. Ce citoyen d'hôtel garni devient le héros persécuté. L'encre coule abondamment... La police relâche. Ruffians et maîtres-chanteurs recommencent leur trafic, sanctionné par les tribunaux. D'innocents ca-

davres continuent d'encombrer les ruisseaux des faubourgs ou des boulevards.

En effet, le personnel des réunions publiques et des manifestations ardentes se recrute presque entièrement parmi les souteneurs. Nul ne les égale pour acclamer ou bien abrutir proprement l'orateur, crier « vive ceci » ou « vive cela », jusqu'à se rompre le gosier moyennant une pièce de cent sous. Eux seuls, lisent, d'un bout à l'autre, les feuilles de haine et de calomnie. Eux seuls retiennent, sans omettre la moindre, les accusations infâmes et stupides. Ils n'ont rien d'autre à faire, durant que la môme turbine. Aussi, quel beau tapage dans les gazettes aux opinions rageuses, si les policiers, une fois par hasard, pourchassent cette chevalerie errante. Et, comme soustraire les courtisanes à sa tutelle serait aussi ruiner son commerce, c'est un pareil cri d'indignation qui jaillit de toutes les basses officines politiques, dès qu'on parle de cloîtrer le négoce des hétaïres.

Dans les maisons closes, certainement, les pensionnaires s'endettent fort. La patronne les engage à se fournir d'oripeaux vendus sept ou huit fois plus chers par l'entremise de son courtage. Quelques écrivains naturalistes expliquèrent comment la seule façon d'éteindre la dette étant

de satisfaire les appétits du visiteur, cette nécessité enchaîne les prêtresses dans le temple. Mais trois règlements de police suffiraient à les affranchir.

La brutale erreur est de vouloir considérer la prostitution comme une chose tellement honteuse qu'il messied de la régir. Trêve d'hypocrisie ! Le lupanar est aussi nécessaire à notre civilisation que le restaurant et la gare. Une fille qui offre à goûter sa chair, accomplit l'acte même du pâtissier offrant à mordre ses gâteaux. On paye pour admirer un tableau, une statue, sans blâmer l'exposant. Pourquoi vouer à l'infâmie celle qui vend le spectacle de sa nudité ? Aucune logique n'excuse cette aberration. Il ne s'agit pas d'emprisonner les entôleuses, mais de les soustraire à la tutelle du souteneur. Tutelle dangereuse pour les flâneurs qu'elle extermine. Ce qu'il faut, c'est ne permettre d'exercer la prostitution que dans certains lieux déterminés, tavernes, maisons, jardins, bals ou palais, soumis à l'inspection, afin que l'escarpe ne puisse apparaître derrière la marchande de volupté.

Il s'agit de l'existence de nos fils. On me contait, naguère, l'histoire d'un collégien que deux agréables personnes, rencontrées aux environs de la gare Saint-Lazare, emmenèrent dans

une maison de bonne apparence. L'une des deux, robuste gaillarde, exigea le salaire avant les faveurs. Le jeune homme s'exécuta, et déboursa son louis, pendant que la comparse détachait sa ceinture. On lui demande une seconde pièce d'or. On exige une troisième. Alors le collégien veut, à ce prix, goûter quelque satisfaction. Nenni. Les dames le repoussent, ouvrent la porte pour s'en aller. L'enfant proteste. Elles crient, appellent. Surgissent quelques personnages louches devant qui l'une et l'autre proclament qu'elles sont enfermées depuis une heure avec l'adolescent, et qu'elles ne lui doivent plus d'amabilités. Il se fâche contre les menteuses. On l'assomme. On l'empoigne. On le jette dehors. Les sergents de ville rient aux éclats quand il narre sa mésaventure. Rentré chez lui, l'enfant constate que son portefeuille renfermant des valeurs paternelles a disparu. Furieux et bêtement sévères ses parents l'expédient dans un port et le font embarquer comme aide chauffeur sur un navire marchand. Voilà toute une vie brisée de par l'ignominie de deux catins, de par le crime impunissable de six aigrefins.

Nous apprenons quotidiennement la nomenclature d'avanies semblables essuyées par des voyageurs que sollicitèrent les sirènes. Elles les em-

mènent dans une chambre, et pendant leur sommeil, les dépouillent. Ces mécomptes d'argent sont, après tout, petite affaire. Mais comment ne pas s'alarmer devant le nombre des meurtres qui couchent dans la boue froide de la nuit tant d'ouvriers rapportant leur paye à la maison où les attendent la ménagère et les petits toujours besogneux, les parents vieux et infirmes, une sœur phtisique et incapable de travail. Pourquoi livrer éternellement le peuple de Paris à l'assassinat?

Voilà ce qui devrait plutôt inquiéter la police et la magistrature. Au lieu de rechercher si le Cupidon de la Vénus fut initié au vice par un Silène de rencontre, au lieu de forcer ce vieillard au suicide, pour une heure d'égarement érotique dont nul ne souffrit, ni dans l'âme, ni dans le corps, au lieu d'accorder aux maîtres-chanteurs la terrible sanction des lois, au lieu de faire guetter, par les trous des cloisons, si les deux masseuses agissent ensemble ou séparément sur l'amateur, au lieu de faire constater le délit politique d'excitation de mineure à la débauche, les gens de robe s'imposeraient une tâche plus saine et plus urgente en prévenant les crimes des souteneurs, et en cloîtrant la prostitution.

Un sot vaniteux a parfaitement le droit de transmettre à telle ou telle guenon haut cotée, si

un archiduc la connut auparavant, si elle chanta des âneries sur un théâtre, quelques millions gagnés dans les usines, par l'éreintement des générations ouvrières. Mais il demeure interdit à un homme épris de plastique d'entretenir six jolies filles dans sa maison afin de les voir paraître en robes d'art et en attitudes eurythmiques, le long des vestibules, par les pelouses des jardins. Quand on songe à l'irruption de la police qui, dans ce cas, envahirait le logis de l'esthète insulté, calomnié, poursuivi, jugé, condamné sans doute, la morale judiciaire relative aux choses de débauche déçoit fortement l'esprit logique. Oui. Dans le premier cas, la loi vous tient pour un caractère noble et sentimental, non seulement excusable, mais encore quasi louable. Dans le second, vous passez pour un monstre de luxure capable de dépraver les mœurs de la ville et d'attenter à la vertu des bourgeois voisins qui culbutent sans art, eux, leur bonne au fond de la cave, à l'heure où l'épouse fait son marché.

Morale singulière, vraiment. Vers 1885, lorsque les étudiants, exaspérés par les meurtres des souteneurs, leur infligèrent la correction que l'on sait, toute la police accourut, casse-têtes en avant, pour secourir les chevaliers du trottoir, qu'on baignait un peu rudement au bassin du

Luxembourg. Et la presse des polémistes approuva, tout attendrie sur le sort de ses hérauts d'armes. Rien n'a changé depuis.

Ce n'est pas à l'honneur de la magistrature française.

XIII

ÉVOLUTION DES PRINCIPES

Cette discussion amusante fut soumise à l'avis de Thémis. Une dame avait, dans une honnête maison à cinq étages, loué un appartement pour y tenir les assises d'une agence matrimoniale. Personne active, elle aimait que les choses fussent vite conclues. Dans le même quart d'heure, le client, qu'avait prévenu, à son cercle, une invitation de haut style, pouvait voir la jeune fille, s'entendre sur le prix du cadeau de fiançailles, puis essayer les appas de la pensionnaire au long d'un divan quasi nuptial préparé dans la chambre voisine. L'expérience faite, libre à lui de consacrer, devant le maire, l'agrément de pareilles relations, ou de renoncer à y joindre la contrainte toujours fâcheuse du lien conjugal. Généralement, les visiteurs s'arrêtaient à cette seconde

opinion. Ils abandonnaient la valeur du cadeau à l'aimable hôtesse. Les jobards donnaient cinq louis; les malins en offraient deux qu'on acceptait; les sceptiques laissaient dix francs, et vingt sous à la bonne; car jamais entrevue amoureuse ne coûtera plus au sage de Paris.

Les locataires de l'immeuble apprirent, par les racontars des servantes, comment la dame du troisième réussissait mal à marier ses petites amies, pour complaisantes qu'elles fussent. En outre, les fiancées, de leurs parfums riches en effluves d'Orient, enodoraient les étages inférieurs et supérieurs. Des chapeaux mirobolants contrastaient parfois dans l'escalier avec la tenture sévère contre laquelle montaient lestement des jolies demoiselles discrètes, belles de taille et masquées de fard. Le piano du troisième retentissait trop continûment sous des doigts agiles épris d'un seul air algérien qui scande les frissons et les trémoussements propres à la danse du ventre. Des messieurs se trompèrent de porte, et, leur invitation à la main, prétendirent se marier impromptu chez un grave fonctionnaire. On se plaignit au gérant. Il pria le tribunal de résilier le bail qui permettait à la marieuse un long séjour dans l'immeuble.

Il faut remarquer le verdict des juges. Tandis

qu'ils autorisaient l'expulsion de la bonne hôtesse, ils condamnaient le propriétaire à lui payer des dommages et intérêts importants. Lui retirer le bénéfice du contrat locatif après le lui avoir octroyé sans informations suffisantes, parut au tribunal une manière d'offense punissable. L'imprévoyance du loueur fut blâmée, avec sanction pécuniaire. Le riche et honorable capitaliste doit expier son tort envers la pauvre dame galante.

Avant ces dernières années, aucun tribunal n'eût ainsi frappé le demandeur. Quiconque se vouait aux entreprises de luxure était mis hors la loi par les coutumes judiciaires. Jadis même, on eût ordonné purement et simplement que la volonté du propriétaire s'accomplît, et l'on eût vertement rabroué les prétentions de la défenderesse. Aujourd'hui, il y va d'autre façon. Les gens, puis les magistrats se mettent à concevoir que louer son corps pour le plaisir d'autrui n'est, en somme, pas plus abject que de lui louer son bras pour un travail manuel qui lui assure des satisfactions, ou louer son esprit afin de le distraire par l'entremise du livre, de la partition, de la gravure. A chacun de choisir sa profession selon ses goûts, d'honorer l'une et de mépriser l'autre, selon sa logique particulière. La justice n'a point à prendre parti. Elle rend des arrêts au

nom du Droit. Il ne lui peut importer que ce Droit agrée ou déplaise à telle caste, à telle autre. Or, en droit strict, nul ne peut louer un local à une négociante, puis la jeter brusquement dehors si le commerce tout à coup paraît attentatoire aux idées des colocataires, sans payer le coût de l'installation et les frais de déménagement. Il convient d'agir envers une entremetteuse comme envers un traiteur ou une bijoutière.

Cette notion abstraite du Droit est excellente. Il fallut des temps pour y atteindre. Certains répètent à satiété que les mœurs d'abord guident les sociétés; que le Code est imposé par les sentiments publics à leurs mandataires dociles; que, sans l'apostille de la coutume, la loi reste sans effet, demeure inapplicable. Comme toutes les théories exclusives, celle-ci paraît fausse en ce qu'elle généralise avec excès. Souvent l'application des articles à un fait délictueux ou litigieux de la vie courante enseigne le principe qu'ils formulent. Le public y songe. La crainte de la peine le rend circonspect et modifie son goût de suivre le penchant condamné.

A l'origine, l'anthropoïde ne croyait point méfaire s'il abattait son semblable pour lui dérober une proie indispensable à la faim des deux rivaux, ou même un ornement d'os et de fourrure utile

à leur orgueil. Tuer un homme ou tuer un ours semblait deux actes égaux. Puis le fort, l'ancêtre, le chef défendirent l'homicide sous peine de supplices. Alors le sens du crime naquit. L'assassin prit conscience d'être responsable. La peur du châtiment lui fit épargner le frère, le cousin de la même horde. Peu à peu, la raison de la loi, c'est-à-dire le bienfait de l'association, reposant sur la sécurité individuelle, sur la confiance, apparut aux barbares. Ils comprirent la divinité de la vie en tribu, en peuple, qui réalise un bonheur impossible au solitaire guetté par les fauves, traqué par les familles des cavernes. Or, la loi contre le meurtre fut promulguée par l'ancêtre qui prétendait ne point voir diminuer le nombre de ses fils, serviteurs, gardes et chasseurs parce qu'il ne voulait pas voir décroître son bien-être, ni sa quiétude relative, ni sa venaison. Un calcul égoïste et simple dictait la loi. Elle fut préalable aux mœurs adoptées d'une manière d'abord inconsciente et craintive, puis intelligente et consentante, par la famille, la horde, la tribu, le peuple. La loi, expression de la force, a précédé la morale chez les races carnassières.

Certes, les temps sont changés. Néanmoins la besogne législative dépend aujourd'hui encore des élites seules qui convainquent la masse de

les imiter, en acceptant leur code, en l'approuvant par ses mandataires. Au chef, à l'ancêtre, une oligarchie succéda. Sa faculté de persuasion n'est pas moindre. Elle peut aussi bien obliger les foules à une conception plus abstraite de la justice.

Les Illuminés d'Allemagne et les Encyclopédistes, élite à nombre restreint. ont fait admettre par toute l'Europe les principes des Droits de l'Homme, les codes rédigés sous la Convention etle Consulat. La seule influence des collèges hiératiques a,de tout temps,prescrit d'honorer et de blâmer la luxure. A Babylone, une vierge pieuse se faisait nécessairement déflorer par un inconnu, au seuil du temple, et moyennant une aumône qu'elle exigeait, sans quoi le rite n'eût pas été accompli. Toutes les dévotes se prostituaient à l'envi, par charité et par esprit de pénitence, dans les bosquets des jardins environnants. Aux Indes, ce mode de communion sexuelle persiste encore dans les sanctuaires où les bayadères dansent selon les rythmes traditionnels. Durant les deux premiers siècles du christianisme, les agapes des baptisés n'étaient que les préliminaires de la débauche liturgique. Et les manichéens, qui conservèrent les coutumes originelles de la foi, perpétuèrent jusqu'au douzième siècle environ



ces sortes de cérémonies, clandestinement répétées pendant tout le moyen âge, au sabbat des sorcières. Vers le troisième siècle, les Pères de l'Eglise, trompés par l'immense triomphe de leur apostolat, crurent pouvoir obliger les fidèles à l'ascétisme qui détourne l'âme des passions pour la donner à la méditation, à l'intelligence spéculative, au génie mystique. Les inconvénients de la débauche religieuse, rivalités, rixes, meurtres, etc., avaient surpris les nations celtes, germaines et scandinaves, à mesure que les prédicateurs gagnaient le Nord de l'empire romain. Le rêve de la catholicité visait à unir en une seule nation tous les peuples chrétiens, à leur apprendre une seule langue, à totaliser les patries sous l'autorité des successeurs de saint Pierre, à renouveler le miracle de Babel avant la colère de Dieu, il fallait aussi diminuer les différences morales entre les races. L'Eglise ordonna la chasteté. Et ce fut son élite de patriarches, de moines, de saints, qui condamna la luxure par esprit d'opposition envers le paganisme, envers le passé d'Aphrodite et de Dionysos, de Diane et de Priape, par esprit de conciliation envers les peuples du Nord.

Cet énorme changement dans les mœurs apparentes des Latins, des Arméniens, des Grecs et

de toute la race littorale fut l'œuvre d'une loi sacrée. Elle précéda de beaucoup les habitudes pudiques de la chrétienté qui, d'ailleurs, jusqu'à l'éclosion du protestantisme, paraissent avoir été plus officielles que réelles. Les tragédies de palais à Byzance, les drames survenus dans la demeure des Papes, les plaisirs des Médicis, des Borgia, des cardinaux italiens, avant et pendant la Re naissance, révèlent assez comme l'élite observait peu la lettre de la règle. Cependant, dès saint Augustin, la luxure était réprouvée par les personnes pieuses. Bientôt elle entacha d'infamie toute femme qui s'y adonnait, si elle était humble de condition.

Les anciens ne notaient mal que les prostituées de bas étage ou celles qui mêlaient des vilenies aux nécessités de leur trafic. Mais Aspasie, Laïs, furent honorées à l'égal des meilleurs citoyens. La fameuse Impéria jouissait, durant le quinzième siècle, dans Rome même, de la déférence publique, à l'exemple des grandes courtisanes de l'époque des Césars, et de cette Théodora qui devint l'épouse impériale de Justinien. Les mœurs des élites ne furent donc jamais la cause des lois ecclésiastiques, puis laïques, dirigées contre les commerces de débauche. Une théorie pure de gouvernement papal engendra la règle qui mo-

difia les instincts et les sentiments de la masse sur ce point.

Maintenant, la bourgeoisie, dans les grandes villes, recommence à penser comme les anciens et les cardinaux du quinzième siècle. Actrices et ballerines obtiennent des égards, bien que presque toutes doivent leur luxe à la prostitution. Certains salons, et non les moindres, s'ouvrent à des femmes entretenues parce qu'elles savent réciter les vers de Racine, chanter les passages illustres des drames lyriques, ou faire comprendre les beautés d'Ibsen. Venues en artistes dans une maison, elles ne tardent pas à y être reçues en amies, d'abord dans l'intimité, puis les soirs de fêtes solennelles. On voit à présent les jeunes femmes, arrière-petites-filles d'émigrés et portant les plus grands noms historiques, complimenter une tragédienne ; elles rient avec elle, s'acoquinent ou s'acoquineront bientôt. Aux funérailles d'une ingénue de la Comédie-Française qui n'avait guère eu le temps, hélas ! de montrer mieux que sa bonne volonté, le gouvernement mena le cortège en la personne de ses membres les plus officiels.

Dès lors, il seyait que le juge cessât de méconnaître les droits d'une industrie aussi parfaitement respectée. Dans les grandes villes, les com-

merces de luxe prospèrent grâce aux prostituées, car elles forment une partie considérable de la population, et la plus dépensière. Si elles ont leur populace, à vrai dire fort abjecte et criminelle, qui exploite l'ivrogne des faubourgs, leur petite bourgeoisie vit, probe et méticuleuse, installée dans ses appartements aux quartiers du centre mercantile ; leurs fonctionnaires travaillent dans les lupanars. où tout se règlemente comme dans les administrations publiques ; leurs boulevardières figurent avec élégance devant les cafés, à partir de cinq heures après-midi, et offrent aux promeneurs l'appât malicieusement vêtu de leur nudité ou se plaquent de collantes étoffes dont les frissons décèlent un vice spirituel, capable d'égayer par des sous-entendus, et l'audace de ses promesses équivoques. Les artistes font de leurs corps des statues peintes et merveilleusement drapées de nuances qui paraissent dans les vitrines à la suite des plus beaux attelages, de cinq à huit, aux Acacias. Ces aristocrates dansent, chantent et récitent, la nuit, sur tous les tréteaux qu'illumine une rampe d'électricité.

A Paris, la plupart des jeunes filles pourvues d'un frais visage et de formes passables, si le milieu familial ne les cloître pas, demandent à

la bourse de l'homme, les dix ou vingt années de satisfaction que leur peut valoir leur jeunesse tentatrice. Elles n'en rougissent plus. De l'atelier de modes ou de couture, elles passent aux restaurants où sonne la musique des tziganes. Chez les bonnes hôtesses, dans les agences matrimoniales et les instituts de massage, elles se dénudent sans honte, présentent aux gourmets leurs gorges pleines et les courbes de leurs hanches. Sans déplaisir, elles enlacent et elles embrassent. Consciencieuses, elles provoquent l'émoi de leur mieux, en échange du louis nécessaire. Au soir, elles retrouvent leur amoureux naïf. Avec lui, elles fréquentent les théâtres et les cafés-concerts. Le dimanche, elles vont aux courses. Assez vite, au commis et à l'étudiant, les chanceuses font succéder un rastaquouère, un coulissier ou un notable commerçant. Elles se parent de toilettes à vingt louis. Elles dorment dans la chambre reconstituée de la Pompadour. Elles connaissent les changements des voyages, les luxes des plages, la vanité de sentir autour de soi naître, se propager les envies et les admirations. Quelques-unes gagnent le coupé, et les diamants, le petit hôtel. D'aucunes finissent par posséder un château et vingt-cinq mille livres de rente. De trente à quarante ans, lorsque tout a disparu de la jeu-

nesse, les trois quarts se résignent à être bonnes, concierges, ou reprennent leur premier état de couturière. Les moins heureuses vont battre le linge au lavoir.

Au moins elle effleurèrent pendant quelques années brèves ce que leur imagination d'adolescentes nommait le bonheur. On les a chéries, aimées, voire adorées. Des intrigues secouèrent leurs vies actives. Aux courses, tel jour, dans telle robe, elles triomphèrent. Au milieu de salles en fête, elles burent du champagne en criant des refrains sardoniques. Elles se rassasièrent dans les restaurants. Nul plat délicieux ne leur demeure inconnu. Elles expérimentèrent toutes les voluptés. Il leur reste des souvenirs à ressasser dans l'attente de la décrépitude et de la mort. Et quel juge leur reprocherait justement ces plaisirs, cette vie ? Une pareille existence ne vaut-elle pas mieux que celle où l'on peine sans répit, dans l'air méphitique de l'atelier, depuis l'aube jusqu'au soir, où l'on épouse un malheureux, où l'on allaite dans l'étroit logement d'un faubourg des enfants malingres, où l'on tousse, phtisique, sur un grabat, pendant que le mari noie son chagrin au cabaret ?

La vertu ? Le bon billet que la morale signe à la première communiante ! Qu'est la vertu sans

la foi, pour celle qui n'attend rien des hommes que la loi du travail, pour celle qui n'espère plus la récompense des paradis légendaires ?

A celles-là, il ne reste qu'une vertu sensible : la bonté qui secoure autrui. En s'offrant, la beauté s'apparente à la bonté fraternelle, à l'altruisme, à notre seule vertu contemporaine, et la plus haute, peut-être, qu'inventa jamais l'esprit des peuples !

Gracieuses filles, donnez, louez, vendez les lis de votre jeunesse, si cela vous fait rire ! Bonnes filles, jetez vos fleurs au passant. C'est le seul temps de félicité que la vie promette à vos âmes simples et médiocres. Soyez belles de bonheur. Soyez des statues de joie en attendant que vous deveniez les sévères cariatides de la Vieillesse et de la Douleur.

XIV

LES MŒURS ET LES ADOLESCENTS

Pressée par un butor qui la veut convaincre de satisfaire à son appétit sexuel, une jeune personne, certain jour, saute trop promptement du wagon où il la retenait de force. Elle se rompt les os. Et les juges d'hésiter entre la plaignante et le malfaiteur.

Naturellement les amateurs de gaudrioles s'esbaudissent. Quelle joie de plaisanter sur cet indice de la galanterie française ! Point de joueur d'estaminet qui n'inaugure à cette occasion, deux ou trois calembours. Pour moi, j'estime l'aventure assez triste. Il est pitoyable qu'un citadin se livre à de pareilles fureurs dans un véhicule public, à notre époque. Autant il sied d'accueillir les sensations voluptueuses et de s'y aiguiser les nerfs, quand la dame s'y prête vo-

lontiers, autant imposer par la force son plaisir à qui se rebelle me semble ignoble, lâche et honteux.

Je ne sais quel galantin du second Empire écrivit cette sottise animale : « Celui qui obtient un baiser sans prendre tout le reste est indigne de cette première faveur... Tout est permis en amour. » Aucune logique ne justifie ces axiomes. On dirait aussi bien : « L'enfant qui reçoit un bonbon de la pâtissière sans piller tout l'étalage est indigne de cette première gracieuseté » et aussi bien encore : « Tout est permis en gourmandise », ce qui obligerait l'opinion à soutenir le gaillard terrassant un infortuné mitron dans la rue pour se repaître du gâteau conquis.

Le nouvelliste qui rapporte l'aventure du wagon a soin de plaider en faveur du coupable. La jeune fille aurait répondu d'abord aux premières paroles de la conversation qu'entama le voyageur. Dans l'état des mœurs, une femme qui répond aux obligeances par mieux qu'un salut est donc tenue pour consentir à être immédiatement fécondée. Je n'ignore pas que c'est l'avis ordinaire. Si je vous demande poliment, madame, la permission d'ouvrir le vasistas et si vous poussez l'audace incongrue jusqu'à me dire : « Certainement, monsieur, car la chaleur

est grande », j'ai le droit acquis de vous faire, séance tenante, un bébé, sans appel ni recours de votre part. Protestez-vous, je vous enlace. Me repoussez-vous, j'étreins, je terrasse, j'étrangle et je brise. C'est mon droit absolu de citoyen français, dans un pays libre. Regardez plutôt le faîte des monuments publics et sa devise...

Beaucoup de jeunes femmes ne prennent jamais le train sans de vives appréhensions. Elles inspectent chaque voiture ; ne s'installent que dans celle où plusieurs témoins gêneraient les entreprises priapiques. En cours de route ces témoins descendent-ils, la voyageuse change de compartiment. Même certaines, si elles n'en trouvent point d'apparence congrue, préfèrent attendre dans une station intermédiaire le convoi suivant. Cela finit par être intolérable. Les satyres des chemins de fer nuisent trop à la liberté.

Ils assurent que leurs exploits plaisent aux victimes et que, bourrant la récalcitrante, ils exaucent le secret de ses vœux. C'est probable. Nul ne niera que chacune, comme chacun, n'apprécie les exercices de la volupté. Cependant d'autres mobiles, on le concédera, dirigent la vie. Une dame peut se dire : « Voilà un gaillard solide et animé dont la vigueur me mettrait à bien », sans vouloir risquer, contre l'agréable épilepsie

d'une seconde, les mille aventures tragiques ou ridicules que nécessiteraient la présence subite d'un contrôleur apparu dans le cadre du vasistas, le rapport d'un espion de hasard guettant à la vitre de la sonnette d'alarme, la chance d'une maladie incurable gagnée dans la brusque caresse d'un inconnu, ou même le chiffonnement d'une robe fraîche et la débandade d'une coiffure réussie. Le doute seul de savoir exactement si le faune est bien lavé, au-dessous du visage justifie les oppositions de la vertu. Célimène peut désirer la secousse nerveuse et y renoncer toutefois parce qu'elle ne se soucie point de faire craquer sa jarretelle neuve. Et ce demeure un droit incontestable de préférer son élégance, sa santé, sa réputation et sa propreté au plaisir bref de l'amour, si plaisant que, par le langage de l'œillade, on s'accorde à le prévoir.

Ce ne semble pas une question de vice ou de vertu, mais une enquête « de commodo et incommodo », si j'ose dire. Le faune est un malade qui croit l'univers atteint de sa vésanie. L'ivrogne aussi compte que chacun aime vomir. L'escroc vous affirme, en avouant ses malices : « Que voulez-vous, mon cher ? tout le monde fait comme ça. A quoi bon être honnête ? Personne ne vous en sait gré. » Il ne se doute pas qu'il

existe, hors sa bande, des milieux sociaux où l'on préfère l'intelligence à la richesse et la probité à l'apparat. De même le priapique. Il nie que des multitudes de femmes concèdent aux récréations sexuelles l importance des plaisirs gastronomiques. Il se trompe. Beaucoup ne gâteront pas leur toilette pour un sorbet ni pour une étreinte. Et, si elles prétendent à ce que le passant ne leur impose pas son appétit, elles restent dans leur droit strict.

Souvent il arrive qu'une femme domptée par une brute, à l'écart, adopte la résolution du silence. La plainte susciterait un scandale capable de détruire toute sa vie, qui repose, ordinairement, sur le préjugé naïf d'un amant, d'un mari, d'un père, d'un parentage. Elle ne souffle mot, évite d'exaspérer le lyrisme de l'imbécile, et lui promet un rendez-vous. Voilà l'autre en stupidité triomphante. A son café, l'œil vif, la joue lumineuse, il étonne ses partenaires de la manille par un récit outrecuidant. Eux l'admirent. Eux l'envient. Ils se persuadent que la dame a cédé par vice et plaisir. A leur tour, ils tenteront la même violence, après avoir colporté partout la légende et ses axiomes saugrenus. Dans ce groupe et dans les groupes voisins, les sentences prendront force de loi. Religieusement, les

éphèbes l'admettront. L'erreur s'établira d'autant plus solide qu'elle flatte une manie commune. La plupart cesseront de respecter je ne dis pas la vertu (ce qui porterait les farceurs à sourire), mais la liberté des femmes. Abus moins tolérable. Et voyez où nous en sommes. Il faut qu'une fille forcée se jette à bas d'un train et se brise les jambes pour que la justice intervienne. Mieux eût valu que la police prît les devants.

Le mal réside en partie dans une opinion très fausse que propagea le christianisme des temps primitifs, lorsque ses prophètes espéraient, vainement, conduire les peuples à l'ascétisme ; on continue de réprouver la visite aux hôtelleries de l'amour. La reproduction étant un besoin naturel, comme la nutrition et la locomotion, rien n'explique pourquoi le célibataire peut encourir le blâme s'il pénètre, en plein jour, dans un lieu de débauche, alors qu'il n'encourt pas de mésestime s'il franchit les portes d'un restaurant, d'une gare. Les anciens calmaient leurs appétits dans les temples à la dédicace de cette force naturelle divinisée sous les noms d'Astarté, de Bonne-Déesse, de Vénus. On révérait Priape au même titre que Cybèle et Neptune. Les mystères d'Eleusis, ceux de Babylone, ceux d'Egypte comprenaient des initiations à la volupté, servies par

des cohortes de prêtresses, comme dans les temples de l'Inde actuelle servent les bayadères. La perpétuation de l'espèce méritait les mêmes honneurs que l'agriculture, l'art nautique et l'astronomie. Il n'y avait point de honte en cela. La posture définitive étant assez fâcheuse, on la prenait à huis clos. C'était toute la restriction.

Aujourd'hui la maison de plaisir se cache dans un bouge, au fond des rues fétides. L'avilissement de la fonction entraîna l'avilissement des prêtresses. L'ignominie des propos crapuleux a remplacé les hymnes à la Fécondité Universelle. Au lieu d'offrir une volupté savante et noble, les nymphes rivalisent en abjections. Danses harmonieuses, costumes splendides, parfums exquis s'éclipsèrent. Un troupeau grognant de femelles vautrées hurle des mots d'ivrogne. En ces lieux, l'étudiant devrait prendre une connaissance logique de la splendeur des formes. Les rites de la danse devraient offrir des significations gracieuses et des enseignements de plastique. Le jeune homme n'y rencontre qu'un tas d'esclaves qui se bousculent pour crier leur prix de location. On y réduit l'amour à son geste le plus précis, bêtement hâté. L'alcool y pue avec le tabac. Et nul homme ne s'y rend que s'il titube, abruti par le vin. D'immondes matrones exploitent cette

dégradation et vident les poches des buveurs.

Aussi les mâles cherchent hors de ces endroits les amantes, celles même d'un instant. Nos rues se remplissent de gaillards haletants à la poursuite de la femelle. Ce spectacle s'affiche partout. La prostitution erre sous les aspects d'institutrice, d'écolière, de veuve, de modiste. Voulant éviter que l'enseigne du lupanar choque les femmes innocentes, instruise les enfants vertueux, tente la paresse du travailleur, on réussit à placer en chaque coin de rue le geste du lupanar, et l'obscénité de l'inviteuse. A la curiosité des écolières notre police propose la manœuvre du faune débattant sous un réverbère, avec une gamine en cheveux, le coût de ses émois prochains.

Autre sottise. L'austérité de la morale contemporaine interdit au lycéen qui choisit dans un music-hall la beauté d'une hétaïre de la pouvoir goûter en une chambre de l'établissement. Il faut qu'il sorte du casino, qu'il découvre une auberge du voisinage, qu'il monte jusqu'à une pièce étroite, malodorante, horriblement ornée de meubles construits pour le sommeil béat de concierges sexagénaires sous le règne de Louis-Philippe. Là seulement il lui sera permis de tressaillir à la vue d'une forme statuaire et nacrée ; là, devant le buste en zinc stupéfait au

faite de la pendule. Si le gérant du café-concert prétendait introduire l'éphèbe dans une salle de son palais, au décor propice, alors que l'enfant vibre encore de toutes les perceptions suggérées par la vigueur admirable des athlètes, les cambrures lestes des danseuses et le rêve de la féerie, soudain un mouchard dresserait contravention. Bientôt la préfecture ordonnerait qu'on ferme le théâtre. En sorte que le lycéen ne peu connaître les sensations ardentes que dans un retiro trivial et laid. L'éblouissement des sensations eurythmiques s'éteint durant le voyage entre le palais en fête et la lugubre loge d'hôtel garni. Voilà comment la morale se sauvegarde. Si elle n'empêche pas les abus de l'instinctsexuel, elle réussit du moins à obtenir que l'amour soit réduit à sa seule abjection, à sa seule excrétion. Tromperie imbécile.

A l'intérieur du casino, du café, du music-hall, une tolérance absolue devrait permettre au débauché d'accroître son esprit par le libre usage de la beauté charnelle. Par contre une sévérité excessive purgera la rue.

Dans les grandes villes du Japon, une cité florit dont les maisons et les édifices sont uniquement consacrés aux cultes de Thespis et de Vénus. Là s'érigent les théâtres, les bains, les cir-

ques. Sur des estrades, les danseuses évoluent. Sur des tréteaux, les chanteuses jouent des instruments à cordes et modulent des sons heureux. En robes admirables, l'éventail coquet, maintes mousmés déambulent. Le charme vivant de l'une excite-t-il la curiosité sensuelle du visiteur ? Un signe ; et, dans le kiosque voisin, l'idylle s'achève. Les familles avec leur progéniture assistent aux spectacles. La tragédie classique se démène voisine du lupanar aux somptueuses lanternes. Quiconque a vibré d'amour littéraire pour l'héroïne trouve au jardin la personne qui réalisera le rêve de passion. L'hypocrisie est absente. Le plaisir ne comporte ni remords, ni honte, ni l'ignominie de la gaudriole, sauf dans le milieu des portefaix. Je crois cette conception infiniment plus morale que la nôtre. Je déplorerais que mon fils, en mal de puberté, se satisfît d'abord selon nos méthodes et qu'il revînt de l'expérience abruti par la conscience d'une faute, dégoûté par le décor ignoble du garni, et le marchandage de l'âpre amante. De ces premières étreintes, il sortira diminué, inassouvi, l'âme et le corps malades. Deux voies lui seront ouvertes. Ou bien il se livrera stupidement à la grivoiserie rigoleuse et s'abêtira dans la répétition du pur exercice physiologique. Ou bien il écoutera les pleurniche-

ries de la romance. Alors, consumant sa jeunesse dans la naïve idiotie des amours sentimentales, la main dans une main toujours traîtresse, le nez au clair de lune, il connaîtra les affres épouvantables du désespoir dès qu'il aura découvert la pipe du lieutenant dans le manchon d'une maîtresse angélique. Soit l'abêtissement animal, soit la douleur indicible des passions méconnues occuperont ses années adolescentes, le déprimeront, le relègueront au rang inférieur.

Ne croyez pas que j'amuse ici les heures vides avec des jeux de littérature équivoque. Il me semble qu'un très gros problème social gît en ces considérations. Chroniqueurs et académiciens se plaignent de la jeunesse. Ils la jugent égoïste, sceptique, sèche de cœur, incapable d'enthousiasmes et de sacrifices. Dans un magnifique et terrible roman qu'Octave Mirbeau publia *Mémoires d'une femme de chambre*, il reproduisit le type définitif de cet adolescent qui, devant chaque proposition de la vie sociale, vertu, honnêteté, courage, pitié, dévouement, conclut par cette phrase: « J'en ai soupé! » ou cette autre: « Je ne coupe plus dans ce pont-là. » Malheureusement, la plupart des fils de la bourgeoisie gardent en effet cette attitude d'âme. Ils

ont « soupé » de tout. Leurs indulgences rient des amants de leur mère. Ils haussent les épaules aux exemples d'héroïsme. Ils préfèrent, sans illusion du reste, le faquin en carrosse à l'honnête piéton. Déçus par l'Honnête, le Juste, le Beau, le Vrai, le Bien, ils portent au succès d'argent le tribut de leurs admirations. Si quelque idée majeure guide encore leurs actes, le snobisme seul les conseille d'imiter le chic des ancêtres. Un étranger naguère me disait ceci : « J'arrive du Caucase et des steppes. Je tombe à Paris. Je parcours la ville, l'Exposition, les restaurants, les musées. Entre toutes une chose m'étonna. Assis dans un lieu public, si j'écoute converser jeunes gens et courtisanes, c'est la courtisane, quatre-vingt-dix fois sur cent, qui raisonne, qui sait. Au hasard des propos, elle cite un nom illustre de l'histoire. Le gentilhomme reste bouche bée. Il faut que la courtisane explique et instruise. Il ignore ce qu'elle connaît. Ironique, moqueuse, hardie, elle le méprise évidemment avec raison. En France, ce sont les filles qui manifestent l'intelligence, les jeunes gens qui gardent l'ignorance et la bassesse. Elles deviennent princesses. Ils restent palefreniers. C'est le signe le plus certain de votre décadence nationale. » Au pavillon d'Armenonville, mon ami avait entendu ces con-

versations, endroit fréquenté plutôt par l'élite des opulents.

Une mauvaise éducation passionnelle atrophia de cette sorte les âmes avilies ensuite par l'abêtissement du sport sexuel, par les douleurs inutiles et bêtasses du sentiment, enfin par la défaite du mâle après la trahison de la femme. Toutes les morales du monde n'empêcheront pas le bachelier de croire aux littératures apprises ni l'ouvrier de croire aux romances de la valse. Entre dix-huit et vingt-cinq ans, la curiosité sexuelle l'emporte sur les autres préoccupations; et presque toujours la vie de l'être se détermine selon les résultats de ses accointances amoureuses. Ma génération sortit désabusée, trahie et douloureuse des bras des maîtresses. Elle écrivit son désespoir. Elle le rima. Elle le commenta. Les générations suivantes, renseignées par nos avis, abordèrent l'amour avec haine et scepticisme, refusèrent leur foi. Jadis, dans la femme, le jeune amant plaçait, comme dans un ostensoir, selon une vieille comparaison, les magnificences de ses espoirs sociaux, de ses rêves ambitieux et philosophiques. La femme souilla trop l'ostensoir; et l'hostie perdit le prestige de la divinité. Alors le scepticisme envahit la nouvelle adolescence. Elle nia l'Honnête, le Juste et le Beau,

parce que la littérature lui avait appris à découvrir le mensonge de l'amour.

A la vérité, l'amour ne mentit pas. Nos éducateurs l'avaient seulement travesti. Et nous recherchâmes en lui ce qu'il était incapable de fournir : la fidélité, la loyauté, la confiance. Ce sont là les mérites de l'amitié, de l'estime mutuelle, et non pas ceux de la passion. Voilà quelle fut l'erreur sentimentale de nos pères.

Les anciens cultivèrent la forme plastique de Vénus. La déesse ne leur valut point de ces déboires. A l'amante ils demandèrent les qualités de la statue, de la danseuse et de l'actrice. Ils lui demandèrent aussi la science de la volupté. Ils cherchèrent moins que nous à transformer en épouses leurs hétaïres. La naïveté de ma génération fut de vouloir réhabiliter les dames aux camélias, comme celle de nos ancêtres fut de vouloir créer en la femme adultère une courtisane à tendances vertueuses.

Pour avoir voulu ces contradictions, quatre générations souffrirent, pleurèrent et moururent. Pour avoir rendu la volupté honteuse, ignoble et cachée, la morale chrétienne condamne des malheureux à l'ignoble.

Instaurons au contraire une éthique habile et tolérante. Elle n'opposera nulle entrave à la

présentation de la beauté charnelle ni à l'assouvissement d'un désir noble. Au casino, l'éphèbe admirera les danses, les chants, les gymnastiques des acrobates, l'éclat des lumières différentes, les splendeurs des toilettes, les souplesses des corps, les significations des visages. Chaque courtisane l'émouvera comme émeut et intéresse un objet d'art. Chaque danse accroîtra son esprit par une leçon de cadence et de rythme. Les électricités changeantes, les évolutions des ballerines l'instruiront de la beauté, comme un tableau peint excellemment. Et, lorsqu'en l'esprit comblé de toutes les magnificences plastiques, la convoitise naîtra d'étreindre les images à travers l'apparence d'un corps impeccable, si l'enfant peut se rendre non dans un bouge lointain, mais dans une chambre aux décors perpétuant le sens des merveilles personnifiées scéniquement, chambre sise au lieu même où se développa l'impression, il savourera la merveilleuse volupté intellectuelle aussi bien que l'instinctive. Il ignorera les rages du dégoût.

Dès lors il ne cherchera plus dans l'adultère ou la sentimentalité un mensonge qui puisse réhabiliter les élans de sa fougue naturelle. L'art plastique suffira. Cet art mentira moins, décevra moins que les tromperies de la romance, car la

courtisane peut offrir de la beauté et de la volupté, tandis qu'elle ne doit ni fidélité ni vertus amicales ou domestiques.

Quant à ces affinités morales, le jeune homme les ira quérir auprès des amis, des maîtres, des livres, des mères, des camarades. Il ne souffrira plus. Il ne refusera plus sa foi ; parce que l'essentiel de cette foi cessera d'être trahi au bénéfice d'une coquetterie physique. Et l'on ne verra plus de butors que leur instinct affole tenter, en wagon, le viol d'une gentille personne, au risque de lui faire se rompre les os, dans la fuite d'une sale étreinte.

XV

MŒURS VOISINES

Rien ne s'est amendé de la légende en honneur, depuis cent ans, chez les nations étrangères, et qui voue la France à la réprobation des mœurs huguenotes pour ses vices prétendus. Avec des opinions de cette sorte partout propagées, l'élite allemande, dès 1870, avait parfaitement désintéressé de notre cause le total des familles modestes, prolifiques et vertueuses qui vivent péniblement autour de leurs ragoûts, dans les maisonnettes des banlieues bavaroises ou saxonnes, dans les cottages suburbains des comtés britanniques, dans les ruches monumentales des Chicagos, tout ce qui cache, sous la Bible du dimanche, un roman moins beau, tout ce qui porte lunettes et redingotes longues, tout ce qui se promène, solennel et rogue, en soutenant sur le bras

plié la main d'une épouse trop étique ou trop adipeuse, tout ce qui se console de sa laideur en attribuant des infamies à la grâce, à la science sceptique, à l'intuition créatrice, à l'art de plaire généreusement, toute cette multitude probe, sournoise, vaniteuse de ses hideurs obligatoirement chastes, de son économie nécessaire, de ses carnations pitoyables et malpropres, de son linge grossier, cette multitude éparse sur les deux mondes protestants et qui, d'ailleurs, constitue leur puissance. Elle demeure hostile à notre race qu'elle croit obstinément composée de cocottes, d'adultères et de vaudevillistes, ou, du moins, asservie à ces êtres sensuels, bavards et immoraux.

Ce fut durant la longue occupation du territoire par les alliés, de 1814 à 1818, que, dans les cervelles des Vikings et des Teutons, naquit cette vision fausse de nos habitudes. A leurs amies joufflues, sentimentales, niaises et câlineuses, laissées sur les bords de l'Oder ou de l'Inn, les bons jeunes gens du Tugend-Bund, travestis en hussards et en uhlans, préférèrent, éblouis, le preste bagout de nos accortes grisettes, l'insolence gouailleuse de nos courtisanes. Aisément, elles les persuadèrent de dépenser en joies ce que les pillages et les prises de guerre avaient

mis dans leurs fontes. En ce temps, toutes les filles de Paris se disaient royalistes, pour expliquer leur amour subit de l'étranger aux poches gonflées d'or. Au reste, elles imitaient ces grandes dames qu'on avait vu défiler sur les boulevards en croupe des cosaques, pour les récompenser de ce Waterloo et de ramener les Bourbons aux Tuileries. Accueilli à bras ouverts dans le faubourg Saint-Germain par les snobinettes du temps, l'état-major du roi de Prusse, du roi d'Angleterre et du tsar s'émerveilla. La liesse de ces barbares fut immense. Mais, une fois dépensés les gains de la campagne dans les parties fines, il fallut recourir aux trésors des majorats. Les burgs furent hypothéqués, afin que leurs maîtres plussent davantage aux petites maîtresses du faubourg, comme aux filles d'Opéra et aux danseuses des jardins Beaujon. Là-bas, dans les salles des châteaux antiques dressés sur les pics de la Forêt-Noire ou des Carpathes, maintes et maintes épouses déplorèrent le départ des lettres de change bientôt dévorées aux Galeries de Bois, chez le restaurateur Véry, au « Rocher de Cancale », voire dans les cabarets des barrières.

On ne s'alarmait pas moins, dans les métairies de l'Essex et dans les fermes des Highlands. Ce funeste exode de l'argent patrimonial désola les

mères, les ancêtres, en ruina beaucoup. De là, ces jugements fâcheux sur les Françaises, qui, vaincues, conquéraient leurs vainqueurs, corps et biens. Paris semblait la Babylone des Écritures, où se corrompaient les cœurs des guerriers candides, de tous les Parsifal, de tous les Siegfried, de tous les Wenceslas, de tous les Ethelred, en casques à chenille, en bonnets à poil, en schapskas et en bicornes. La rancune de ces calamités domestiques persiste encore dans les mémoires des trisaïeules que ces lamentations éduquèrent, au berceau. La foule a généralisé hâtivement les opinions inspirées par nos gourgandines. C'est le propre du vulgaire que d'attribuer à toute une caste, à tout un peuple les qualités ou les vices de quelques personnes mises en vedette par les hasards des événements.

Notre littérature d'opérettes, de vaudevilles, en exaltant l'adultère, renforça de telles convictions. Une critique trop indulgente aux parades des théâtres et aux livres de bassesse sentimentale, trop défiante à l'égard des grandes œuvres sérieuses et novatrices, servit le préjugé de nos ennemis incapables de découvrir tout seuls, l'erreur de nos différents Sarceys. Aujourd'hui, le mal semble irréparable. Nous paraissons, aux yeux du monde, des Babyloniens amoraux, ado-

rateurs de leurs tares. Les masses germaniques et anglo-saxonnes méconnaissent les vertus exemplaires de notre bourgeoisie provinciale. Leurs élites laissent ignorer que nos arts et nos sciences comptent d'innombrables adeptes plus soucieux d'enrichir leurs cerveaux que de satisfaire leurs instincts. Nous sommes la terre abominable.

Ces détracteurs finissent même par nous le persuader à demi. Dans nos salons, dans nos tavernes, pérorent des censeurs qui accusent leur patrie, comme l'accusent ceux qui l'ignorent. A les entendre, il n'existe point de prostitution à Berlin ni à Londres. Toutes les femmes y filent la laine et vivent dans une atmosphère de chasteté certaine. En vain, l'Américaine Clara Ward renonce à son titre de princesse pour devenir la bonne amie du tzigane ; en vain, les archiducs d'Autriche ensanglantent leurs orgies tragiques ; en vain, la princesse de Saxe fuit avec M. Giron ; en vain, les photographies pornographiques nous arrivent à foison, timbrées par la poste hollandaise et allemande ; en vain, des racoleurs enlèvent quotidiennement nos modistes et nos chanteuses d'alcazar pour satisfaire la luxure des cokneys et des lords ; en vain, les télégraphistes anglais sont dénoncés au monde comme des

Ganymèdes sans cruauté ; en vain, les jeunes misses américaines stupéfient nos candides lieutenants par l'audace de leurs flirts voluptueux ; rien ne nous dessille les yeux. Nous continuons d'admettre bénévolement que nous sommes les gens les plus dépravés de la planète et que nous la déshonorons par nos stupres.

Cependant, ni sous l'Empire, ni sous la République, la France n'a connu de scandales pareils à ceux qui souillèrent la haute aristocratie des peuples voisins : Bourbons, Orléans, Bonapartes, Montijos, Thiers, Mac-Mahon, Grévy, Carnot, Faure se privèrent de présenter au monde un archiduc Rodolphe ou bien une princesse de Saxe. Or, les mœurs des hautes classes indiquent celles de la bourgeoisie, toujours imitatrice de ses princes.

Pour des frasques exagérées, il fallut expulser de la cour d'Angleterre lady Granville Gordon. Cette dame fut d'abord la maîtresse de lord Granville avant de s'unir légitimement au cousin de celui-ci, le banquier Eric Gordon. Le ménage à trois fut toléré par la société, par la cour. C'était chose admise et notoire. Un jour, lord Granville, de plus en plus épris, afficha tellement ses plaisirs, que le mari complaisant dut se résoudre à divorcer. Incontinent, la femme libérée épousa l'amant.

En cela, rien que d'ordinaire. Toutes les élites des nations civilisées souffrent, à tort, que de telles situations s'établissent et prospèrent dans leurs milieux. Les bourgeois copient la désinvolture de cette tolérance ; et cela dans tous les pays connus. Mais, à Londres, l'impudence dépasse de beaucoup la mesure gardée dans les capitales latines.

Le premier mariage de Mme Eric Gordon n'avait pas été infécond. Aussi l'arrêt de divorce avait-il commis au banquier la tutelle de l'enfant. Voici que la mère, au cours d'un procès sans pareil, réclame sa fille, en alléguant que le premier époux sait pertinemment n'être pas le père réel. Et, pour preuve, lady Granville convoque, à la barre des témoins, toutes les snobs de ses relations, personnes importantes à la ville et à la cour. Charmantes, cyniques, les dames sont venues déposer qu'au su de chacune, l'enfant était de lord Granville, non de son cousin.

Le magistrat fut abasourdi :

— Vos maris vous autorisaient à fréquenter ce ménage à trois ?... interroge le brave homme dont les yeux s'écarquillent sous la perruque poudrée.

— Naturellement !... ripostent en pouffant, les jeunes beautés professionnelles.

Parce qu'un des juges les blâme sévèrement, elles haussent les épaules, devant ces rustres inaptes à pratiquer l'élégant scepticisme de leur monde.

Voilà, révélée nettement, la moralité de la haute société protestante anglaise. Car ce n'est point le procès de lady Granville isolée, prise à part, qui s'instruit là ; c'est celui de toute la noblesse qui entoure l'empereur et l'impératrice des Indes. Dans ce milieu, il paraît simple et d'usage constant que les femmes de la société s'acoquinent aux trios de l'espèce citée en justice. Leurs maris ne s'en émeuvent point. Ils ne redoutent pas, donc ils acceptent, par avance, qu'elles suivent l'exemple donné par leur digne amie. Nulle honte ne les gêne. Et quand une action légale s'engage qui dénonce à l'univers le scandale d'une telle infamie, ces belles dames, sans embarras, avouent que ce sont là les jeux habituels de la grande vie londonienne, qu'il n'y a qu'un butor de juge pour s'en étonner.

Eh bien! je défie les pasteurs anglais et yankees qui tonnent contre notre dépravation de signaler, dans nos annales galantes, un fait identique. Jamais, en France, une femme du monde, si pervertie qu'elle soit, ne se dépouillerait ainsi de toute pudeur. Jamais elle n'assumerait le cy-

nisme de prétendre que l'enfant d'un Eric Gordon est celui d'un lord Granville et d'en rire à la barre, devant le public des tribunaux. Nos inventeurs de vaudevilles, pour dépravés qu'on les tienne dans les brasseries souterraines de Berlin, et dans les bars du Strand, n'oseraient imaginer de telles audaces. Né malin, le public de nos scènes boulevardières sifflerait, d'ailleurs, le dialogue, comme absurdement invraisemblable. En nulle occasion, le Théâtre-Libre n'eût risqué de faire paraître aux feux de la rampe une pièce rosse construite sur ce thème. On n'eût pu terminer la représentation. Trop de saloperie eût indigné l'aréopage de nos parterres et de nos loges.

Après cette aventure, les censeurs se tairont, qui, de retour d'Angleterre et d'Allemagne, s'arrogent la mission de nous vilipender, de nous montrer, en modèle, la pudeur des Arabellas, des Eddys, des Dorothées, comme s'ils n'avaient point heurté, dans les rues de Brooklyn et du West-End, les mères saoules, qui, l'enfant au sein, vous proposent, en titubant, le long du ruisseau, quelques plaisirs impromptus ; comme si, dans la demeure bourgeoise de la vieille Allemagne, où ils prirent pension, la servante, en montant le café au lait, n'avait pas

sollicité d'abord l'invitation à se rouler dans le lit de plumes concédé au voyageur; comme si, la nuit venue, ils n'avaient pas foulé, dans l'herbe de Hyde-Park, des couples à terre, grognant et forniquant sous l œil bénévole du policeman ; comme si, dans les cafés-concerts en sous-sols de Berlin, ils n'avaient pas vu les consommateurs tripoter outrageusement et déshabiller entièrement les cantatrices, à demi-nues déjà, qui font la quête, après leur refrain ; comme s'ils n'avaient pas connu ces filles de pasteurs et de doctors qui en sont à leur douzième fiancé, douze auxquels, depuis l'adolescence, elles ont successivement accordé le « tout ce que vous voudrez, mais pas ça », sur les bancs des jardins paisibles, dans les recoins de la serre, dans les ombres du cellier, sous prétexte de « flirt » ou de « gemutlichkeit » ; comme s'ils n'avaient pas entendu les girls de quatorze ans leur murmurer sous les lampadaires de Piccadilly, au moyen d'un français ingénu : « Veux tu coucher avec moi, mossieur? », pendant que la police fait circuler leur troupeau empanaché le long des boutiques closes.

L'hypocrisie de nos voisins ne manque pas d'audace. Le bizarre est qu'elle nous en impose encore.

Après lady Granville-Gordon, le procès de l'américain Thaw, si révélateur des jeux ordinaires entre chorusgirls et messieurs opulents, une fois de plus, nous avertit de notre sottise. Auparavant le métallurgiste Krupp avait restauré dans l'île de Caprée les coutumes obscènes attribuées par Suétone à Tibère. A vrai dire, toutes les nations se valent en cela. Et cela n'a guère d'importance pour amoindrir ou grandir le génie des races.

Car, durant l'époque la plus dépravée, celle des Douze Césars, l'empire romain connut sa grandeur suprême, sa justice suprême et son meilleur pouvoir de civilisation. Par quoi nos sociétés modernes subsistent encore.

XVI

LA SECONDE ÉCLOSION

On tue moins. La médisance raconte. Le bavardage exagère. La méchanceté calomnie. La haine condamne. Ce sont les quatre phases du complot de l'opinion contre l'individu. Qu'une mère avec son fils vive dans les termes amicaux ; qu'au sentiment maternel et qu'au sentiment filial, assez faibles de nos jours évidemment, se substitue, après reconnaissance de vertus mutuelles, une solide affection raisonnée, durable, intangible ; que les deux êtres, liés depuis l'incarnation de l'enfant au sein de l'épouse aient, à ce long usage de leurs qualités, acquis de la gratitude, de la confiance et du dévouement réciproques ; qu'ils se défendent ensemble contre les entreprises hostiles des leurs, de la famille, des voisins ; qu'ils ferment l'oreille aux propos du

traître agressif contre leur amitié ; qu'ils se plaisent aux longues causeries de solitaires pendant les crépuscules où les objets se noient dans l'ombre, où les corps disparaissent lentement pour laisser dans la salle vivre, seules, les voix des deux âmes aptes à se traduire les silences de leurs pauses et leurs plus minimes inflexions, et les ébauches imprécises de leurs gestes lents ; que cette communion de leurs esprits les charme infiniment ; que le fils la préfère aux bruyants tintamarres des repas de chasse, aux grosses plaisanteries du café ; que la mère, pour cette sensation délicate de parfaite confiance, néglige les radotages du prêtre, les sermons de l'église, les préoccupations médiocres des ménagères, les propos indifférents et pareils des visites ; que l'un et l'autre se consacrent les heures, qu'ils aiment se narrer les souvenirs et les histoires de leurs lectures ; qu'ils confrontent sans cesse les aventures de leurs existences pour le plaisir de les juger ensemble, de s'admirer bons et loyaux, de se plaindre faibles et débiles, de s'excuser coupables d'anciennes fautes commises envers d'autres, envers eux-mêmes ; que cela suffise à leurs jours ; voilà ce que ne saurait comprendre le vulgaire. Aussitôt il soupçonne l'inceste. A son gros instinct la consécration d'un

plaisir physique paraît l'indispensable corollaire d'une si ferme intimité. Et naturellement, parce que sa pauvre raison est basse, il dote autrui de ses vices propres.

Le supplice moral que subit, il y a quelques années, M. de V... est parmi les plus atroces qu'on imagine. Après une accusation de parricide, celle de l'inceste s'ajoute; puis celle du viol tenté contre une servante. Enquêtes grossières de la police, hypothèses gratuites du magistrat instructeur, bavardages ineptes des témoins, calomnie de mendiants éconduits, médisances de voisines envieuses, éclaircissements obligatoires de la défense contrainte à révéler les détresses intimes de la vie, de la pauvre vie ; ce que l'odieuse foule et ses instincts de haine expriment avec passion par l'organe de ses assermentés, tout accabla, de longues semaines, le malheureux gentilhomme de campagne. Il fut la victime de l'esprit de malfaisance.

Dans les âmes rurales ce genre de pensée constitue l'essentiel de ce qui devient dans l'élite, l'intelligence critique. Quiconque semble supérieur soit par la particule nobiliaire. soit par la fortune, soit par la fonction, soit par l'instruction, excite la volonté de nuire inhérente à la nature des humbles. Pour excellent qu'il se

reconnaisse, l'homme n'arrive point à concevoir qu'il n'est pas de suprématie, que l'œuvre manuelle vaut l'œuvre intellectuelle ou pécuniaire. Et il hait ceux qu'il envie.

Aussi bien, ne sait-on qui plaindre le plus de M. de V... ou de ceux que la jalousie tortura jusqu'à leur faire commettre tant de vilenies. D'abord la politique ne fut pas sans action sur les premiers avis de la police et du parquet. Ceux qui manifestent l'opinion publique propagèrent, au moyen de la déclamation électorale, le cancan de la province. Ils savaient offrir, de la sorte, un aliment aux vagues colères que les miséreux concentrent dans leur cœur, en conséquence des affronts endurés, des labeurs interminables, des peines nombreuses. Selon ces conseils, la rancune des pauvres diables personnifie, en un seul passant, les forces ennemies de son bonheur. Alors c'est une joie que de conter les défauts exagérés ou véritables de qui paraît jouir en repos. On triomphe de ce vainqueur. On le rend égal, puis inférieur à soi. L'orgueil s'exalte, imputant ses insuccès à son goût strict de l'honnête, du bien, de la morale. Cela se compte comme une revanche. Ainsi renaît le vieil instinct de riposte que la nature mit aux facultés réflexes des nerfs et des muscles, pour la conservation de

l'être attaqué par les puissances destructives. Instinct qui va s'émoussant toutefois depuis les âges où la violence abdique devant les droits progressifs de l'association humaine.

Peu d'affections cependant s'expliquent mieux que celle de la mère et du fils. Si parfaits que puissent être deux époux l'un devant l'autre, la confiance absolue leur demeure à peu près impossible. L'amour inquiet refoule très difficilement ses craintes et ses soupçons. A moins d'être un sot, nul mari ne peut se croire pourvu de tant d'attraits qu'ils suffisent toujours à réaliser complètement les rêves de sa femme ; et celle-ci peut-elle espérer qu'il résistera toujours aux sollicitations de la volupté changeante, aux requêtes du carrefour, aux invites d'amis joyeux proposant de savourer, dans un boudoir public, les arômes de belles filles diverses, expertes et complaisantes. En outre, il y a la jalousie du passé, terrible pour tous deux ; l'évocation des personnages ironiques qui se doivent souvenir de la jeune fille, de ses premières gamineries, de ses flirts innocents ou bien imprudents ; il y a l'évocation des personnes narquoises qui se doivent souvenir du célibataire, de ses vigueurs séductrices, de ses ambitions précises, de ses gaietés charmeuses. Tout cela s'interpose entre les époux ;

tout cela leur laisse une manière de défiance combattue sans cesse par les meilleurs, mais ressurgit sans cesse.

Entre mère et fils, le sens précieux de la confiance persiste entier, s'ils s'accordent. Ni la vanité, ni l'amour, en eux, ne se blessent aisément. Et parce qu'ils sont la femme, l'homme, ils ont à se découvrir, aussi bien, les différences surprenantes et les secrets inattendus de leurs vies révélatrices. Une mère peut enseigner infiniment de choses curieuses sur le monde, sur ses amies, sur elle-même, sur les affres de sa sensibilité, sur les enthousiasmes et les déboires de son adolescence, sur l'histoire de la famille qui participe à celle de la race, du pays et de la nation. Le fils interroge alors ses origines. Il apprend de quelles amours ses ancêtres l'ont formé, de quels sentiments inexplicables, subtils, et transmis, se compose sa virtuosité nerveuse. Passive, de par la longue suite des atavismes aux époques où la femme était asservie, la mère garde l'habitude de s'offrir, de se donner. Elle n'offre plus, elle ne donne plus son corps, non plus que les enthousiasmes de sa passion, ou les malices instinctives de son caprice ; présents voués jadis à l'époux. Elle offre et elle donne au fils le total de soi-même, son enfance ingénue, le mystère de

sa maternité triomphante, même celui de ses amours, mais avec, tout le reste d'elle-même que le mari n'a jamais connu bien, aveuglé par les éblouissements des liesses conjugales, ou endormi dans la quiétude que dégage la vapeur dorée de l'âtre. Et il n'est pas à craindre que la confession se fasse monotone. Prudente et tremblante la mère ne livre que peu à peu les arcanes de son cœur au fils. Il faut qu'elle le connaisse. Aux débuts, elle s'effarouche des violents essors propres à une mâle adolescence. Elle redoute la tentation qui peut transformer le jeune homme en débauché, en joueur, en escroc, en bandit. Elle attend de meilleurs jours. Elle guette, au seuil de son affection, l'heure où, vaincu par les égoïsmes des rivaux, trahi par les cruautés des maîtresses, ce fils reviendra s'asseoir au coin du foyer natal, l'œil un peu flétri, la bouche un peu amère, les mains un peu maigries, le cœur un peu glacé, l'âme un peu sceptique, mais l'esprit plus fort, et la volonté meilleure. Vite la mère tend les mains au voyageur de la mauvaise route. S'il dit : « O maman ! combien avait raison votre sagesse qui me gardait des gens, qui me vantait la douceur de notre petite maison ! » Alors la mère pleure de joie ; et elle consent à dire toute son âme, comme elle débitait autrefois la merveil-

leuse histoire qui séchait les larmes du petit enfant.

La mère de cinquante ans et le fils de trente ans peuvent connaître cette suprême beauté de la vie, s'ils ont su n'échanger aucune des paroles qui tuent l'affection; s'ils ont su ne se point oublier, si rien dans leurs existences n'établit l'irréparable. Il faut plaindre les mères qui se choisissent des amants. Jamais elles ne goûteront cette félicité sans égale. Car, tout respectueux qu'ils se veuillent, leurs fils n'auront point de confiance envers elles. Venue l'épreuve de vieillir, ces femmes ignoreront le bienfait consolateur de ces deuxièmes noces, de ces noces spirituelles étrangement délicieuses et parfaites. Inutiles, comme les instruments fanés du plaisir, les vieilles coquettes susciteront seulement le mépris et la dérision, à défaut de pitié. Puis les maux unanimes les accableront.

Au contraire, je conçois mal une joie supérieure à celle de la mère et du fils, ayant atteint la maturité de l'âge, et se narrant leurs jeunesses, leurs aventures, leurs douleurs, quand le crépuscule éteint les lueurs des lignes, quand survivent les voix attendries au fond de la pénombre. Ils peuvent tout se dire. Tout se dire! Et ce sont, au monde, les deux seuls types d'êtres qui

le peuvent. Par crainte de sentir l'autre soupçonner plus que l'aveu, la femme ne saurait pas tout dire ; ni le mari. Leurs réticences obligatoires affligent leurs cœurs ; celles que l'un dissimule aussi bien que celles dissimulées par l'autre, et devinées par l'un. Souvent, les époux s'arrêtent ; et ils pensent à part, malgré les phrases que, vainement, achèvent leurs bouches. Entre mère et fils, ce leurre n'existe point. Ils sont comme deux livres ouverts l'un en face de l'autre. Le doigt d'un dieu tourne toutes les pages claires.

Il n'en saurait être de même touchant le père et le fils. Hommes, leurs efforts virils les rendent trop semblables pour qu'à s'apprendre ils éprouvent de l'intérêt, de l'étonnement, du plaisir renouvelés. Mais comment décrire la pudeur tragique d'une mère avide de savoir, sans trop interroger, les amours du fils, afin de les comparer à ce qu'elle crut être les sentiments du père quand il la conquit. S'est-elle trompée ? Fut-elle chérie selon ses espoirs ? Elle ressuscite tout le poème des épousailles. Le fils explique le secret du père. Ainsi, elle fut désirée, prise et choyée. Ainsi elle influença l'existence puissante d'un homme. Ainsi fut le réel. Ainsi fut l'illusoire. Une révélation nouvelle illumine les instants. Ses cheveux

gris, la mère les sent briller à son front autant que la couronne nuptiale. En retour, le fils apprend quels émois de femme surent l'adorer, quels le pourront, un jour, adorer. Les deux vies éclosent une seconde fois. Telles ces folioles qui reparaissent, avec le teint du printemps, sur les branches nues, en un automne de novembre, sous le soleil pâle comme un sourire convalescent.

Si le destin fut rigoureux, si la gêne et le veuvage attristent le logis, si l'ennui de propager leur affliction écarte du monde les deux élus, ils se complaisent indéfiniment parmi cette douçeur spirituelle; car elle produit une force d'imagination très efficace pour évoquer les figures que nomment les propos. Chacune des personnes qui fréquentent chez la famille, les silhouettes des parents, partis au loin dans les eldorados, les enfances des filles, maintenant vieilles et impotentes mais que bousculèrent autrefois de véhémentes passions, les gloires des militaires, les manies des savants, les vergognes des riches, les romans des aventuriers, les habitudes des braves gens, les rivalités des cousins, les punitions des coquettes, et les méchancetés des dévots : tout se corporifie entre les deux interlocuteurs. Un théâtre s'anime, avec ses décors, ses costumes, la scène, les gestes, les grimaces de ceux qui créè-

rent les origines de l'esprit présent. Peut-être les fantômes sont-ils assis dans le fauteuil, accoudés sur la table ; peut-être se glissent-ils par la porte mal fermée? La pénombre se fait si dense ; et les voix deviennent tellement imitatrices ! La vie se multiplie singulièrement au crépuscule entre une mère et un fils qui répètent des souvenirs.

J'ignore tout de la famille de V... Cependant, je m'imagine ne pas errer très loin de ce que fut l'affection entre cette mère et ce fils isolés dans une campagne morose, parmi les hostilités sourdes et lâches des rustres, et je suis sûr que l'accusation d'inceste, colportée par les abominables dans le pays, fut la plus sévère blessure qui meurtrit le malheureux gentilhomme au cours de sa montée vers le calvaire. Il a compris de quelle façon certains individus des champs peuvent interpréter la plus sainte manifestation de l'amitié, la grandeur solitaire d'un rêve qui, volontairement, s'exile.

XVII

LA FILLE SAGE

Bien qu'on plaisante, au bout de chaque refrain, son innocence, et depuis quelques siècles, le type n'est pas fort rare. Cependant, sa vertu ne se contente guère des vieux motifs. Elle n'invoque plus ni l'honneur du nom, ni la pudeur religieuse. Autres sont les arguments de cette honnêteté raisonnable. A vrai dire, ils eussent étonné, sans doute indigné nos pères applaudissant avec frénésie les drames où la jeune personne sacrifiait tout à l'amour afin de suivre un joli garçon sympathique, résistait aux objurgations de la famille, congédiait le richard amoureux que l'acteur représentait toujours sous des traits ridicules. Aujourd'hui, la fille sage découvre des théories absolument louables pour élire le monsieur opulent plutôt que le jeune homme pauvre. Et ces

théories sont telles qu'Octave Feuillet lui-même n'en saurait médire.

J'écoutai naguère Mlle Laurence R. les énoncer devant quelques intimes qu'elle avait réunis chez sa mère pour disculper sa conduite en apparence cruelle et cupide. On la blâme, en effet, beaucoup Tout le monde connaît, à Paris, cette histoire. Au début de l'hiver, l'un de nos jeunes médecins, parfaitement accueilli dans les salons du quartier Monceau, quitta subitement la France pour aller en Perse exercer son art. Fiancé durant la saison des eaux avec cette jeune fille, il avait partout annoncé cette prochaine union, les yeux radieux et le sourire en extase. A l'automne, le flirt délicieux de ces beaux adolescents avait ravi nos âmes les plus sceptiques. C'était une saine passion entre deux êtres intelligents, élégants, superbes. Je compte au nombre de mes amis Mlle Laurence. Je la guide comme sa mère dans le choix de leurs lectures, et parfois, nous discutons sur l'esthétique des peintres hollandais qu'elle admire sans réserves, qu'elle préfère même aux maîtres italiens, en alléguant, ma foi, les meilleurs syllogismes. Avec une piété joyeuse, elle s'occupe de l'Enfance abandonnée ou coupable. Elle visite les crèches et les fermes de banlieue où les nourrices élèvent les poupons de l'Assis-

tance publique. Elle est bonne et jolie. Ainsi que chacun, j'avais secrètement envié la chance du docteur. Nous le savions épris à l'excès, vibrant et fou comme un galant de drame romantique. Sa partenaire ne l'adorait pas moins. Aux deux familles agréait ce mariage de légende, en dépit de la médiocre fortune promise aux époux. Lui gagnait peu de chose. La dot de sa fiancée ne le devait pas enrichir. Par la rente de 60.000 francs, le pain et le beurre, le petit appartement clair leur étaient cependant assurés. Ils eussent eu le nid avec l'amour. Nous nous abordions les uns et les autres en supputant l'urgence des présents de noce à leur offrir. On s'ingéniait pour que les cadeaux décorassent au mieux le logis nuptial et fussent en même temps utiles. Brusquement, la nouvelle de ce départ et la réception d'une carte de visite consacrant, sur deux lignes sèches, la rupture des fiançailles, nous stupéfièrent.

Mlle Laurence se libérait. On l'emmena très nerveuse à Cannes. Parmi les mille suppositions inventées, colportées, discutées, affirmées, niées tour à tour, le blâme était général. Personne ne plaida pour elle. Sa mère, elle-même, l'accusa rudement d'abominable méchanceté. Nous assimilions la jeune fille à ces coquettes perverses capables de provoquer les passions des jeunes



hommes et de les mener au paroxysme, pour savamment jouir de la douleur au moment de la déception. Comme cent autres, Mlle R... se glorifiait intérieurement d'avoir brisé une vie naïve, enthousiaste, d'avoir jeté un cœur meurtri en pâture aux longs chagrins torturants. La mauvaise opinion se fortifia. Le bruit courut d'un mariage possible entre elle et un Brésilien de quarante-cinq ans que le commerce des cafés a muni de plusieurs millions. Massif, les yeux injectés de sang, le buste long et les jambes brèves, M. V. n'est pas complètement laid. Les défauts de sa carrure trop large disparaissent à demi sous les sobres lignes de ses jaquettes et de ses amples pardessus. La malice étincelle entre ses paupières un peu lourdes. La force volontaire émane de ses gestes prompts, de ses paroles hardies. Mais le docteur ressemblait aux sveltes statues du coureur antique.

De plus, il nous parut évident que, séduit par les formes impeccables de Mlle R..., ce Brésilien se la payait comme on se paie une courtisane. En même temps, il achetait ainsi le droit d'aborder un monde honorable de fonctionnaires assez mal disposés de coutume à l'égard des spéculateurs exotiques en quête de relations officielles et propices à l'extension des affaires. Tout cela

n'était guère plaisant. Les reproches de notre petite compagnie furent de moins en moins ménagés à Mlle R...

Bientôt, elle eut vent de ces propos fâcheux. Soucieuse de se justifier, elle fit donc convier par sa mère leurs intimes à une audition musicale en nous priant, avec des termes expressifs, de vouloir bien nous y rendre.

En arrivant, je remarquai combien le visage de la jeune fille portait de stigmates certainement laissés par d'atroces chagrins mystérieux. Vers les paupières, la peau diaphane recouvrait à peine les veinules bleuâtres. Autour des lèvres craquelées, le sourire nouveau ridait brutalement la pâleur du visage. Elle gardait la bouche entr'ouverte comme les malades qui furent longtemps oppressés. Ses magnifiques cheveux bruns, roux, dorés, seuls, conservaient à cette figure son apparat d'antan. Une beauté tragique succédait à une beauté joyeuse. Je m'informai de sa convalescence.

« Ma mine est mauvaise, n'est-ce pas? dit-elle... Je finis de subir une crise morale dont vous soupçonnez la cause. Le corps lui-même fut éprouvé. Tant pis! Il le fallait. Oui... je faisais fausse route... Vous pensez que je n'aime plus le docteur? Vous vous trompez entièrement. Je ne

concevais, je ne conçois encore rien de meilleur et de plus splendide que de lui donner ma vie... Il n'est pas une strophe de poète suffisante pour traduire la magnifique ivresse du rêve où je me complus. Quant à lui, son désespoir est extrême. Il n'ose espérer de ne pas s'égarer si, par hasard, il me revoit auprès d'un autre mari. Il a suivi mon conseil. Il est parti pour de longues années dans les villes de Perse. Non, je vous l'assure, aucune découverte fâcheuse dans nos vies ne nous détermina... Il reste le plus loyal, le plus noble des hommes. Lui ne peut me reprocher quoi que ce puisse être de fâcheux ou d'équivoque. D'ailleurs, il a fini par m'approuver quand je lui eus clairement et longuement expliqué les motifs de mon sacrifice... Les voici, du reste...

« Vous le savez, ma grand'mère eut huit enfants. De mes oncles, deux se suicidèrent à bout de ressources. Les trois qui survivent mènent, en province, une vie plate, atroce et misérable de petits commerçants gênés. L'une de mes tantes s'est réfugiée au cloître, et elle vieillit, à demi-folle, en tremblant d'épouvante à l'idée de l'enfer ; l'autre tient un bureau de tabac dans la banlieue depuis la mort de son mari, le capitaine tué au Soudan ; du matin au soir, elle pleure sur sa détresse. Seule, ma mère eut quelque chance

en épousant un homme qui réussit à faire prévaloir ses entreprises d'art décoratif. Sauf eux, toute la famille vit dans le malheur, la jalousie, la haine et la crasse. Et cela parce que mon aïeule se maria sans prendre garde à l'avenir de ses enfants. Pour assouvir une passion sincère, elle se leurra avec des théories généreuses et parfaitement désintéressées en apparence. Contre l'avis de tous, elle choisit l'époux de son cœur, qui était un beau musicien incapable de pourvoir aux nécessités d'une famille. Voici le résultat de cette faiblesse alors encouragée par toutes les littératures, tous les vers, tous les romans sentimentaux et tous les drames à tirade. Sept malheureux doivent à cet amour égoïste les ignobles péripéties de leurs existences, cent désespoirs, mille rancœurs, des ennuis sans limite. En conscience, jugerez-vous que mon aïeule accomplit un acte honnête en apaisant son goût de débauche avec le musicien, même conjugalement ? Elle ne prévoyait pas ?... Mais il était facile de prévoir. Elle n'était pas sotte. Lamartine a publié dans ses revues, dans des journaux, beaucoup de ce qu'elle écrivit sur l'histoire du plain-chant... Moi, je prétends que cette amoureuse a commis sept crimes contre sept de ses enfants... en les jetant sur le monde, sans fortune, avec tous les goûts dis-

pendieux de gens élevés à Paris, dans une société plutôt brillante... Mon aïeule fut criminelle. Je ne le veux pas être. Voilà pourquoi j'épouserai M. V... au lieu du docteur, quoi qu'il en puisse coûter à mes sentiments?... Je n'immolerai pas le bonheur de mes enfants aux exigences de mes instincts. Je n'entends pas renouveler la tragédie de Médée; je ne veux pas égorger les fils de Jason... »

Nous marchions, pendant ce discours, de long en large à travers la galerie de l'appartement somptueux; car feu M. R..., encore qu'il ait économisé peu de capital, gagna beaucoup d'argent tantôt à Paris, tantôt à New-York, à Baltimore, à Philadelphie, où il décora les maisons des millionnaires. Il dépensait à mesure. Je comprenais à présent que cette jeune fille, grandie au milieu d'un luxe qui lui paraissait une condition du bonheur, assaillie par les constantes lamentations de parents pauvres et désolés, eût tout à coup senti naître en elle le besoin d'un devoir jusqu'à nos jours mal entrevu par les moralistes. Droite et la tête haute, elle tranchait l'air avec ses mains pâles. Elle scrutait mon esprit de ses yeux tristes et francs, acharnés à me convaincre. Une robe de gros drap bleu et un carcan de jais bleu cerclant le cou frêle paraient sa fine stature ner-

veuse. Elle souffrait, haletait, fière, après tout, d'admirer le sacrifice volontairement consenti par sa vigoureuse morale.

« Oui, reprit-elle, oui, oui : le devoir est là. J'ai trouvé la voie de l'Honnête et du Juste, pour nous, les filles de l'élite. Il faut laisser l'amour aux misérables et aux imbéciles. Les premiers y découvrent le seul plaisir, et il serait cruel de le leur retirer. Les seconds demeurent inaptes à voir plus loin que la satiété de leur gros instinct idiot. On ne peut songer maintenant à les dissuader. Mais nous, nous devons accroître sans cesse la somme de nos obligations envers le monde. C'est là notre grandeur. Voilà notre seule excuse valable, quand on reproche à la société de nous avoir pourvues par avance, trop partialement. Nous devons soumettre au bonheur de nos enfants, à la félicité des générations futures, les caprices de nos passions. Si dur que cela puisse paraître, il convient de s'y résigner sans faiblesse. J'ai donc préféré l'anéantissement de ma joie sentimentale au malheur de ma descendance. N'ai-je pas bien agi ?

« Vous hésitez à me répondre. Cela vous bouleverse. Vous êtes encore un homme du romantisme. Pour la jeunesse rien ne vous paraît mieux que l'amour éperdu ?... Que dites-vous ?... Mais

non, cher monsieur : il ne vaut pas mieux rester célibataire ou volontairement stérile, puisqu'avec l'argent de M. V... je puis mettre au monde autant de personnes actives et saines que mon aïeule a procréé d'individualités pitoyables. Je ne me reconnais pas la licence de me dérober à cette mission. Comment ! le hasard me dit : « Il dépend de vous d'engendrer un ou plusieurs êtres que la meilleure sorte d'éducation et d'instruction développera pour devenir utiles aux hommes, que la fortune aidera dès leur jeunesse dans leurs tentatives et dans leurs plaisirs, que la félicité probablement rassasiera ». Et moi je me refuserais à distribuer ce bonheur, à créer ces forces bienfaisantes ou belles, au nom d'un égoïsme jaloux qui ne veut tolérer, pour une fin si haute, l'approche d'un mari certes un peu lourd et téméraire, mais, en somme, point répugnant. Non. Non. Je ne dois pas me refuser.

« Au reste, n'ai-je pas connu de l'amour, avec le docteur, ce qui en est le sublime et l'essentiel? Tous les livres un peu philosophiques nous enseignent que le désir l'emporte sur la satisfaction de la convoitise. Six mois, nous nous sommes follement désirés, sans que nos lèvres aient effleuré nos chairs ailleurs que sur nos mains tremblantes. Je crois aux psychologues. Comme

tant d'autres héroïnes, j'évite la déception de réaliser. Je sais quelques jeunes ménages dont les époux, follement épris d'abord, se supportent à peine, passé deux ou trois ans. Admettez que cette malchance nous fût échue? Ne vaut-il pas mieux avoir esquivé, peut-être, un déboire atroce après de si merveilleuses illusions?

« Ces motifs vous paraissent artificiels? De votre temps, une jeune fille qui aurait eu mes idées, chose invraisemblable, sur nos devoirs envers les enfants, ne se fût pas mariée. Et vous en revenez toujours à ce conseil indirect. Eh non. Je veux bien abdiquer l'amour; mais je n'entends point abdiquer toute la vie. Célibataires, nous demeurons trop dépendantes. Ou bien, si l'on se révolte, on consomme le chagrin des parents; on les choque; on les peine.

« Ma mère ne souffrirait pas que je sorte à ma guise, que j'aille au théâtre sans contrôle, que je lise n'importe quel livre, n'importe quel journal, que je fréquente qui me plait. Je suis condamnée à chérir ses amis, à ne pas rencontrer les personnes qui lui sont indifférentes; et celles-ci justement me tiennent les propos que j'aime, me proposent les parties qui m'agréent. C'est pénible à dire, mais, à la distance d'une génération, on n'a plus les mêmes idées, ni les mêmes goûts.

Ma mère me parlera quatre ou cinq heures durant des méfaits de la blanchisseuse qui gâte et roussit le linge, de ceux de la lingère qui le reprise mal, et des emplettes nécessaires pour remplacer les pièces hors d'usage. A cela je donnerais bien trois minutes d'attention. Maman hésite huit jours pour savoir si elle achètera du satin ou du quinze-seize afin de renouveler les rideaux du salon ; et, chaque heure de cette semaine, elle m'obligera certainement à débattre le problème. Moi, je ne saurais, sans exaspération, m'occuper de la chose plus de cinq minutes par jour, pendant trois jours. Je me déciderais ensuite. Et ça m'affole d'examiner trente fois les deux solutions possibles, sans les voir résoudre. Qu'une dame manque de nous saluer dans la rue, maman s'indigne ; elle enrage ; elle s'attriste un long mois entier. On peut ne point me saluer, je m'en moque, exception faite pour quelques intimes. Maman croit tout perdu. Cette amie vague, malconnue, qu'on apercevait en visite deux fois dans la saison, et qui s'attardait un quart d'heure chez nous, à l'époque du Jour de l'An, devient tout à coup essentielle à notre vie, à notre respectabilité, à notre fortune, à notre avenir. J'aimerais bien mieux déchiffrer du Wagner que de me demander avec ma pauvre mère

si le cousin de l'impertinente n'a point recueilli sur nous, pour le redire, un mauvais propos colporté par la femme de l'agent de change; Zénaïde, notre cuisinière congédiée, servant aujourd'hui chez cette flirteuse. J'avoue que tout cela m'est égal; tandis que les aventures mélodiques de Siegfried et de Parsifal m'intéressent davantage. Mais entre Siegfried et moi, maman interpose son problème mondain; ou bien elle énumère indéfiniment les personnes qui assistaient à la réception de la comtesse Bacquinot.

« De tout cela je souffre beaucoup. Il me faut une autre existence. M. V... me la procurera telle que je la souhaite. Et si l'amour ne me possède pas, je me consolerai noblement par le souci d'éduquer notre descendance, de faire des âmes moins férues de leur instinct que du bien social. Cela me semble la noblesse véritable. »

XVIII

LES PLAGIAIRES DU DANTE

Nous lûmes, quelque matin, l'histoire d'un jeune garçon qui, ayant quitté le logis familial pour faire la fête, y rentra juste à l'heure où le père venait de mourir, désolé par les aventures de son fils. Après que la mère eut dit à l'enfant prodigue : « Viens voir ton ouvrage ! » en ouvrant la chambre funéraire, celui-ci se retira dans la cuisine, et, à coups de couteau, se frappa.

Encore que le drame paraisse digne d'être conté par un auteur de *La Morale en Action*, il présente de la grandeur tragique.

Nos méfaits, pour bénins que nous les jugions, ont vraiment des conséquences, et, parfois, les pires. Entre les motifs propres à persuader les époux d'admettre la vie stérile, je crois bien que la crainte de voir la descendance « mal tourner »,

influence beaucoup. Malheureusement, les passions de l'adolescence sont impérieuses. Elles préparent et déterminent, la plupart du temps, les malheurs de l'existence entière. Les parents le savent. Afin de préserver leur progéniture, ils la sermonnent, la gourmandent, la punissent et la contraignent à la sagesse par tous les moyens. Parfois, leur sévérité réussit. Très souvent, elle accule l'éphèbe à la rébellion. Il s'affranchit. Des camaraderies mauvaises l'accaparent. Filles et souteneurs l'abusent. On lui représente l'honnêteté comme une hypocrisie, l'honneur comme une rengaine, et le devoir social d'offrir l'exemple héroïque comme un attrape-nigauds. Il refuse d'être jobard. L'orgueil naïf des Grecs et des Latins, des races méridionales triomphe en lui. Même rassasié de luxure et d'orgies, il éprouve, au milieu de ses compagnons, cette affreuse maladie mentale qui nous ronge en France : le besoin d'être envié. Alors, pour ne pas déchoir, il demande l'argent aux bienfaisances infâmes. Il loue sa vigueur à des filles publiques. Muni de leur bourse, il parade. Dépensant, il jouit d'être jalousé par les pauvres. Son cynisme avoue et vante les fautes qui le transforment en un être passif, soumis aux exigences de celle qui paye. Il renonce à produire ;

ce qui est la gloire de l'homme. Il renie ses facultés de création. Il déserte le poste confié par une race probe afin que soit continuée, transformée, améliorée l'aise du monde. Et les parents, dépositaires de cette religion, se voient leurrés dans leur espoir atavique, sentimental et puissant, d'adjoindre l'œuvre de leur nom à l'œuvre de leur caste, de leur race. Tout ce pour quoi ils ont vécu, souffert, sans discuter, depuis l'enfance, cela s'écroule. Leur tâche ne sera point perpétuée. C'est l'immense désillusion. En eux-mêmes les ancêtres de toute l'ascendance pleurent l'inutilité d'efforts séculaires, de traditions obscures, de préjugés transmis. Et les vieux meurent de cette trahison.

Besoin d'être envié. Indéracinable vice de la nation. Toute notre bourgeoisie se gâche l'existence en y satisfaisant. La dame en partance pour Nice dans le fiacre chargé de malles, guette aux yeux des flâneuses le mauvais regard de celle que sa pénurie retient sur le boulevard. Et cette souffrance de la foule est pour la voyageuse bien autrement agréable que l'espoir d'un pays favorisé de jardins exquis, d'une mer harmonieuse, de la côte rose et bleuâtre, longtemps fleurie. La personne riche d'une famille remercie son luxe de la tristesse qu'il procure aux cousines dépourvues

de rentes. Ce n'est rien de fréquenter les gens célèbres, si l'on n'en peut parler comme d'amis très intimes à des parents, à des camarades obscurs, qui regrettent la médiocrité de leur vie, à ce moment-là, gardent malaisément leurs soupirs et baissent les yeux. Avoir une amie chère à la mort, est un délice, si l'on peut nommer, parmi les docteurs qui la soignent, les plus illustres membres de l'Institut, ceux de qui la consultation se paye gros. Quelle chose saurait nous mieux consoler de la fin des proches, sinon la magnificence du corbillard, la profusion des couronnes, l'affluence des clients, des connaissances, des protecteurs, des fournisseurs, des badauds, des bavards, des ironistes, des frôleurs et des frôleuses, des colporteurs de potins, sinon la fureur contenue de la populace qui suppute ce que lui vaudrait de pain et de vêtements l'or prodigué pour cette pompe inutile. Combien peu d'amants se contentent d'adorer leur belle maîtresse chez eux, dans le décor aimable du boudoir? Ils l'empanachent. Ils l'affublent d'oripeaux, de bijoux, et de fards. Ils la mettent à l'étal partout, afin que l'homme sans amour soit torturé de désirs et de rancœurs. Peu importe à l'élégante de porter une robe aux lignes nobles, un chapeau qui la rend pareille aux déesses. L'es-

sentiel est que le nom du couturier, de la modiste soient devinables à l'aspect de ces ornements, et que le nom enseigne aux masses le coût de cet apparat. Le poète qui compose une strophe impeccable s'en glorifie, mais, avec un plaisir égal, il imagine l'écrasement des émules, leur honte, leurs compliments fielleux, la haine près d'être conçue pour le triomphateur, toutes les peines des orgueils vaincus.

Ce que l'âge préhistorique nous légua de cruautés persiste dans ce sentiment naturel. En dépit de la loi, de la morale, de la charité chrétienne, nous pouvons, de la sorte, géhenner le faible. Dans un salon, avec quels raffinements d'astuce, les coquettes jouissent d'humilier leurs inférieures, leurs égales. C'est toute la science de leurs vies. Un homme sans maîtresse, fût-il jeune, beau, plaisant, est toujours moins courtisé par les flirteuses que le mari ou l'amant d'une jolie femme, fût-il laid, bougon, mûr et pédant. Car si l'on pouvait désoler cette créature en lui ravissant l'ami, l'époux, quelle félicité de la mettre véritablement au désespoir !

Le besoin d'être envié : c'est le besoin de torturer. S'il cloue le captif au poteau de guerre, s'il lui enfonce des éclats de bois sous les ongles, s'il le scalpe, s'il l'effleure et le déchire de ses

balles, sans viser l'organe essentiel, de façon à prolonger indéfiniment le supplice, le Sioux veut épier les signes de l'angoisse dans les yeux du martyr. Il se réjouit de cette chair frémissante autour de la plaie nouvelle. Il goûte du bonheur curieux à voir se rétracter la hanche trouée par le projectile, à voir la bouche tordue par les crispations, à regarder l'enflure bleuie des doigts sanglants, à deviner quelle phase de la douleur horrible le patient traverse, et, enfin, à se féliciter de n'être point celui-là, mais, au contraire, celui qui montre, éprouve, analyse la joie de satisfaire sa curiosité de l'agonie.

Un homme célèbre, une femme élégante et belle qui se frayent passage dans l'élite, à un gala, m'ont toujours paru tels que cet abominable sauvage des romans éducateurs. Avec leurs masques de bonhomie affable, de simplicité accueillante, ils savourent le délice de piétiner les cœurs. Ils se flattent de triompher sur les tortures morales de ceux que n'exauça point le sort, et qui contemplent, dans ce couple, l'image du bonheur intangible. Autour des deux élus, on entendrait grincer les dents, craquer les muscles contractés, se nouer les nerfs, sangloter sourdement les gorges. On aperçoit trop d'yeux qui retiennent leurs larmes, trop de mines qui accu-

sent l'injustice du destin. C'est l'enfer pour tous ces damnés que ronge l'envie légitime d'égaler et de surpasser. Le couple cruel va, sans égards. Il triomphe. Il sourit. L'extase de sa félicité noie ses regards brillants. Sereinement glorieux, parmi les décombres des ambitions et des passions, il marche sans pitié.

Cet infernal plaisir est celui que recherche le groupe de gens qu'on nomme Tout-Paris. Ne croyez pas un instant que le culte de l'art dramatique soit le motif réel de l'affluence aux premières représentations. Peu leur chaut, en vérité qu'une sottie l'emporte, ou l'autre devant le trou du souffleur. Mais lorsque la toile tombée, ils se prélassent au bord des loges; lorsque, l'ouvreuse rémunérée, ils descendent solennellement l'escalier du théâtre, parmi les chuchotis du public, dégorgé par les boyaux des corridors, ils se plaisent. Pour ces minutes, seules, ils sont venus, ils ont manifesté une opinion, ils ont feint d'écouter le dialogue ennuyeux des récitants. En effet, à ces minutes-là, leur vanité jouit à l'extrême. Ainsi le conquérant barbare foulait les ruines fumantes, au pas de son cheval dont les sabots glissaient sur les corps éventrés, les intestins à nus, les mares de sang liquoreux, les yeux arrachés et pendillants, les

chevelures pleines de caillots, les poings contractés par les affres des agonies lentes. Un Gengis-Khan, un Omar ricanaient d'aise à se sentir enviés alors par le peuple vaincu et les soldats vainqueurs. Kitchener, au Transvaal, quand il visitait les camps de reconcentration et les villages détruits, quand il signait la sentence de mort applicable aux patriotes boers, ressentit les mêmes ivresses intérieures, sans doute. Mais oui : elles ne diffèrent pas énormément de celles que recherche une très jolie femme habituée des premières représentations. C'est le même appétit de savoir sur soi la haine d'êtres nombreux et impuissants. Oh ! provoquer leur rage sourde, les regrets jaloux, et toute la série des supplices moraux les plus atroces.

Quand le marquis de Sade perçait de la pointe de son épée, la malheureuse fille publique attachée au bois de lit, il se préparait le même plaisir de posséder une haine véhémente et furieuse, une douleur sanglotante, durant que la volupté suprême remuerait les fibres et les os du voluptueux. Tout Paris a l'âme fille du divin marquis. Une femme élégante n'a jamais pu supporter l'audition de littératures supérieures, au théâtre, parce que son esprit est occupé par l'attente de cette extase. Le moyen de soumettre

son intelligence à l'examen d'une pensée forte, lorsque toute l'âme prévoit l'admirable spectacle des plus réelles tortures, des ruines d'existences, des pauvretés grinçantes, des révoltes étouffées, des rivaux et des rivales que leur défaite a, pour jamais, blêmis?

Dante a fait de cela l'un des poèmes magnifiques dans les siècles. Il lui a suffi de songer que ses ennemis personnels et politiques étaient visités par lui, triomphant au bras de Virgile, dans le fond des Enfers. La coquette de Paris recommence, pour soi-même, aux grands soirs, la création dantesque. Elle descend, comme le poète, l'escalier des abîmes où retentissent les douleurs des damnés.

Fatalement la bourgeoise l'imite. Le besoin d'être envié constitue le principal de ses appétits. Chaque horde sociale sert à rassasier cette faim odieuse de ses chefs, tandis que les jaloux, maîtres en un cercle inférieur, jouent le même rôle de tortionnaire auprès d'un groupe moins fortuné. Instruite dans cette atmosphère de rivalités sournoises, hypocrites et cruelles, la jeunesse emporte vers sa vie la tare des Latins. Etre envié lui semble le meilleur de ce que peut atteindre l'homme. Faire pâtir, lui paraît noble et digne de soi. Dans les milieux médiocres, on

est envié pour l'argent que l'on dépense. Il faut en dépenser à foison, dussent les vieux parents redouter la misère. Inexorable l'adolescent dépouille les siens. Il pille la caisse paternelle. Il exige brutalement. On lui donne parce qu'on le sent prêt à toutes les hontes, au crime même. Épouvantés de celui qu'ils mirent au monde, les vieux s'inquiètent, s'affolent, s'énervent, s'enfièvrent dans le commerce de l'idée fixe. Ils dépérissent. Survienne une maladie, elle s'aggrave dans un corps usé par l'obsession de la crainte. Ils meurent. Et l'enfant prodigue, revenu dans la chambre funéraire, voit son œuvre, se tue.

Est-ce là son œuvre réellement ? Est-il le responsable, ou bien les éducateurs qui donnèrent l'exemple de ce vice, qui, par tous leurs actes, convoitises, manigances, rivalités, triomphes, enseignèrent à leur progéniture le besoin d'être envié ?

Hélas ! nous apprêtons les crimes de notre descendance. Notre manque de bonté engage l'adolescent à jouir des vanités mauvaises et cruelles.

L'honneur n'est pas d'être envié, mais respecté.

Voilà ce qu'on enseigne trop peu. Nous n'apprenons pas à devenir heureux pour nous-

mêmes. Si nous touchons le bonheur, il ne comble pas notre cupidité à moins que les autres ne pâtissent de l'apercevoir, de le désirer, et, ne l'obtenant pas, de s'en navrer jusqu'à la mort.

Au temps héroïque de l'Encyclopédie et de la Révolution, les ambitieux le furent pour l'idéal qu'ils voulaient servir. Aujourd'hui les ambitieux ne servent plus l'idée. Ils s'en servent. Sous le couvert de la vérité qu'ils firent admettre, ils besognent à l'avantage de leur personnalité seule. Le besoin d'être envié anime presque tous ceux qui s'imposent au monde. Leur souci n'est pas de conduire leur philosophie au triomphe par le moyen de leur action victorieuse, mais de cacher, sous le masque d'une philosophie, leur convoitise d'être jalousés. Tous prétendent recommencer la promenade aux enfers, de leur vivant, à l'image de Dante guidé par Virgile, cependant qu'à leurs pieds gémira le supplice affreux des rivaux, des ennemis. C'est le but.

Une cruauté morale et sournoise remplace la cruauté brutale et franche. La science d'endolorir les âmes succède à celle de torturer les corps. Et cela prépare des générations criminelles, nécessairement.

Il nous manque des professeurs de bonté.

« A mon humble avis, m'écrit-on, vous ne sentez pas assez (ou vous ne dites pas assez) que la cidatelle des préjugés et des routines dans les classes soit-disant éclairées, c'est la femme et l'esprit féminin (je ne dis pas féministe.)... Vous voulez juger la supériorité des institutions, des hommes et des œuvres d'après un idéal nouveau d'utilité et de justice. Ne sentez-vous pas que c'est surtout la femme, aristocrate, bourgeoise, demi-bourgeoise, même ouvrière, qui est réfractaire à cette conception ? C'est elle qui classe les choses et les gens d'après le galon, le panache, le prestige traditionnel et l'étiquette sociale. Pour elle, le bonheur est affaire de vanité, et sa vanité ne voit que les signes extérieurs et conventionnels qui furent, dans le passé, la marque de la supériorité.

« Vous réagissez contre le militarisme, et ce sont les femmes qui subissent le prestige du panache et le suggèrent aux hommes par leur propre enthousiasme. Vous voulez abolir la superstition des carrières nobles et libérales ? Trouvez donc des bourgeoises qui acceptent pour leurs maris ou leurs enfants la *déchéance* d'un métier utile, lucratif et intelligent. Votre forgeron récitant des vers de Virgile reste un paradoxe ridicule pour la moindre pécore de petite ville, et

toutes les *demoiselles* sans dot accepteront mille fois les privations d'un ménage d'employé à 1.200 francs ou les colères rentrées du célibat, plutôt que d'accepter la main plus ou moins noire d'un mécanicien à 10 francs par jour...

« ... Pour moi, qui observe en province les vieilles couches bourgeoises à peine entamées à la surface, je constate chez l'immense majorité des femmes la superstition obstinée des compartiments et des étiquettes de la hiérarchie. Quel que soit leur rang, quel que soit leur toilette, grattez la femme vous trouverez LA DAME, la terrible dame de Schopenhauer, avec sa préoccupation obsédante et maladive d'égaler Mme Une Telle qui se croit supérieure, et de se défendre rageusement pour tenir à distance Mme X... qui voudrait être une égale. Quelle idée fixe de choisir et de régler chaque article de sa toilette, de son ménage et de son budget, en vue d'affirmer ou de simuler une supériorité sociale ! Quel profond dédain de tout confortable et de toute esthétique, dès qu'il s'agit d'afficher les insignes de cette élite qui « suit la mode ». Élite ridicule peut-être et mode surannée, mais qui satisfait quand même le besoin de se classer et de sentir encore derrière soi quelqu'un à mépriser.

« Si j'insiste sur ces détails mesquins, c'est

que j'y vois le symptôme, le symbole et le résumé de la psychologie bourgeoise. Les principes de la vanité mondaine dominent à la fois la toilette, le cérémonial et les choses les plus graves : mariages, relations, éducation, choix des carrières, programme de vie et de bonheur. Les femmes jugent un grand homme et choisissent un chapeau d'après le même idéal. Cet état d'esprit leur rend incompréhensible et odieuse toute transformation qui déclasserait et reclasserait toutes choses, qui bouleverserait la hiérarchie conventionnelle, leur religion et leur vie.

« Au contraire, tous les *messieurs* acceptent le chapeau de tout le monde et le veston égalitaire ; la toilette peut traduire un goût personnel, mais elle ne sert plus à indiquer le rang et la fortune, et l'employé d'une banque peut être semblable dans la rue à son archimillionnaire patron... C'est qu'au fond les hommes s'attachent de plus en plus aux avantages non conventionnels : la fortune, le pouvoir, le plaisir, l'influence, etc... Agir, vivre, valoir et faire quelque chose au lieu d'être quelque chose, c'est de plus l'idéal, encore platonique et stérile, des hommes à l'esprit éveillé. Même les joueurs de manille que vous fustigiez un jour sont surtout paresseux et mal outillés pour le struggle, mais ils

ne sont pas hostiles en principe à la supériorité de l'activité et du mérite. Ils n'iront pas aux colonies, mais c'est par peur de la peine et de l'insuccès. Ils ne repousseront pas vos idées si, par hasard, ils les discutent et ils sont bien aises, tout au fond, que le café où ils s'abrutissent s'appelle le café du Progrès. Peut-être leurs fils sortiront-ils de l'ornière, c'est affaire de temps, de propagande et surtout de nécessité... »

Cet excellent observateur des sentiments communs à la bourgeoisie continue sa lettre en critiquant les théories du féminisme pour montrer leurs périls. Il objecte que l'avènement de la femme au suffrage serait le triomphe de la bourgeoise, installant l'adultère et l'idéal d'un sentimentalisme benêt au foyer conjugal, sans Code qui la contrarie, selon les souhaits de théâtre que corporifièrent messieurs Jules Case et Hervieu, dans la *Loi de l'Homme* et dans la *Vassale*. La petite avant-garde révolutionnaire des frondeuses, des doctoresses, préparerait l'invasion d'une épouvantable armée réactionnaire. L'odieuse héroïne de Dumas fils récolterait ce qu'auraient semé Mme Poignon, Séverine et Jules Bois.

« L'avènement de La Dame ! Chose tragique.

« Et toutes les espérances de rénovation libre sombreraient. »

J'avoue que je redoute aussi de tels dangers. Mais j'espère que la masse des femmes du prolétariat s'opposerait, par un nombre maître, à cette catastrophe ; ce qui se produit, au reste, en Nouvelle-Zélande et en Finlande.

Je cède au plaisir de citer encore :

« Tous les hommes supérieurs que vous exaltez seront écrasés, si la femme juge, par les hommes décoratifs. Renan et Anatole France ne commencent d'exister que le jour où il est bien porté de les avoir à dîner... Or, c'est l'influence féminine qui, dans la plupart des ménages, règle le train de vie, non en vertu de décisions personnelles, mais en vertu d'un code impérieux fait par toutes les femmes en général, et que chacune a l'air de subir et de désapprouver en particulier.

« C'est ce code qui oblige à *vivre selon sa position*; c'est-à-dire à porter au maximum les dépenses de vanité et à subir les difficultés de joindre les deux bouts, au lieu de la large aisance favorable aux initiatives et à l'esprit d'entreprise. C'est la femme, presque toujours, qui substitue le luxe pour la galerie à la satisfaction des goûts personnels, qui rogne sur les cotisations, les souscriptions, les abonnements et les livres, pour payer un dîner ennuyeux et « indispensable », qui remplace quotidiennement les amis de cœur et

d'esprit par les *relations* flatteuses... Enfin, le mariage de convenances et de vanité, pour que les jeunes ménages recommencent la même vie idiote et transmettent à leurs enfants ce trésor de préjugés nationaux... Un préfet et un président servent à faire une préfète et une présidente, tandis que Pasteur ou Victor Hugo, en se mariant, ne font pas une bienfaitrice de l'humanité ou une femme de génie... Expédier aux colonies un fils oisif, suivre aux pays sauvages un fiancé entreprenant et débrouillard, c'est, pour une femme, se déclasser, entrer en concurrence avec le premier venu, en cas d'insuccès exposer un homme du monde aux métiers inavouables des Abraham Lincoln et des Jay Gould, lors de leurs débuts ; c'est, en un mot, risquer la déchéance... Il est admis qu'un jeune homme ruiné a la ressource de s'engager dans la cavalerie, parce qu'il est convenu qu'à balayer le crottin de la caserne on ne déroge pas, au contraire; tandis qu'il faudrait peut-être s'encanailler pour mener la vie large et intelligente aux colonies, et conquérir la fortune...

« ...Il y a cent ans, l'affranchissement des nègres de Saint-Domingue figurait légitimement au programme humanitaire et civilisateur ; réalisé dans un pays admirable, il n'a produit qu'une

forme grotesque de la barbarie, un siècle d'opérette sanglante. Sans comparaison impolie, n'y a-t-il pas quelque contradiction et quelque danger à réussir l'affranchissement de la femme avant d'avoir entamé sa conversion ? Il faut d'abord railler et démoder cette hystérie nationale, qui a voué toute notre littérature d'imagination à étudier la femme et l'amour, qui veut nous faire admettre que le geste de l'amour est seul d'essence divine, et qu'il n'y a plus ni lois ni serments dès que la fille de mon concierge est amoureuse du garçon boucher d'en face. On ne peut pourtant pas réduire l'imagination d'un grand peuple à des rabâchages de troubadour gâteux... »

Evidemment, la vérité s'exprime ainsi. La bourgeoisie comme l'aristocratie sont gâtées par le règne absurde qu'imposent aux maisons les vanités féminines. Peut-être qu'avant d'affranchir l'épouse, il conviendrait pour les hommes intelligents de s'affranchir d'elle. Le problème semble ardu et l'ennemi puissant.

La Dame est l'obstacle.

XIX

LE DIVORCE

En province, usant du sabre et des médisances, tout un régiment de dragons se querella, lors de l'Affaire, afin de fournir au problème du divorce une solution claire. Dans Paris, les frères Margueritte, illustres auteurs du *Désastre*, entreprirent de plaider activement sur le même sujet. A la tribune de la Chambre, les ministres, parfois, donnèrent leur avis. Les parlementaires en profitent pour rejeter leurs exercices pratiques et s'adonner à quelques expériences d'hypnose oratoire. A vrai dire, cette suggestion foraine ne réussit plus guère. Dans l'enceinte du Palais-Bourbon même, ratent les passes magnétiques du geste. Le toucher vibratoire de la voix, par le moyen des ondes sonores, atteint encore les auditeurs à l'épigastre et à la trompe d'Eustache. Mais leur

14.

grand sympathique et leur encéphale réagissent d'une façon purement physique. Rien n'ennoblit plus cette sorte d'émoi musical. Malgré des mots bruyants, les redondances sentimentales ne suscitent que l'enthousiasme à peu près réflexe de l'assistance. Toute cette parade émeut de moins en moins ceux l'ayant d'abord utilisée à leur profit dans les réunions publiques pour la naïveté du populaire. Aussi la question du divorce demeure obscure comme devant. Personne n'a persuadé ses contradicteurs.

Il faut revenir à la simplicité logique. Aux temps de la préhistoire, comme nous le savons, le chef du clan interdit la rupture du lien matrimonial, par esprit d'hérédité. L'homme fort, le brave, le maître, ayant vu ses fils le soutenir efficacement au cours des combats, et durant les péripéties de la chasse, a remarqué comment ceux nés de lui l'emportaient en vigueur sur les enfants aux origines douteuses. Son orgueil le certifia. Le mariage fut établi, consolidé, sanctifié dans l'intention de sauvegarder ce principe de puissance, de le développer et de le perpétuer. Toute mésalliance avec le rival, l'étranger, ou l'inférieur pouvait affaiblir, par contamination de semence chétive, la suprématie de la famille. De là ces peines capitales qui frappèrent les amours

illégitimes. Il y allait de la victoire ou de la défaite pour la horde. La science contemporaine affirme la nécessité de cette sélection prévue par l'âme rudimentaire des ancêtres. Naturellement l'adultère de la femme seule était déplorable puisqu'il semblait propice à l'intrusion du bâtard. Le mâle pouvait à sa fantaisie posséder les esclaves. La vindicte de la tribu ne le devait atteindre qu'au cas de séduction souillant l'épouse d'un autre homme fort, d'un autre brave, d'un autre chef.

Aujourd'hui les femmes s'étonnent de cette différence consacrée par les mœurs, puis par le Code, entre l'adultère du mari et celui de la conjointe. Rien de plus évidemment juste néanmoins. Le goût du mâle pour une fille ne corrompra en aucune façon les vertus de l'hérédité familiale, tandis que le consentement de l'épouse aux désirs de l'étranger, risque d'abîmer pour toujours, dans la succession des temps, l'énergie particulière de la race. En pure déduction sociologique le chef n'accomplit aucun acte nuisible dans la fécondation de l'esclave ou de la courtisane. Bien au contraire. Mêlant l'essence de ses qualités à un sang inférieur, il l'amende; et, par là, rend à la tribu le service d'accroître ses vigueurs moyennes, la valeur de ses métis.

Quelques religions condamnèrent le divorce, parce que l'empreinte du premier mâle qui déflora persiste, constate l'embryologie, à travers les naissances successives, celles-ci fussent-elles dues au rapprochement de la mère et d'un second époux. Par conséquent, la divorcée qui engendre à nouveau ne met pas au jour des produits purs, mais des fils participant aux caractères des deux mâles. Telle était la croyance. De nos jours les savants discutent cette allégation. On accouple dans les haras, les juments avec des zèbres, puis des chevaux, en vue de vérifier si les signes de la première conception se retrouvent chez les poulains de la seconde portée. On n'a point encore obtenu de conclusion probante. Le litige se prolonge. Dans le cas où l'opinion ancienne et religieuse triompherait, à la suite de ces expériences, la certitude serait inéluctable. Fatale à la pureté de la descendance, la divorcée ne pourrait s'offrir en seconde union légitime.

Sans connaître de cette recherche, les personnes qui s'abstiennent de recevoir aimablement la femme divorcée puis remariée approuvent la théorie des haras familière aux prêtres et aux législateurs antiques. Pour elles ce n'est qu'une affaire de tenue, de snobisme et de tradition,

En vérité nous souffrons du malaise obligatoire

pendant les époques intermédiaires. La famille perd tous les jours son caractère de noyau social, où se concentraient les puissances d'une patrie. L'individu cesse de consentir à lui sacrifier ses goûts. La faute s'en peut imputer aux ancêtres, aussi bien qu'aux contemporains. Si la coutume n'avait point permis l'indulgence pour l'adultère, depuis les temps les plus reculés, notre foi en la précellence de la famille persisterait encore. Malheureusement le contraire s'est produit. Tant de siècles ont ri de Sganarelle! Or, Sganarelle défendait le principal, ce qui justifiait la coutume, les lois, et ce qui préparait, théoriquement, l'excellence d'un peuple composé de familles à hérédités pures ayant persévéré dans leur être, depuis les origines, afin de constituer de sévères aristocraties militaires, agricoles, intelligentes. Celles-ci eussent, à la longue, formé une ample élite très parfaite pour le triomphe de l'esprit et des armes. Clitandre a souri. Chacun encouragea Clitandre. Les littératures l'exaltèrent avec sa complice. A force d'entendre railler son mécompte, Sganarelle a imité les moqueurs. Aujourd'hui, l'époux trompé estime décent de ne point mener le scandale à grand fracas. Il s'attriste, sourit un peu, traite la coupable en petite mal élevée, et demande le divorce, après

constat du flagrant délit. Seuls, les rustres, les ivrognes et les brutes croient encore au besoin de venger « l'honneur du mari ». Un galant homme sent fort bien que son honneur ne peut dépendre d'une oscillation d'autrui sur le divan, et qu'il ne sied point de tonner ni de massacrer, pour punir la gourmandise d'une enfant au sexe atteint de boulimie. L'adultère a perdu ses masques tragiques dans les entresols des romanciers psychologues. Mais en même temps la famille a perdu de son importance magistrale. Elle est entrée dans l'ère de l'opérette, à la suite de Ménélas.

Depuis qu'on ne décapite plus les adultères, après les avoir promenés nus, dos à dos, sur un ânon galeux, le mariage a fini de valoir autant que le désiraient les ancêtres préhistoriques fondateurs de la coutume, l'époux n'a pas à son service de loi qui appuie, sur une sanction sévère, les principes de l'hérédité, en condamnant la forfaiture de l'épouse ; il ne lui reste qu'à rire avec les magistrats d'une infortune dont ils estiment le dommage suffisamment pallié par seize francs d'amende et quelques heures de prison. Les moralistes officiels se récrient sur la calamité de la dépopulation et la décadence de la famille, sur le nombre toujours accru des unions

libres et stériles au détriment des ménages réguliers et féconds. C'est que le mariage devient une chose peu tentante. Un brave garçon se propose de fonder une famille, de procréer des enfants en un mot, de faire œuvre patriarcale. Bien. Il choisit sa fiancée. Viennent les épousailles, et, quelques années plus tard, ou quelques mois, ou quelques semaines, il compte mille raisons de soupçonner. Ses enfants devront probablement à un tiers le meilleur de leurs gentillesses. S'il a, permettez-moi l'expression, coupé dans le pont, s'il croit à l' « honneur du mari », expression désignant, de façon vague, l'urgence de sauvegarder, contre toute semence d'autrui, le sang héréditaire, si l'homme s'adresse au magistrat, à la foule, à l'opinion, chacun de rire. Les gamins lui font les cornes ; et les vaudevillistes le bernent sur tous les tréteaux. Quant à l'écervelée qui répugne au devoir commun, elle obtient pour elle la sympathie de l'univers, les déclamations des dramaturges et l'indulgence de la Cour. Que le mari prenne mal la comédie, et veuille se défaire de l'inconstante, ah ! ce sont des démarches humiliantes, innombrables et coûteuses. Vous l'avez élue, monsieur, gardez-la donc ! Pensez un peu si ce cher, si ce respectable amant était contraint de l'entretenir à votre place, le

pauvre ! Vous êtes, de par la loi, le banquier d'une femme qui donne de l'amour gratuit au passant. Restez tel. Il faut que Clitandre vive, et se paye des colifichets. Exprès nous avons même élaboré un article du Code qui lui défend de s'unir à sa complice, après le divorce. De la sorte, ses intérêts pécuniaires restent sauvegardés contre toute requête intempestive. Voilà.

Sganarelle veut bien rire, puisque tout le monde se plaît à la farce. Seulement, les jeunes célibataires profitent de la leçon. Ils négligent d'encourir un pareil ridicule, à moins que des avantages matériels ne compensent la nullité du bénéfice moral.

Des législateurs décidés à pourvoir la famille de son autorité primitive et respectable devraient punir autrement le crime contre l'hérédité. Il ne s'agit point de châtiments corporels. Mais au lieu d'attendre la plainte du mari, la Loi devrait spontanément poursuivre les adultères, comme il fut démontré dans un chapitre antérieur. De même qu'on arrête l'assassin sur le lieu du meurtre, sans exiger au préalable de la victime un papier, des signatures, une provision et une constitution d'avoué, la police devrait pouvoir, spontanément, et sans avertir le mari, opérer le

constat de flagrant délit. Ensuite la femme comparaîtrait devant des juges qui prononceraient immédiatement le divorce, et n'y joindraient aucune peine afflictive, ni même l'amende ordinaire de 16 francs.

Car la faute nuit plus à la société qu'à l'époux. Répétons-le : cette plaisanterie jette à terre tout le vieil édifice de la civilisation familiale. Pour peu que l'on tienne à prolonger son existence branlante, il importe de contraindre à en respecter le principe.

Les frères Margueritte, dans les ouvrages très documentés qu'ils publièrent sur la question, énumèrent les incommensurables obstacles opposés aux démarches du conjoint demandant le divorce. Elles sont dignes d'inspirer une verve de poète épique. C'est un tort. La loi ne peut relever le prestige de la famille qu'à condition d'en chasser le mensonge et l'hypocrisie, de rendre évidente la santé, la pureté de la transmission héréditaire, de l'atavisme moral et physique. Il faut donc impitoyablement exclure celles incapables de se soumettre à l'idéal du mariage, en infligeant l'obligation du divorce, dès la première faute ; à tout le moins en rendant très facile cette sanction.

Le jour où le mariage ne pourra plus guère

être soupçonné d'hypocrisie, il récupérera ses influences morales. Loin d'être contraire, par conséquent, à l'amélioration des mœurs, le divorce ne peut que les servir. Grâce à lui se créeront très vite deux catégories déterminées de couples : d'une part, ceux loyalement, définitivement acquis au devoir de l'hérédité familiale, et capables de subordonner les caprices de leurs instincts à la vie de la race ; d'autre part, ceux qui entendent le mariage comme une sorte de mode indispensable à suivre pour tous les snobs désireux de relations mondaines, pour tous ouvriers et bourgeois avides d'être bien notés dans l'esprit moral du patron, mais qui se soumettent à la règle verbale, tout en se dérobant aux obligations réelles de cette règle.

Ceux-ci, je veux dire celles-ci, se trouveront démasquées. Force leur sera d'avouer leur logique libertaire, de s'affranchir publiquement, de se séparer des autres, d'abdiquer le mensonge. Alors une nouvelle société se formera, s'arrangeant de l'union libre et des liaisons successives. Elle ne sera très probablement ni moins digne de respect, ni moins apte aux grandes œuvres.

En débarrassant les âmes passionnées de l'hypocrisie, par l'application spontanée du divorce,

la Loi les contraindrait au courage de leur opinion. Elles conquerraient alors la noblesse de leur franchise ; ce qui est bien la plus belle des morales. L'idéal changerait de forme. Nul ne peut dire encore s'il ne s'accroîtrait pas.

XX

ADULTÈRE OU COURTISANE

Puisque les Chambres y consentent, les complices d'adultère obtiendront le droit de s'unir. Quelle tuile pour les célibataires aimant expéri menter, outre les caresses d'une femme élégante, les cigares et les liqueurs du mari, ses chasses, pêches et villégiatures ! Au moindre accroc, ils seront mis en demeure de paraître à leur tour dans la posture comique. Oh ! le flirt diminuera d'intensité dans les salons, l'hiver prochain. Avec quelles peines nos coquettes vont-elles trouver des assidus ! Hier encore, on prenait maîtresse à son goût dans la fournée des épouses en étal aux soirées. On jouissait de l'intérieur, des toilettes, des réceptions, sans délier autrement sa bourse que pour la location du petit entresol et les quelques fleurs obligatoires. Puis, quand les

opinions du mari devenaient moroses, quand les mystères de Madame ne convenaient plus, quand le scandale d'un divorce avait gâté la discrétion piquante de l'aventure, on tournait les talons avec prestesse et l'on cherchait ailleurs les baisers au nid. Bel amant, il n'en sera plus de même désormais. Que l'imprudence de ta partenaire laisse surprendre un petit bleu ou parler l'audace justicière d'un domestique congédié, et Thémis, intervenant, tranchera le lien conjugal, gage de ton repos, pour faire, avec un bout, le licol de ta captivité. Elle te rappellera les serments éternels et les engagements d'honneur, les prescriptions d'une galanterie chevaleresque, toute l'éloquence menteuse de deux instincts qui s'acoquinèrent à la faveur de cette hypocrisie verbale. La victime te répétera qu'au moment de se trousser, ce ne fut point par envie de ton étreinte, mais par goût de te « sacrifier sa vie ». Pour grossière que tu saches cette feinte, tu devras lui payer le sacrifice imaginaire. En vain objecteras-tu qu'elle te séduisit par les invitations de son amabilité excessive plus que tu ne la conquis par la rengaine des déclarations. A tout prendre, diras-tu, elle tirait de nos exercices autant de joie que moi-même ; cette joie a suffisamment récompensé des abandons très volon-

taires ; le plaisir fut mutuel, les preneurs ne se doivent rien. La satisfaction de joindre étroitement les totalités de deux épidermes, outre les parités de semblables habitudes mondaines et sportives, ne peut valoir de si lourdes sanctions. Vérités inutiles. Esclave de la sentimentalité des romans, tu seras le responsable, celui qui, pour avoir assouvi poliment le désir clair des œillades, mérite la tâche de l'assouvir jusqu'à sa mort. Tu croiras aux larmes et aux désespoirs, à l'importance de la réprobation publique, à la semonce du juge ; et tu épouseras. Fini de rire, joli garçon ! Tu connaîtras les budgets difficiles, et que la seule définition exacte de l'existence tient en sept mots :

« La vie est un long ennui d'argent. »

Cette loi perd le bonheur de l'amant, mais elle permet à l'épouse de peser la certitude des promesses galantes. Dorénavant, la dame pourra répondre : « J'accepte votre amour et le don que vous m'assurez de votre vie. Fuyons ensemble et manifestement, d'abord. Je vais écrire à mon mari la lettre qui nous condamnera, preuve nécessaire au divorce. Ensuite nous nous épouserons. Convenu ? » Mille soupirants, sur mille et un, déclineront l'honneur. Si, malgré cela, l'un des mille est agréé, la femme en plaisir ne

pourra plus invoquer la menteuse excuse de céder à l'expression d'un amour désespéré, aux abominables serments qui trompent les naïves. Elle sera contrainte à la franchise de son penchant pour les jeux érotiques, ou à la reconnaissance de ce théorème : « Une maîtresse de maison doit à ses invités le plaisir du lit, en plus de ceux qu'elle offre à table et dans le salon ». Car, pour tant de snobs l'adultère, aujourd'hui, réalise un simple paragraphe de la « Civilité puérile et honnête ».

Au moins, les bacchantes de cette catégorie attesteront sans qu'on y croie les privilèges immortels de la passion, quand on les surprendra, la chemise au menton, chez un tiers. Cette loi bienfaisante va supprimer toute différence entre l'adultère et la courtisane. En effet, si, au lieu d'épouser l'amant, une femme trompe encore son mari, elle n'y sera plus forcée par les bizarreries d'une législation qu'on inaugura dans le temps où le vainqueur protégeait, par le mariage, la pure santé de sa descendance avec son esclave femelle, part de butin. La gourgandine ne pourra plus expliquer son dol que par le besoin de garder une situation conjugale fertile en commodités, richesses ou vanités mondaines. Elle avouera continuer de subir le mari moyennant

ces rétributions. Par conséquent, elle troquera sa chair et ses attraits contre des avantages matériels qu'un amant pauvre ne saurait offrir. Comment nier aisément qu'elle agira de la sorte en fille entretenue? La distinction va donc s'abolir. Certaines allègueront peut-être que le sens maternel leur commande de rester auprès de leurs enfants. L'excuse est risible. Le sens maternel devait d'abord leur interdire les plaisanteries illicites. Toute femme qui se plaît aux acrobaties de l'alcôve chez un joli garçon renie par le fait même sa maternité. Elle sacrifie la réputation du foyer aux agréments vénériens. L'amante tue la mère.

Ce n'est pas que je veuille ravaler le génie de la courtisane. Une femme se pare, se soigne, éduque l'eurythmie de ses gestes et le prestige de ses toilettes ; ensuite elle loue sa personne et son talent de volupté à l'amateur. Pourquoi la différencier de l'artiste qui compose une belle statue, pour la vendre au propriétaire d'un musée ? Tous deux travaillent la plastique, celui-ci sur la matière, celle-là sur la vie. Leur négoce, qui n'exige la mort d'aucun ouvrier, vaut, en morale stricte, celui de mille industriels dont la fortune s'édifie grâce à la misère, la famine, l'alcoolisme et la phtisie de tout un prolétariat.

La débauche et la prostitution ne sont pas viles en elles-mêmes. Celle qui a le courage de ses vices plaît par l'énergie de sa nature. Telle qui les dissimule sous un masque de vertu conjugale répugne par l'hypocrisie. Ne nous y trompons pas. Rien n'est laid ni redoutable que le mensonge. En une époque où la religion perd le reste de sa force, où l'individu se libère de toutes les conventions traditionnelles, où tout s'effrite des anciens dogmes sociaux, il demeure un seul étalon pour mesurer la valeur de nos actes : c'est la franchise. Nous mariant, nous acceptons des devoirs. Bien. Si, quelque jour, ils nous paraissent trop difficiles à remplir, ne mentons pas, ne feignons pas de les accomplir en trahissant notre parole ; mais, loyalement, déclarons notre faiblesse à l'autre, et demandons-lui de nous relever du vœu. Cela vaut mieux que les sournoiseries de la comédie, du vaudeville, que toutes les exécutions des faits-divers ou du drame.

La nouvelle législation aidera les sincérités volontaires. Il convient d'y applaudir frénétiquement. Aujourd'hui le divorce est passé dans les coutumes. Le peuple et la bourgeoisie l'utilisent. Chaque année, la statistique note une progression énorme de cas. Alexandre Dumas, Naquet développèrent les centaines de raisons pour

lesquelles l'institution fut restaurée ; et ces motifs n'on rien perdu de leur vigueur. On regrettait souvent que la jeune femme imprudente, surprise dans une première faute, exclue de la situation régulière par le divorce fût condamnée à une vie dégradante, parce qu'il lui demeurait interdit d'entreprendre une existence honorable en s'unissant à l'homme de son goût. Maintes et maintes enfants, après trois, quatre, cinq années de mariage, lasses de l'expérience, changeaient de partenaire, par une curiosité fort naturelle aux Eves sottes. Souvent, elles s'en fussent tenues à ce seul exploit, ayant vérifié le pauvre résultat de l'escapade pour goûter mieux les qualités viriles et les raffinements de l'amour. Or, le serment illégitime ne gardait l'amoureux près d'elles qu'un temps restreint. Quand son amie lui semblait vieillir, ou quand les charges de l'entretien lui pesaient, le volage, soumis à nulle sanction, disparaissait sans vergogne. Et la malheureuse de s'enrôler alors dans le troupeau des prostituées, par faiblesse et par nécessité, quand bien même elle eût été plutôt encline aux habitudes sédentaires du ménage. Après le vote de la loi, les amants remariés institueront d'abord une vie conjugale flattant leurs manies et leurs goûts. Persuadés d'une association éternelle, ils s'arrangeront pour

la rendre supportable. Ils s'étudieront l'un l'autre, se passeront leurs défauts et s'obligeront à savourer leurs mérites. La chaleur du poêle, la lumière de la lampe, une jolie figure riant en haut d'une robe fraîche, les gestes délicats, les attitudes élégantes, les prévenances et les gentillesses de la dame la serviront davantage auprès d'un ami déterminé à les connaître toujours, ou bien à ne s'en lasser que fort lentement. Le devoir de relèvement et de protection se précisera pour lui. Et l'amour, occupation un peu stupide, s'évanouira pour laisser la place à l'estime, à l'amitié vigoureuse, au réel désir de former, avec deux corps, un seul être apte à souffrir de même, à se réjouir de même, à se confier totalement, à partager sans restriction les émois de l'esprit et les satisfactions des sens.

D'avoir accompli une manière de stage chez le premier mari, d'avoir connu les péripéties d'un adultère et ses ridicules, l'épouse aura tiré quelque sagesse. Elle aura perdu pas mal de cette naïveté grâce à quoi les jeunes femmes tiennent les paroles des poètes pour véridiques et les soubresauts de la passion pour incomparables en ce bas monde, si l'on veut connaître l'apothéose humaine. Expérimentée, l'étourdie constatera la misère de cette opinion, et que ce n'est point l'ap-

position de deux spasmes qui constitue le bonheur, mais l'accroissement de l'être capable de penser plus, de sentir davantage, de multiplier, en les analysant, ses impressions et ses conceptions doubles. Il ne serait pas surprenant que ces mariages de la seconde étape fussent souvent heureux. Au retour de la passion, les amants chercheraient à savoir d'autres richesses, celles de leur intelligence, de leur bonté et de leurs courages pour lutter en l'honneur de ce qu'ils croiront supérieur.

Partout s'exprime un élan vers ce besoin de substituer aux variations de l'amour sexuel les variations de la spiritualité, comme but de la meilleure jouissance et de la plus complète vie. André Tourette, l'immortel serin, que l'art parfait de Lucien Mühlfeld nous montre, André Tourette est encore l'homme d'aujourd'hui. Il était surtout l'homme d'hier. Il ne sera pas l'homme de demain. Quand, aux dernières pages du livre, il s'endort, puis ronfle, content d'être nul et à l'aise, ce n'est pas lui seulement qui meurt dans ce sommeil, c'est toute une génération qui descend aussi dans les limbes du néant.

Boire frais, manger copieusement, assouvir son sexe, sur l'air de la chanson en vogue, travailler le moins, dormir le plus, engraisser mé-

diocre et béat, c'était là l'idéal du siècle défunt, après que les désastres de 1815 et 1870 eurent déçu l'énergie des enfants nés alors et qui s'éduquèrent dans le pessimisme consécutif à la défaite. Confus de ne pouvoir être des héros, des vainqueurs et des maîtres, les jeunes Français songèrent à jouir, par compensation, dans l'obscur de leurs petits bureaux, de leurs petits cafés, de leurs tanières étroites comme leurs prétentions. Aujourd'hui la nation se réveille. Elle se secoue. Elle regarde ce que l'Anglais achève, ce que l'Allemand établit, ce que le Russe espère. Elle essaie ses muscles. Elle s'étonne de les trouver forts et capables de conquérir. Chacun soupèse ses membres et jauge la valeur de son énergie. Pour des gars solides et nouveaux il y a mieux à faire. Les désastres sont loin. Les fatigues se sont reposées. La France a dormi trente-sept ans. Elle se sourit et regarde au miroir sa fraîcheur, comme une femme qui sort du lit le matin. Tout à l'heure elle ouvrait la fenêtre et entonnait sa chanson. Bientôt elle coiffera son bonnet rouge ; elle mettra sa robe tricolore, et elle descendra vers la rue, toute belle et joyeuse de la santé récupérée, pour dire ce qu'elle apprit durant ses songes et conter au siècle nouveau une légende qui en sera la vie mentale.

XXI

CONCEPTIONS FAUSSES

Nous avons, depuis longtemps, contracté l'illogique habitude de raisonner sur l'ensemble social avec des arguments qui sont effectifs pour deux ou trois millions de citoyens. A l'étalon de la famille bourgeoise et même quelquefois de l'élite parisienne, nous mesurons les âmes de quarante millions d'êtres. Cela paraît manifeste dès qu'on parle du féminisme, des enfants, de la beauté.

Il demeure entendu que toutes les mères choient leurs petits, que les pères travaillent dans la seule intention de pourvoir à leur joie. Rien de moins exact, si l'on examine les coutumes de la famille agricole, la plus nombreuse en France. Chez elle, le culte de l'enfant correspond au seul désir de procréer des serviteurs obéis-

sants et gratuits. A quatre ans, le bébé de la campagne garde les oies ; à huit, il mène paître la vache ; à douze ans, la petite fille devient sarcleuse ; à quatorze ans, le garçon sème et laboure. L'autorité paternelle le gratifie de taloches au moindre signe de paresse, tandis que le vrai domestique ne supporterait point cet encouragement. Plus une famille rustique s'accroît, mieux elle produit au bénéfice du père qui vit encore selon les principes de la horde, chef dur aux faibles, les excédant de travaux sous menace de mort. La mort ne résulte pas toujours d'un coup. Elle vient à la suite des maladies contractées pendant les longs séjours sous les intempéries ; elle succède au désespoir, à l'ennui, à la fatigue, aux mauvais traitements continus.

A la ville, l'enfant des prolétaires ne pâtit pas moins. Mal accueilli dès sa naissance par le pauvre couple dont il augmente les charges, il coûte à la mère une partie de sa beauté que les couches déparent. Lassé d'elle, le mâle commence à écouter les sirènes du trottoir qui, les samedis de paye, établissent une ligne d'embûches devant les cabarets. Jalouse, et privée d'une part du gain commun, la ménagère prend en aversion le petit qui lui valut cette déchéance. Les gifles éduquent l'avorton. On le rencontre

chargé de provisions considérables : un pain plus grand que lui, deux litres lourds, quelque charcuterie et des sous. Une infime erreur dans ses comptes, le bris d'une bouteille tombée sur l'asphalte, lui procurent de gigantesques claques et des flots d'injures. Il s'évade alors de l'intérieur, grouille dans le ruisseau où les plus forts de ses camarades le torturent, où il accable les plus faibles, s'instruisant de tous vices, de toutes lâchetés, de tous crimes. Nourri de vagues rogatons, il s'anémie, s'étiole, se corrompt au physique, puis au moral. Bien peu de mauvaises occasions seront nécessaires pour que l'apprenti se plaise à devenir cambrioleur, tout en protégeant la petite camarade dont les charmes tentent le promeneur. A moins qu'en prévision de ces tristes avatars, le père pitoyable n'ait, de bonne heure, supprimé, par le meurtre ou l'abandon, « l'enfant martyr » des rubriques quotidiennes.

Tel est le destin de la progéniture en d'innombrables familles européennes. Que les novateurs, socialistes ou autres, essaient de soustraire le chétif esclave à la pitoyable et meurtrière éducation des parents, l'on entend aussitôt les voix des riches, des fonctionnaires, des rentiers, des négociants, déplorer ces tendances antilibérales. Ceux-ci se lamentent de la meilleure foi du

monde. Elevés parmi des familles généralement pourvues d'aise et acceptant la forte tradition latine de la *gens* romaine, qui sacrifie, en principe, les plaisirs de l'individu à la prospérité de la race, ils ne connurent que les gentillesses de mères heureuses à cause de la poupée vivante, et, plus tard, les disciplines sévères mais évidemment utiles du collège. Leur courte vue reste myope pour admettre que la multitude ne participe guère à ces faveurs de leur sort particulier.

L'obstination à défendre l'indépendance du père de famille, excellente dans leur caste, néfaste dans les classes travailleuses, perpétue l'état de choses qui voue au vice, à la maladie et à la mort un nombre considérable d'enfants prolétaires.

Beaucoup jugent le féminisme au moyen d'une pareille erreur. « La femme, répètent les naïfs, est un être de charme, et de grâce. Ne la virilisons point. Laissons-lui son prestige d'œuvre d'art qui se parfait elle-même, qui se complète de ruses délicieuses et de sympathies consolantes pour nos heures de loisir. Que gagnerons-nous à fréquenter des manières de garçons laids et brusques, ainsi que les Américaines se transforment. La femme c'est le sourire, l'amour et

la beauté, c'est l'ostensoir de notre idéal. N'y touchons point. »

Vraiment, il faut n'avoir jamais parcouru deux heures les rues d'une grande ville pour méconnaître le mensonge de cette illusion vulgaire. Sur cent femmes rencontrées ailleurs qu'aux lieux de parade, où seules les plus jolies et les plus riches se montrent, on en compte difficilement deux ou trois fidèles au type de la race. Passé vingt-cinq ans, les unes semblent étiques et blafardes, les autres forment des amas de graisse que le corset contient mal. Les ventres gonflent impertinemment les robes. Les croupes monstrueuses pèsent sur les jambes courtes. Les dos débordent. Les dentures ébréchées au temps des couches, rient jaune entre les lèvres livides et gercées. Les gorges liquides que les maternités abîmèrent oscillent ou pendent. La plupart se traînent en une marche de bête blessée. Par surcroît, les costumes les plus baroques enlaidissent encore les silhouettes. C'est, à la cime des rares cheveux graissés, un torchis de velours étroit, fleuri de couleurs criardes et de fleurs déteintes. Des ceintures de satin teigneux enserrent des tailles obèses. Il y a des naines cubiques et joufflues. Il y a de plates géantes dépourvues de poitrine, et dont les bras se balancent comme des

perches agitées par le vent sur un épouvantail à moineaux. D'autres ressemblent à des garçonnets malingres qu'une tignasse gonflée surcharge· Celles-ci portent, autour du cou maigre, leurs linons minables, et, sur des épaules osseuses, leurs absurdes galons à clinquant. Celles-là se prélassent en étoffes usées, ballonnées, qui évoquent les improbables housses de cloches à fromage. Des rubans voltigent autour des ossatures, se fanent sur les bosses de graisses. Des gants éraillés ne cachent pas le poignet mal vêtu d'une peau bise. Beaucoup n'ont pas le goût du simple noir qui prête la noblesse d'un mystère aux allures des humbles, qui les fait grands par l'anonymat consenti de l'individu en faveur de l'ensemble social, sa gloire. Ces lamentables arborent des verts durs, des gris pailletés, des couleurs franches, qui marquent mieux la laideur. Le souci de la dette a de bonne heure atrophié l'éclat des yeux et les nuances du teint, flétri les chairs du visage blême. Le déeespoir a courbé les têtes et les épaules. Ces fantoches se hâtent à travers la pluie, piétinent la boue, évitent à peine la charge inexorable des omnibus et des fiacres qui menacent tant de vies hatelantes. Elles vont. Elles courent au travail, à la mendicité, à la peine... Ce sont des femmes sous ces haillons prétentieux

et minables. Ce sont presque toutes les femmes, celles de qui ne séduisent ni le charme, ni la grâce, ni la beauté ; celles qui ne doivent à leur destin qu'un faix de malheurs ; ce sont les femmes et la femme, le beau sexe, en vérité, sur qui plaisantent sans lassitude les philosophes du vaudeville.

Croit-on qu'à celles-là, il ne faut pas d'autre avenir que la coquetterie et le jeu de passionner des soupirants ? Croit-on qu'il messiérait de les affranchir du stupide aphorisme les reléguant au boudoir. Mais nous dissertons avec assurance sur la Femme, sur son rôle d'amante, d'épouse, de charmeresse, parce que le hasard des origines nous entoura d'amies précieuses et jolies, lectrices de romans, artistes excellentes pour assortir les nuances des étoffes à l'éclat de leur teint, comme à la couleur du mobilier.

Nos amies exceptionnelles ne sont pas plus la femme, que nos bébés ne sont l'enfant, que nos familles ne sont la famille. Il semble puéril d'écrire cela. Néanmoins, nous raisonnons toujours comme si nous ignorions l'existence des multitudes. Elles différent tant de nos minorités à l'aise, instruites, affables, policées par l'usage ancestral des traditions et des sciences.

Nous demeurons tellement fidèles aux habi-

tudes des castes que nous continuons à qualifier les femmes de « beau sexe » et les hommes de « sexe laid », contre toute évidence.

En effet, dans la foule populaire, un jour de fête, on remarque vite la hideur propre à la majorité des promeneuses. Le ventre et la gorge des matrones mettent à mal les apparences de leurs corps. Les maigres sont d'affreuses sorcières dont les os percent les vêtements. Très peu gardent la bonne mesure entre l'adiposité et l'émaciation. Au contraire, beaucoup de flâneurs présentent le type de cette mesure. Ils donnent l'impression d'une harmonie de formes très apparente sous les habits les plus négligés.

Peu de filles supporteraient heureusement l'épreuve de nudité que le conseil de revision impose aux conscrits. Lors des bains, à la caserne, presque tous les soldats exhibent des académies nobles. A la mer, les nageurs nous affligent moins la vue que nombre de jeunes femmes en costumes de naïade. Si une enfant de seize années est un joli type d'architecture animale, nous prévoyons qu'après vingt ans, le développement des hanches, l'enflure de la poitrine, l'alourdissement de la croupe détruiront la splendeur de l'ensemble. La musculature virile comprend des proportions meilleures, sveltes,

strictes, nettes de dessin. Aucune fluxion adventice ne les déparera au détriment du rythme linéaire. L'éphèbe offre une beauté plus durable que la vierge ; et cet espoir de durée suffit seul à justifier sa suprématie.

Passé la trentaine, les hommes l'emportent sans conteste sur les femmes. C'est manifeste parmi le prolétariat des villes et des campagnes, qui ne savent point user des arts de la mode pour amender leur déchéance. Entre quadragénaires, la comparaison n'est même plus possible, sauf quelques exceptions.

Mais le désir de l'instinct mâle nous aveugle. Nous admettons difficilement que notre convoitise de la chair ne soit pas suscitée par le triomphe de la splendeur plastique. Nous appliquons les épithètes de *beau* et de *laid* à l'encontre de la vraisemblance, parce que les femmes des classes aisées connaissent une science admirable. Elles parent, conservent, amplifient leur beauté, au moyen d'artifices que leur vie entière prépare et améliore. Et nous jugeons l'humanité totale selon nos théories du salon, inconsciemment.

Comment pourrait-on, cependant, au retour de l'été, ne pas réserver ses plaintes en l'honneur des grosses dames ! Elles vont tant souffrir ! Nous

les voyons, rouges et humides, appeler désespérément les fiacres, les omnibus, à l'angle des trottoirs. Leur mouchoir à la main, l'ombrelle au visage, toute la face gonflée par la douleur d'avoir chaud, elles nous offriront le spectacle affreux de l'angoisse humaine torturée par le feu céleste. Sur leurs ventres, les soies tendues, les étoffes légères éraillées, marqueront la peine d'être portées. Les grosses dames aimeraient tant aller nues, l'été !

En vérité, je n'ouvre pas le journal de modes sans indignation. Le dessinateur prodigue son talent à des personnes sveltes comme des poireaux, hautes en branche, à taille de guêpe. Nul génie ne daigne parer avec faveur la majesté des femmes adipeuses. C'est nier le droit à la splendeur pour une énorme part de la population. Car, celle qui dépasse trente-cinq ans est, une fois sur deux, carrée des épaules, grasse de la nuque, obèse du ventre, lourde à la croupe, énorme et molle aux seins. Des têtes de poires mûres surmontent les cols courts. Voilà, pour la moitié du sexe faible, le sort. Pourquoi le journal de modes accable-t-il de ses attentions les squelettes, et laisse-t-il sans guide les natures plantureuses ?

La grosse dame se doit résigner à enclore ses chairs dans les étuis préparés pour des adoles-

centes étiques. Il lui faut se serrer dans un corset qui fait sortir l'abdomen en boule, qui refoule la gorge au menton, qui met en toute valeur de trop formidables cuisses. La configuration rhomboïdale de ses flancs serrés dans les surahs devient un monstrueux ballon qui roule sur des jambes minuscules, qui oscille, tangue sans noblesse. De tous petits chapeaux, bons à couronner une tête de serine, culminent au chignon de la matrone dont les bajoues considérables rendent ridicule ce contraste entre une capote minuscule et une large face écarlate.

Aucun couturier ne prétendit destiner des modèles différents aux deux catégories de clientes. Il est certain que le costume collant, précieux pour les fausses-maigres, n'embellit pas les personnes opulemment douées. Le corsage étreignant la sveltesse de la taille est une faute de goût, si on l'applique à des dames de capacité pareille depuis la ceinture jusqu'aux épaules. Rien ne leur siéra que l'ample. Des pentes de soie ou de mousseline, formant panneaux, sur les côtés, non par devant, leur peuvent convenir. Il faut dissimuler les saillies de la gorge et du ventre par des passementeries roides.

Leurs figures doivent s'ombrer sous de très amples chapeaux.

On peut aussi restaurer la parure du diadème byzantin : une couronne de jais vert entoure la coiffure et le front ; elle se complète, aux tempes, par deux rondaches d'où pendent, le long des joues, entre l'oreille et l'œil, des motifs de passementerie. Ainsi, la face trop épaisse, sera coupée, encadrée, masquée en partie, par suite moins laide à voir. Il convient de recouvrir les grosses dames avec des choses lourdes et majestueuses, un peu royales, puis de laisser aux gentils squelettes, cet aspect de tige frêle que leur valent les modes contemporaines.

L'imbécillité de croire et de redire que la femme est faite seulement pour l'amour, que son mérite est au lit, convie chacune à prolonger outre mesure son âge de volupté. Si l'on vantait les qualités morales, intellectuelles et leurs conséquences, l'amour-propre sacrifierait moins au souci de paraître, éternellement, fillettes ou courtisanes. Dès la trentaine, les femmes se résigneraient à vivre virilement, sans grâces ni charme, à être de braves personnes que la littérature, les arts, la musique, le commerce et la philanthropie accaparent. Comme nous les aimerions mieux ! Minaudant et recueillant les œillades du collégien, elles nous exaspèrent.

L'imagination des couturiers ne les aide point à revêtir cette seconde apparence. On les enferme, jusqu'à soixante ans, dans des étuis de fille à tâter. Mieux encore, au bal, on dénude les plis de leur graisse, leurs bras flétris, flasques et verts, leurs cous râpeux et blets. A partir de quarante ans, devrait-il convenir de mettre au jour des lustres électriques ces affreux déchets que n'anoblissent ni les fards, ni les fleurs ? Rien ne dégoûte plus le voisin de table que la pauvre dame bloquée dans une viande jaune que contiennent des gazes dérisoires, que blanchissent mal des poudres, que crayonnent des noirs et des roses étendus à la patte de lièvre, sous l'éclat humble, souffrant, de pauvres yeux rougis. Voilées jusqu'aux sourcils, dans une cornette de religieuse, elles nous feraient goûter leur faconde, le piquant de leurs souvenirs, la surprise de leurs observations justes. Nous les écouterions ravis. Mais s'il faut affronter d'abord le spectacle étalé de leurs décatissures intimes, aucune de leurs paroles ne séduira.

C'est bêtise que l'usage enjoigne aux vieilles de venir décolletées aux repas du soir. Cette invite à de séniles débauches gêne les meilleures volontés. Si l'on cachait tout cela, une fois pour toutes ! D'autant que l'on ne convie guère les

gens à sa table, dans le but de leur offrir les satisfactions du lupanar.

Orgueilleuses, les femmes devraient réagir contre ces coutumes barbares du décolletage. C'est se mettre à l'étal, solliciter le goût de l'acheteur et le caprice lubrique du gaillard. Passe encore pour les jeunes filles qui chassent le mari, éperdument, et montrent tout ce qu'elles peuvent, afin d'allécher l'amoureux apte à les pourvoir de toilettes, de domestique, d'aise. Mais cette exibition d'épaules chez les autres, ne se justifie point honnêtement.

Blâmons les couturiers. Ils ignorent leur mission. Elle est sévère. Ils peuvent transformer les mœurs. Ils n'en font rien. Artistes que satisfait l'œuvre exquise de quelques belles jeunes femmes mises en jolie gaine de soie ou de mousseline, ils ne pensent point à nous délivrer de visions hideuses, comme celle de la grosse dame vêtue d'après l'esthétique inventée pour le trottin, comme celle de la quadragénaire dénudée jusqu'au ventre et contre laquelle il nous faut, à table, savourer la succulence du dîner fin, sans nausées. Un décret de leur crayon pourrait rendre ces créatures dignes de Paris. Les magasins de nouveautés copient vite les inventions; et la plupart des femmes élégantes obéissent. Quel Jac-

ques Doucet, quel Paquin, résoudra ces problèmes ?

On ne fait rien pour elles. En vain le génie de Jules Laforgues les a plaintes. Il disait comment la saillie des poitrines empêchait qu'elles ne vissent jamais leurs pieds en marche. Elles ne pouvaient donc avoir une notion nette du progrès. Leur pas demeure un mystère pour elles. Le poète se lamentait, y songeant. Il n'a pas apitoyé la mode ni les princes de la couture.

L'Etat n'encourage point les initiatives. Au Salon, chaque printemps, dans les salles réservées aux Objets d'Art, pourquoi des poupées ne sont-elles pas présentées à la critique par les grandes maisons de la couture parisienne? Je ne crois point qu'un des maîtres de ces établissements soit un esthète inférieur à M. Carolus Durand. Ils connaissent aussi bien les souplesses des nuances. M. Carrier-Belleuse leur donnerait des leçons inutiles. Et, faire, par le moyen d'une femme plastiquement habillée, une œuvre plaisante à l'esprit, cela n'est-il pas un art digne de notre époque savante pour analyser la vie ?

Je ne vois point comment l'honneur des Salons s'en trouverait amoindri. Une seule condition à imposer serait celle-ci. La moitié des modèles présentés par le même exposant rectifie-

rait des laideurs humaines. Il semble trop simple de bien vêtir des filles parfaites. Le difficile sera toujours de munir de noblesse une carnation défectueuse.

Bien plus que les kilomètres de toile peinte ornant les murs du Grand Palais, une telle exposition élèverait les caractères de la race. Elle les obligerait à concevoir les véritables beautés de leurs formes et la science d'assortir les habits qui les améliorent. Une race bien habillée est prête à de grands destins L'Angleterre doit la dignité de ses individus à la propreté générale de la toilette. Les Latins qui négligent l'extérieur, accélèrent la décadence de leurs États.

Munissons d'une esthétique convenable les habits de la grosse dame. Sachons tirer parti de sa majesté naturelle. Mettons à l'aise ses mouvements. Finissons de lui permettre qu'elle abîme le tableau des rues et des boulevards en y affichant sa silhouette ridicule habillée selon la mode d'adolescentes maigres, et nous aurons gagné quelque chose déjà sur les abominations de ce temps.

Un siècle viendra peut-être, dans la suite, un siècle aidé par les cataclysmes et les révolutions, qui délivrera le mâle de deux horreurs : le pantalon et le chapeau haute forme. Mais c'est là une

ambition de dieu en délire. Les siècles passent. Le cycle est inventé. L'ignominie du pantalon demeure. Et nous dînerons encore auprès de quadragénaires mal fardées, dont les chairs jaunes et les bras flasques déborderont vers notre assiette !

XXII

LA BEAUTÉ DE L'APPARENCE

Entre les sports qui se partagent l'admiration du monde, celui de la pelote basque gagne une faveur sans cesse accrue. Partout on aime voir de souples garçons se démener, recevoir la balle dans le long ceste d'osier et la renvoyer vigoureusement contre le mur. L'élégance des attitudes, l'élan des bonds agiles, la contraction de tout un être jeune ramassé sur les jarrets, pour se détendre soudain en un essor de voltige, attraper dans l'air le projectile, puis le rejeter violemment vers le but : ce sont là des images qu'eût recherchées et fixées le sculpteur antique. A Cuba les paris sont fiévreux que les aficionados engagent en l'honneur de telle ou telle équipe. Un édifice énorme a été bâti à grands frais, et pourtant le propriétaire achève de ras-

sembler une fortune. Dans le pays basque de jeunes prêtres se mêlent souvent au jeu. Leurs soutanes volent avec leurs écharpes autour de leurs corps musculeux et cambrés. Parfois la mer assiste, bleue et langoureuse, à ce bel effort des hommes, lorsque les rendez-vous ont lieu dans les bourgs aux maisons blanches, semées sur le golfe de Gascogne. C'est une rêverie de jadis. On assimile le réel contemporain aux évocations des luttes grecques couronnées dans le stade olympique, non loin de l'azur que meuvent les flots égéens. L'usage à peu près quotidien de ce jeu pourvut les Basques d'une plastique superbe.

Si l'un descend par la sente éboulée dans la falaise, en s'appuyant sur le joug de ses petits bœufs roux qui retiennent la glissade du char à pierres, peu de spectacles convient mieux l'esprit à la dévotion envers la beauté humaine. Et c'est là, sans doute, un précieux résultat des sports. Ils embellissent la race. L'Anglais, svelte, clair, impassible et droit, l'Américain solide, musclé, aux yeux d'aigle dans un visage rasé d'athlète statuaire, leur doivent cet orgueil de l'allure qui leur communique la confiance en soi, le goût du risque, la foi dans l'issue de la lutte. Ils respectent leur corps comme un instrument de triomphe. Ils soignent leur tenue par culte.

Cette religion de l'apparence humaine, trop négligée par les générations antérieures, mérite qu'on la rénove. A tort nos grands-pères soutinrent que le mâle doit s'exempter de coquetterie. A tort ils qualifièrent d'efféminés, de propres à rien, les jeunes bourgeois qui s'occupaient de raffinements utiles à la coupe des redingotes et au brillant du linge. Lors de mon adolescence, beaucoup de parents considéraient encore l'élégance comme un signe de mauvais instincts. Ils exigeaient que leurs fils s'habillassent ainsi que le notaire de l'ancien théâtre, ou bien les jugeaient perdus. Je me souviens que, la première fois où j'étrennai un col cassé par devant, la colère paternelle fut terrible. On me saisit à la gorge, on empoigna ce malheureux appendice de chemiserie, on le froissa, on le saccagea, on l'arracha, on le jeta sur le tapis, on le piétina. Ensuite je fus contraint à boutonner sous mon menton un carcan rigide et de hauteur médiocre, de le sertir avec une mince cravate noire. Sinon l'échafaud eût aboli avant peu les débauches de mon existence, à ce qu'assurait l'auteur sévère de mes jours. Je crois bien avoir, ce matin-là, suscité la plus sincère de ses indignations puritaines.

Les temps ont changé. Nous savons que la

première des politesses est de se vêtir parfaitement, afin de ne pas déplaire et de ne pas causer une sensation désagréable aux gens. Il me semble que si les socialistes étaient d'accord avec leurs principes d'altruisme, leur devoir serait, avant tout, de paraître sous les atours les plus seyants. Ainsi marqueraient-ils leur désir de souhaiter d'abord le bonheur du peuple. Comment sauraient-ils prétendre qu'ils visent à cela, si leur tenue débraillée, si le chapeau déteint et cabossé, si le vêtement usé et taché, si les souliers informes, si le linge défraîchi valent d'abord aux ouailles le dégoût de l'apôtre. Valoir un dégoût, c'est valoir une peine, c'est offenser, c'est léser, c'est injurier. L'homme négligemment vêtu invective, par cela seul, contre ses semblables. Il leur impose la tyrannie de son aspect goujat. Ce n'est pas un fraternel.

Non qu'il faille, avec ostentation, s'affubler de costumes luxueux. Le luxe est le contraire de l'élégance. Pourtant les prêtres catholiques, les moines, parce qu'ils faisaient profession d'être charitables, choisirent des habits nobles. On n'a jamais mieux trouvé que la soutane et le froc pour diminuer les tares des conformations, pour faire exceller une belle taille, une démarche digne et discrète à la fois. Très vite les ecclésias-

tiques comprirent l'importance de cette bonté extérieure. Ils édifièrent des maisons communes admirables, leurs cathédrales, leurs abbayes. Ils y firent converger les efforts de tous les arts plastiques et musicaux. L'architecture des basiliques est encore la plus splendide inventée depuis celle, mathématique et pure, des temples helléno-romains. Que d'églises sont des musées merveilleux, en Belgique, en Italie, en Espagne, en France. Les trois quarts des tableaux illustres ornant les galeries nationales des Etats furent commandés par les chanoines, les curés, les évêques, les abbés d'autrefois, comme l'attestent les sujets religieux de ces toiles. Si l'on songe qu'au Moyen Age les représentations dramatiques et le défilé du carnaval avaient lieu dans l'édifice paroissial, ainsi que les baptêmes, les mariages, les investitures, les funérailles, et cela selon la pompe la plus magnifique dont les annales aient gardé le vestige, on ne saura nier que cet altruisme constant ait influencé les peuples, les ait déterminés par reconnaissance à la foi dans l'œuvre de la charité catholique. Ce ne furent pas seulement des paroles, mais des preuves de leur fraternité que les clergés surent offrir.

De même en présentant aux yeux du public le

chatoiement des uniformes et l'entrain des orchestres militaires, tous les chefs d'armée surent faire chérir par les peuples leur tâche et faire vénérer leur besogne terrible. Le soldat fut respecté. Comme le prêtre, lui-même prit une haute idée de ses mérites. Ce lui procura de l'orgueil et de la vaillance. Si les régiments tinrent à honneur de ne pas flétrir par leur lâcheté les armoiries de leurs drapeaux, le plus humble soldat crut devoir le même respect à son habit, drapeau particulier, et symbole de son honneur individuel.

Il manque un uniforme à nos députés. Certainement ils admettraient, sous la toge romaine du législateur, une autre conception de leur rôle. Ils ne crieraient pas en tumulte comme les élèves d'une école indisciplinée. Ils s'épargneraient les injures grossières dont ils se baptisent à chaque minute ; ils auraient honte de s'attaquer au moyen de calomnies stupides et de présenter au monde une telle face de la vulgarité française.

La toge du législateur et du magistrat, si elle les recouvrait, certainement leur imposerait quelque mesure dans les gestes et les empêcherait des hurlements. A se voir en pourpre,. avec une traîne, les cardinaux vénèrent leur prestige,

et se gardent de le compromettre par des paroles vives ou des mouvements haineux.

L'importance du costume est donc extrême. Depuis quelque dix ans, on semble le reconnaître. De moins en moins on rencontre des personnes malpropres ou grotesques. Même le café-concert a dû modifier les affublements de ses comiques tant ils eussent paru invraisemblables à nos contemporains bien que nos pères les reconnussent pareils aux vieillards de leur enfance. La jeunesse des sports a beaucoup fait dans ce sens. Elle a réussi. Nous pouvons aujourd'hui débarquer dans les lointaines provinces, dans les petites villes de Bretagne ou du Dauphiné, sans nous heurter aux ridicules de jadis, sans voir des chapeaux trop surannés, des parapluies difformes, des redingotes désuètes ou du linge jaune.

Une autre étape doit être franchie. L'horrible chapeau haute-forme et le hideux pantalon ne seront-ils pas bientôt proscrits de notre âge ? Je sais que, depuis un siècle, le temps consacre leur laideur cérémonielle. Cependant, les modes furent toujours changeantes. Celles-ci ne se modifieront-elles jamais ? Et pourquoi ?

Vêtement des cavaliers hongrois, puis des terrassiers et des manœuvres, avant 1789, le panta-

lon fut distribué aux régiments de l'Empire par mesure d'économie, vers 1810, lorsque le nombre toujours croissant des effectifs augmenta les dépenses pour la guêtre et la culotte. Alors, les intendants militaires firent confectionner une seule pièce à la place des deux, ce qui réduisit et simplifia les comptes. Pourtant, jamais les corps d'élite ne portèrent cet affreux accessoire. Par esprit révolutionnaire et démocratique, les Américains s'en ornèrent. Leur goût s'imposa bientôt aux whigs de Londres. Pourvus, en général, de jambes hautes, les Anglo-Saxons et les Scandinaves pouvaient, à la rigueur, sous ce déguisement, garder de l'allure. Mais quand nos races méridionales, trapues, courtes et brèves de jambes, se parèrent ainsi, le résultat fut hideux. L'homme de trente ans, moyen, ressembla, dès lors, à un large cube monté sur deux cylindres flottants, tandis que sa tête ronde supportait un tuyau noir. Comparez les statues des célébrités modernes aux statues d'autrefois. Allez voir Shakespeare, boulevard Haussmann, puis Gambetta, place du Carrousel, Diderot et Chappe, boulevard Saint-Germain, puis Jules Simon, place de la Madeleine. Ensuite demandez-vous pourquoi vous choisissez la plus vilaine des deux plastiques.

Une heure l'on put croire que le pantalon ces-

serait d'avilir nos formes. Naguère, les cyclistes reprirent la culotte et les bas. Nous vîmes enfin des personnages gracieux évoluer sur les routes. Malheureusement, ce ne fut qu'un essai. A peine, quelques cyclistes, touristes et chasseurs conservent-ils ce meilleur aspect. L'abominable pantalon, de nouveau, s'impose. Rien ne nous oblige cependant à cette hideur qui change le galbe de la jambe en celui d'une poutrelle mal équarrie.

Si l'on feuillette les albums de gravures, il apparaît que, parmi les modes en usage aux siècles passés, la tenue des bourgeois, à la fin du dix-septième et au début du dix-huitième siecle, fut la plus seyante pour les statures de notre race. Cette redingote que l'on nommait habit, ces culottes bouffantes et cachées par les basques, ces bas haut tirés, ces souliers à languette, ce chapeau de feutre dur et rond mettaient en valeur les lignes et les courbes du corps, dissimulaient les imperfections des ventres obèses, laissaient aux jambes toute leur longueur. En ce temps béni, les messieurs étaient aussi heureusement vêtus que nos petites filles actuelles. Comme elles, ils avaient de la prestesse, de l'allure et de l'élégance. Qu'un jeune homme endosse sa redingote, passe ses culottes et ses bas de chasse, qu'il

se coiffe d'un chapeau de prêtre, et il aura, sans acquérir de nouveaux effets, ressaisi la prestance des Clitandre. C'est ainsi que s'habillèrent les encyclopédistes, préparateurs de la Révolution française. En notre République troisième et définitive, il ne serait pas saugrenu que, par respect pour les Jean-Jacques Rousseau, les d'Alembert et les Diderot, nous préférions nous vêtir à leur goût. Il fut le meilleur. Certes, il faudrait proscrire les dentelles, les rubans, les étoffes de soie et de velours qui chargeaient les épaules des courtisans à Versailles. Mais notre sagesse présente l'a déjà su faire. Ne lâchons plus notre camaïeu.

Composées d'hommes jeunes, beaux et actifs, les sociétés sportives pourraient, mieux que toutes les autres, réhabiliter la mode encyclopédiste, l'adopter et l'imposer au monde. Il importerait qu'une ligue se fondât pour remplacer ainsi nos ignobles affublements masculins. Les jours de cérémonie, le feutre se substituerait heureusement au tube, l'habit de Jean-Jacques au frac étroit, et les guêtres ou les bas de soie noire au pantalon. Soyez sûrs qu'à se découvrir moins laids les hommes s'estimeraient davantage, se respecteraient et oublieraient leurs méfiances devant l'action nécessaire. Orgueilleux, ils oseraient plus.

Il est des saisons où la mode exige que les élégantes fassent disparaître sous des corsets tortionnaires toute proéminence du corps. C'est honte que d'avoir de la poitrine et des hanches. La faveur ne s'accorde qu'au simulacre de l'androgynat. Afin d'obtenir cette monstruosité les dames se pincent les replis du ventre, les attirent par la force du poignet, jusqu'à la poitrine, et, par-dessous, elles sanglent la plus étroite zone de leur cuirasse. Sans l'aide d'une camériste robuste et de biceps notables, nulle ne peut espérer les privilèges de cette platitude, qui rend pareille au soldat de plomb couché dans la vieille boîte de six sous. La servante doit empoigner les chairs abdominales, les rouler, les refouler en boule dans les seins que la masseuse a préalablement réduits en chiffons fripés. On tasse le tout dans les moires armées de solides baleines. On lace, on tire, on boucle et on noue ; et la plus tentante Vénus se trouve alors transformée en Ganymède équivoque. On ne sait si les goûts helléniques de l'Université d'Oxford passent assez vite dans les âmes de nos gentilshommes, pour justifier ce désir féminin de parader en Alcibiades devant les désirs des Socrates. Ces dames ont-elles à craindre la rivalité des éphèbes ? C'est à le croire. Les corsages des plus grassouillettes semblent cacher

des thorax d'adolescents. De l'épaule au genou, une ligne rigide efface les apparences de fille pubère. On cherche instinctivement sur leurs joues si le duvet pousse. Cela seul manque à la mine des promeneuses.

Parce qu' « ils n'en ont pas en Angleterre ! » faut-il que nos fils latins en soient aussi privés? Et cette belle ardeur de patriotisme nationaliste qui anime la société des grandes villes ne servira-t-elle pas du moins à faire chérir les beautés de nos races, c'est-à-dire les fruits abondants et doux de jeunes poitrines bien fleuries, gloire ancienne de nos bachelettes, orgueils légitimes du Transtevère et du pays arlésien ?

Nymphes de Boucher qui sûtes plaire aux yeux malins des ancêtres ; dames du Quinzième qui dîniez, les appas dehors, comme le visage, pour la joie des Armagnacs et des Bourguignons, merveilleuses du Directoire qui voiliez à l'antique, d'une gaze diaphane, les globes nacrés de vos gorges pour la volupté visuelle des héros de Valmy, d'Arcole et de Hohenlinden ; Françaises des époques grandioses, et vous, sveltesses du marbre que sculptèrent Houdon, Pradier, Carpeaux, ne conseillerez-vous pas la mémoire de vos descendantes ? Voilà qu'elles renient abominablement les charmes dont s'éprirent nos littératures. Nos

femmes, nos filles et nos sœurs s'effacent à l'anglaise, malgré tant de diatribes contre le cosmopolitisme et l'étranger. Se peut-il que sur notre terre, le culte du boy remplace celui de la dryade alerte aux formes fécondes ? Ce goût de l'éphèbe s'explique en Orient où les femmes se flétrissent de bonne heure, quelquefois, à l'instant même de la puberté. Esclaves du désir, elles engraissent, somnolent, s'abêtissent en se bourrant de confitures, de fruits et de bonbons dans l'ombre du harem, tandis que le jeune homme pourvu de vastes yeux doux, marche, court, pense, est capable de passions et de vie. Mais, à l'occident septentrional du vieux monde, la femme semble avoir atteint sa précellence d'esprit et de corps. Les jambes élancées, la taille étroite jointes par de merveilleuses courbes aux renflements géminés de la poitrine, à la rondeur polie du ventre, donnent, par ce contraste, la meilleure sensation de grâce à la fois frêle et lourde. Les filles de seize à vingt ans, sont, chez nous, des types de proportions parfaites. Certainement, passé cet âge, la majorité des hommes l'emporte, en pureté de lignes, sur la majorité des femmes. Acceptera-t-on cette évidence pour raison suffisante d'accommoder l'extérieur féminin aux rythmes de l'extérieur masculin, même en ce qui concerne les

jeunes personnes indemnes de toute tare? Ce serait un crime esthétique. L'excellence de chaque créature consiste à persévérer dans son être, et à le mener vers la plus complète expression de ses qualités totales. La femme qui virilise à l'excès son apparence, pêche contre la beauté. Elle institue de l'hybride, du monstrueux et de l'équivoque. Un pareil résultat ne justifie point les tortures qu'il suppose. Que ces dames nous rendent la splendeur de nos races celtes et latines !

Les modes ne dépendent pas uniquement des caprices. Elles trahissent aussi la préoccupation inconsciente de l'époque. Telles idées qui se répètent plusieurs mois durant, finissent par influencer la vie entière et tous ses gestes. Voici des années qu'on invite la nation à l'énergie, qu'on prêche, avec des comparaisons favorables à l'Angleterre, qu'on applaudit, à travers les blâmes, le féminisme américain, français, russe, qu'on appelle les épouses à la loyauté, à l'intelligence, à la science et à l'indépendance d'esprit, qu'on la mêle à la politique. Peu ou prou, ces excitations la persuadent. Si la coquette se défend contre elles, il lui faut les discuter ; et les discuter, c'est les adopter en partie, c'est accueillir leur force obsédante, même sous une forme

négative. A l'heure où l'on parlait des littératures de décadence, les magasins se remplirent de tissus aux nuances pâles, de meubles grêles. Le vert d'eau, les bleus passés, les rouges aqueux parèrent les étoffes des robes, que rehaussaient des passementeries byzantines. Le préraphaëlisme franchit le détroit du Pas-de-Calais. On vit dans chaque salon une fleur bizarre se dresser, solitaire, dans la petite urne rose, sur la table. Quand l'atmosphère se remplit de tumultes guerriers ; quand le canon gronda en Afrique et en Asie, quand les révolutions ensanglantèrent Pétersbourg, Odessa, Moscou, nos femmes revêtirent les allures des amazones qui se coupaient le sein, encore que celles-là n'eussent plus à tendre l'arc. Mais elles se veulent mâles et martiales, alourdies d'aucun poids superflu. Elles ne songent point assez que les succulences de leurs corps sont la meilleure récompense attendue par le jeune héros, et qu'à le priver de cette gourmandise, fut-ce mensongèrement, elles diminuent les motifs de sa vaillance, elles diminuent les forces de la nation. Si le Latin combat pour moins de beauté, il combattra moins ardemment.

La beauté réside nécessairement dans la cor-

rection et l'harmonie des lignes, dans la mesure de leurs rapports, dans la perfection de leurs joints. Un être, une chose, un paysage nous plaisent d'abord, sans que nous puissions dire les causes, parce que notre œil, puis notre esprit ont perçu un total définitif de courbes agencées. Cela nous donne une quiétude singulière, immédiate. Soudain, nos traits se sont détendus. Notre chagrin s'est enfui. Notre fatigue cesse de peser le long de nos membres. Une image est apparue dont l'influence a desserré les contractures de nos nerfs. Avide aussitôt de mieux voir, de toucher, de posséder, de jouir indéfiniment, notre âme se tend vers la magnificence d'un horizon, la structure d'un palais, la sveltesse d'un corps. Tout notre être désire perpétuer la sensation. Tout notre cerveau travaille à la ressentir davantage pour l'éterniser dans la mémoire.

Qu'un artiste survienne, il la fixera sur la toile avec le crayon et le pinceau, ou dans la glaise avec son ébauchoir. Ceux qui n'auront pas connu l'instant divin pourront l'aimer devant le tableau ou la statue. Par surcroît sera révélé le talent qui interpréta la nature en l'alliant à son émotion propre, en transcrivant à la fois l'objet perçu et l'émoi provoqué par la perception.

Lorsqu'il fait, devant une visiteuse, défiler de

jolies personnes vêtues avec splendeur, le couturier s'efforce de provoquer le même trouble. S'il y réussit, la cliente éprouve le bienfait physique et moral que nous dispense la Beauté. Cette fois, c'est l'excellence de jeunes corps aux allures gracieuses et nobles, c'est le tri de nuances diverses unifiées dans les courbes d'un costume qui chatoie. Ressembler à cette créature d'apparat, ne serait-ce point susciter dans les cœurs des amis, des compagnons, des passants, la même volupté délicieuse qui nous pénètre ? Dès lors, ils voudront aussi prolonger le plaisir de la rencontre, et se feront affables, empressés, indulgents, louangeurs, afin que la présence de la dame bien parée continue de les ravir. Elle-même savourera la double félicité de valoir de la joie et de se savoir, pour cela, recherchée, souhaitée, désirée peut-être, ou du moins accueillie avec la déférence qu'inspire une personne experte dans l'art d'adapter les couleurs et les lignes les plus favorables à son charme.

Voilà les espoirs que valent aux acheteuses, les jeunes filles jadis surnommées, puis nommées « mannequins », et qui, dans les grandes maisons de couture, paradent sous les toilettes inventées par l'art du dessinateur et de la coupeuse. Elles se présentent, comme les images de

miroirs infidèles mais engageants, images de ce que deviendra la dame quand, à son tour, elle aura, fort anxieuse, endossé le prestigieux étui de soie, de dentelles et de satins abondants. Pour médiocre que soit sa prestance, et pour épaisse que soit sa taille, ou pour évident que soit son squelette, la spectatrice des mannequins ne doute pas d'égaler, en quelque façon, cette adorable Germaine qui, autrefois, chez Dœillet, dans les hauts salons anciens de la place Vendôme, promenait son allure de marquise traditionnelle, au sourire impertinent, aux gestes de menuet, au profil fin, aux longs cils noirs battant des joues rosées, à la chevelure légère et floconneuse.

Germaine est partie sans doute vers les Cythères généreuses. D'autres succèdent dont la plastique ne le cède en rien à celle-là. Il semble même que leur intelligence artistique s'affine chaque jour. Beaucoup d'entre elles parviennent à connaître de leurs qualités corporelles ce que le peintre expérimenté tâcherait d'apprendre. Vraiment, elles posent au miroir moins pour leur vanité que pour leur science. Elles arrivent à perfectionner leur marche, leurs gestes, le port de la tête, l'inclinaison de la nuque, avec la conscience avertie d'un vieux maître qui n'ignore rien des

secrets transmis par Léonard ou par Delacroix.

Quelques-unes, avec leur chair et leur grâce, composent des types de beauté tels qu'entre les dix mannequins du cortège habituel, la visiteuse ne peut manquer de découvrir celui dont se rapproche son type propre ; celui de sa race et de ses ancêtres. Chez Paquin, une, toujours, assemblait en soi les traits, les gestes, les mines d'une sorte de princesse qu'on croirait issue de vieille race guerrière, tant elle est noblement grande, encore allongée par une nuque mobile, délicate, très libre, propre à élever par-dessus les gens, un visage régulier aux lèvres sensuelles et sauvages, aux lèvres de proie. Les demoiselles des cours étrangères qui viennent s'habiller à Paris se peuvent là souhaiter pareilles à celle dont les yeux bleus et cendrés pensent gravement sous les cils noirs, sous les arcs nets des sourcils. Qu'une toilette l'enveloppe d'une spirale souple en velours gris, serrée par une ceinture brillante, qu'un corsage brodé d'argent l'étreigne comme d'une armure discrète sous le jabot de dentelle,qu'une mouche avive le marbre de la tempe, et le coin du sourire condescendant : la voilà digne d'être imitée par les Elisabeth, et les Louise de quelque Lippe-Holstein, de quelque Hesse-Nassau. Cette jeune fille vit les

attitudes des portraits historiques aux musées.

Au contraire, des Parisiennes futées, intelligentes, actives, promptes à dire leur mot de philosophie superficielle et narquoise, sauront comment leurs manières désinvoltes chiffonneront la robe de visite en drap blanc, et les manches de dentelles ballonnées si tel mannequin les montre sur son joli corps allègre, s'il fait tourner, sur le col de soie ancienne, son visage spirituel et brun où pétillent les regards très malicieux. Elles sauront comment se creusera, se cambrera leur jeune dos dans un boléro minuscule, afin de signifier des intentions coquettes et sournoises à l'adresse de la personne empressée pour les suivre vers la table à thé, dans la serre, ailleurs. Les jeunes filles pimpantes apprendront si leurs mines se peuvent arranger de ce costume, autant que la physionomie de cette enfant fort railleuse sous la frange brune et dorée d'une chevelure en turban que décore, en outre, un petit nœud d'azur.

Il y eut la beauté classique de Mlle Odette qui entraînait les splendeurs des robes décolletées sur sa taille majestueuse. Il y eut la beauté sérieuse et triomphale de Mlle Paule, orgueil de la maison Doucet, et qui enseignait aux élégantes comment les couleurs du velours et des guipures « tourte-

relle » se drapent sur les lignes pures d'une carnation pleine, comment elles se marient au charme d'un sourire charnu qui feint de tout pardonner selon l'indulgence d'yeux sagaces, bridés à l'ombre de cils lourds, flanqués par les ondes d'une chevelure en bronze.

Greuze et Chardin se fussent disputé la chance de peindre une délicieuse, une fraîche poupée au dix-huitième siècle : Madeleine, et son regard bleuté, et les perles minutieuses de sa denture gaie, et la finesse de son corsage virginal, et la pente de ses hanches, et la fossette du menton, et toute la prestance en garde pour danser la gavotte, pour secouer, sur son rire, la lumière d'une coiffure blonde que surmontait un étrange nœud de velours marron. De celle-ci, les personnes franches, naïves, saines, et de pur sang français, purent choisir les atours. Ses fourrures d'hermine et de taupe, ses mousselines brunes ornèrent aussi les grâces traditionnelles et fortes, aimées jadis par les encyclopédistes ou les fermiers généraux. Mais la jeune femme que tient le jeu des passions voudra savoir comment les étoffes changeantes cachent et révèlent, tour à tour, les mouvements voluptueux des formes, comment elles les dérobent, pour les faire saillir ensuite, comment elles trahissent une âme

dont la physionomie véritable n'apparaît point sur le visage seul, mais sur tout un corps chaleureux. Celle-là n'aura qu'à contempler l'apparition de telle petite Suzanne, très brune, aux œillades de manola, à l'air futé, riche en promesses de joie, et qui se cambre et qui se tend, comme un désir, dans un fourreau de gaze citrine.

Ainsi que les modèles des sculpteurs et des peintres, ces jeunes filles ont fini par s'intéresser fervemment à l'art qu'elles pratiquent. Depuis les plus célèbres jusqu'aux débutantes, toutes s'exercent à tirer de leurs personnes un maximum de grâce et de séduction. Elles développent leurs lignes, comme le font les danseuses qui s'assouplissent sur la barre recouverte en velours au foyer de l'Opéra. De leur beauté accrue par la science, dépend l'esthétique générale du costume. Car les mondaines, les actrices et les courtisanes ne décident l'achat d'une toilette que si le mannequin l'a fait valoir devant elles, complaisamment. Or, les couturières et les marchands qui fournissent à la clientèle bourgeoise, commencent par copier les robes de ces personnes opulentes, pour en vendre des imitations moins chères. Toutes les bourgeoises, puis les ouvrières coquettes s'habillent donc selon le goût inspiré

aux premières acheteuses par les postures des Mannequins.

Mais si l'effort du peuple permit aux élégantes l'aisance et l'éducation de leurs grâces, celles-ci lui doivent, en retour, des exemples aussi parfaits que possible, de beauté. Elles sont des professeurs d'esthétique pour la foule qui les envie, les admire ou les désire au théâtre, dans la rue, sur les champs de course, partout. A leurs gestes d'enseigner l'eurythmie des mouvements. A leurs mines graves ou moqueuses de corriger la grimace blême du chagrin, ou le trivial d'un gros rire. A leurs toilettes harmonieuses de guider le choix du vêtement qu'adopte la multitude pour la saison, pour l'année.

Qu'une « Paule », qu'une « Juliette » rendent agréables une minute des chiffons coûteux, des loques opulentes et déchiquetées, qu'elles les préconisent par l'exemple mal suivi de leurs attitudes, et nous serons bientôt condamnés à voir toutes les femmes enlaidies par l'imitation de cette faute.

Voilà pourquoi nous semble urgent le devoir de créer une fête annuelle de l'élégance où les meilleurs types de beauté plastique et vêtue seront jugés, choisis, et présentés au goût public par des admirations averties.

Car une personne riche qui s'affuble de robes

désagréables et chères peut se féliciter, pourtant, des étoffes et des dentelles, des tissus somptueux plaisants dans leur matière seule. Mais les coquettes de la foule, qui copient de leur mieux cette erreur, remplacent la matière coûteuse par une camelote analogue, vite défraîchie, déformée, dépourvue de cette splendeur grossière, mais réelle, qui pouvait tout de même atténuer l'atroce du premier choix. A la rigueur, la délicatesse d'une dentelle valant plusieurs milliers de francs pallie l'assemblage fâcheux d'une toilette tailladée, chargée, boursouflée, crénelée à foison. Mais cette dentelle, travestie en guipure pas chère, habille l'honnête marchande comme d'un rideau arraché à la vitre, ou comme d'une têtière fabriquée par nos aïeules pour les canapés en velours d'Utrecht. Savamment et discrètement fardée, parfaitement et longuement coiffée, une « Madeleine » nous donnera bien quelque agrément, même si elle porte un chapeau ridicule, à voltes hélicoïdales, à panaches en autruche, à jardins, à vergers et à nœuds de soie cerise. Mais qu'une jeune fille un peu fatiguée par les labeurs du cours, du magasin, du bureau, vite coiffée, dès l'aube, sans autre aide que celle de son miroir, se veuille surmonter d'un pareil édifice acquis au rabais, elle nous communique l'impression d'une triste mascarade.

Les modes sans esthétique, si elles favorisent parfois l'étalage toujours ignoble de la richesse, enlaidissent la foule et lui pervertissent le goût. Mondaines et courtisanes sont responsables de la hideur publique. Elles négligent leur devoir strict, qui consiste à faire de soi une statue d'art vivant et merveilleux, pour l'instruction des esprits.

Quelques-uns prétendent que les créateurs de la mode visent d'abord à particulariser les êtres opulents au milieu des multitudes économes. Ce serait là une méthode pour distinguer, par des oripeaux, les castes nanties. Peu importeraient l'excellence ou la défectuosité plastiques du costume. L'essentiel serait d'interdire le luxe à la majorité. Modifiant chaque mois, et de façon passable ou détestable, leur luxe, les femmes pourvues de fortune empêcheraient ainsi les autres de les égaler par l'extérieur.

Cependant, le spectacle d'une foule sans beauté me paraît un ennui plus grave que celui d'être confondu avec le total des promeneurs, s'ils sont agréables à voir. Le prince des dandys, Brummel, se disait sûr de son élégance, si personne ne le remarquait. Quelqu'un exprimait-il trop vivement son admiration, lui rentrait, mécontent, et changeait de tenue.

Ce pontife de la plastique individuelle attri-

buait toute sa valeur à la dignité de la personne, qui ne doit pas être un objet d'étonnement, tel un phénomène de foire.Pour échapper aux manifestations de la surprise publique, maintes et maintes femmes trop élégantes sont obligées de ne sortir qu'en voiture, et de se précipiter de leur coupé dans la porte de la maison où elles se rendent, de peur que les badauds ne s'attardent. Ces sortes de personnes sont probablement habillées avec luxe, mais non point avec élégance.

Pour notre goût, encore réputé par le monde, il siérait que les maîtres de la couture omissent d'exposer, sur les dos des mannequins, aux yeux de leurs clientes, les modèles de toilettes trop superbes. plus dignes de princesses africaines que de Parisiennes affinées.

Aux lignes nettes et collantes des modes qui vêtissent la femme de sa beauté, les essayeurs semblent vouloir trop souvent substituer l'ignoble goût du chiffon, de ce qui flotte et de ce qui se taillade. Plusieurs fois les manches de robes se sont évasées, pour laisser fuir, au dehors, un fouillis de mousseline ou de soie flasque. Il fallut oublier le dessin du bras, enduit par l'étoffe qui n'altère rien de la courbe diminuée si parfaitement, grâce aux calculs de la nature, avant

la paume de la main et la délicate mobilité des doigts. Des barbares ont ressucité les hideurs de 1870, les *doubles jupes*, les *tabliers* à bords de velours, le kilo de faux cheveux en résille, les *suivez-moi-jeune-homme*, les tournures et les fouillis cachant l'orbe simple de la croupe ? D'affreux boléros écourtés et chamarrés remontèrent dans le dos qui se voûta sous le faix du désespoir, à se sentir affublé d'un pareil oripeau. Par milliers, de jeunes personnes semblèrent habillées avec leurs rideaux de vitrage, sous prétexte de guipures et de tulles. Quelques-unes se ruèrent sur les mantes aux bordures crénelées comme des châteaux-forts, sur les nœuds et sur les choux, sur tout l'horrible que l'affreux luxe de la Restauration inventa, et que celui du Second-Empire continua sans indépendance. Paris sut, à maintes reprises, s'enlaidir terriblement.

En vérité, rien, sur la femme, ne vaut les lignes étroitement épousées par l'étoffe que prolonge une traîne ample, souple et onduleuse. La sirène semble avancer avec le flot de son sillage. Elle doit en émerger ferme, et comme nue, sous une simple couronne de fleurs ou sous une coiffure de plumes écourtées, lissées, collées aux tempes. Tout le reste est indigne du bonheur que le dieu nous fit en créant cet ostensoir de nos

rêves. Si la mode se doit de varier, inventons des étoffes nouvelles et sombrement magnifiques. Les ocellures du paon, le teint des fleurs, les moirures de la rivière, le reflet des métaux obscurs, l'iris des perles, les nuances infinies de la mer et du ciel orageux permettent de réunir, sur les corps, tous les symboles de l'univers.

Mais, de grâce, artistes de la couture, n'emmaillotez pas, dans le chiffon, les membres, la nuque, le buste, la taille, ni la croupe. Veuillez ne point corrompre la pureté de la ligne par des tortillons et des loques mousseuses.

La beauté réside nécessairement dans la correction et la pureté des lignes. Les proportions du corps humain sont un exemple du rythme parfait. Toutes les esthétiques, après tous les arts spontanés, le proclamèrent par des maximes, par des œuvres. Donc, une mode qui détruit cette harmonie pèche contre la beauté. Pourquoi s'efforcer d'aplatir les gorges derrière les corsets droits, d'enfouir la ligne pure des bras féminins dans des étuis gibbeux aux enflures monstrueuses, de cacher leur corps dans des amas de lourdes choses uniformes ? Est-ce là ce que conseille la beauté des mannequins ? Que ne se contente-t-on d'appliquer la peau de souples et soyeuses étoffes sur les académies impeccables

de nos « Germaine », de nos « Jeanne », de nos « Paule », de nos « Madeleine » et de nos « Odette »? Rien ne vaudra mieux que leur ressembler. Et la foule sera belle, si elle se transforme à l'image de leur plastique.

XXIII

LE MÉPRIS DE LA VERTU

Tous les gens n'adoptent pas les nouvelles mœurs, ni leur cynisme aimable. La bourgeoisie de province en reste d'ordinaire aux traditions du dix-septième siècle, pour ce qui concerne le soin de régir sa vie.

Une dame m'a conté l'histoire de sa parente, type même de ces âmes.

« Elevée sagement par les religieuses, à la vieille mode, ma cousine épousa, vers seize ans, un jeune employé d'administration qui vint en villégiature dans notre pays, au bord de la Loire. Elle était contente de quitter la campagne et la province, de connaître Paris. Elle loua un logis de trois pièces à Garches, devant la gare, pour que son mari pût se promener le soir dans le parc de Saint-Cloud. Depuis dix ans, elle y



demeure. A six heures du matin, elle se lève. La femme de ménage arrive, allume les feux, lave la vaisselle, cire les chaussures et balaie, puis s'en va. Ma cousine accomplit tout le reste de la tâche. Elle brosse les vêtements, fait le lit, pendant que son Georges traîne de pièce en pièce le rasoir à la main. Enfin, il est prêt; il déjeune. Pendant cette opération, sa femme se débarbouille, se coiffe, s'attife à la hâte, nettoie la petite, l'habille et la mène à l'école. Le couple ensuite prend le train pour Paris, car Georges est jaloux. Il préfère que sa femme termine le matin ses courses aux Halles et au Bon Marché : l'après-midi les suiveurs abondent. Vers onze heures, elle rentre à Garches, va chercher son enfant à l'école, la fait manger, la reconduit chez l'institutrice. Dans l'après-midi, elle n'a que le temps de raccommoder le pantalon gris, de border la jaquette noire et de recoudre quelques boutons au gilet de l'époux. En effet, il aime les plats réussis. La bonne cuisine exige une longue attention. Ma cousine épluche ses légumes. Elle prépare les coulis. Elle vide son poisson. Elle plume la volaille achetée à bon compte, et met le ragoût sur le feu. Tout en cousant, elle va surveiller ce qui mijote. Six heures. Elle s'enferme dans sa chambre, se lave, se parfume, revêt la

seconde de ses jupes noires, sa blouse de soie mauve, noue un ruban frais autour de sa taille, de son cou, épingle son chapeau dans son chignon. Elle veut plaire quand, du wagon, il la verra sur le quai, pimpante, et douce au baiser. Le voilà. Les besognes du jour l'ont ennuyé. Amèrement, il se plaint. Pour changer de bureau, il faudrait entreprendre quelques démarches. Un père rigide lui enseigna que toute sollicitation est avilissante. On doit parvenir par ses mérites seuls. Là-dessus, Georges ne transige pas. Parmi ceux qui débutèrent en même temps que lui, deux sont devenus sous-chefs. Mais ils flattaient le directeur du personnel; ils s'arrangeaient pour venir à sa rencontre, comme par hasard, avec de petites camarades agréables, et les lui présentaient. A de telles complaisances, Georges préférerait le suicide. Il est resté commis, à deux mille quatre. On lui conseille d'aller voir l'ami de son oncle, l'amiral B..., homme influent, et très disposé à le soutenir. Cette visite lui répugne : « Pour qui me prendrait l'amiral ? Pour un mendiant, un importun, un sauteur ! Mon oncle lui a montré mes notes et mon dossier. S'il veut agir, il le peut, sans que j'aille l'ennuyer chez lui, à la façon des gens mal élevés. » L'amiral promet sans agir. Non loin de

Garches, à Vaucresson, la maîtresse de l'inspecteur général habite un pavillon coquet, dès avril. Plusieurs fois, elle a fait savoir à Mme Georges qu'elle recevrait avec plaisir la petite fille et la jeune mère. C'étaient là des ouvertures. L'inspecteur général pourrait facilement prendre Georges dans son service de contrôle. Un avenir superbe s'ouvrirait. Jamais Georges ne permettrait à sa femme de saluer « une fille ! » Il aime mieux recevoir ses deux cents francs par mois, sans gratification. Ma cousine l'approuve. Ils regardent le sabre et la croix du père, lieutenant de vaisseau, mort au Tonkin. Celui-là n'aurait point permis un tel déshonneur. Donc...

« Cependant ma cousine coupe leurs mouchoirs dans les vieilles chemises ; et taille les robes de la petite dans ses mauvais corsages. Elle tricote tous les bas et toutes les chaussettes. Lui, bachelier, licencié en droit, cire le parquet, le samedi soir, en manches de chemise. Au Jour de l'An et à Pâques, ils vont applaudir en matinée la pièce à la mode. Durant le mois d'août, ils prennent le train de plaisir pour Dieppe, et passent là quarante-huit heures. Ce sont les grandes joies, outre celle des fins de mois. Quand il fait beau, le jour de la paye, ils s'attablent tous trois au Pavillon Bleu, devant trois demi-glaces, une à la

vanille pour la petite, une à la framboise pour ma cousine, une au citron pour Georges. Il soupire un peu, fronce le sourcil, s'il voit, par hasard, entrer l'inspecteur général et les deux sous-chefs devenus inspecteurs des sections à huit mille, mariés. Leurs femmes accompagnent la maîtresse du gros bonnet. Elles commandent un menu somptueux. En juillet, l'un des chefs, celui qui a épousé la plus jolie des deux femmes, sera promu chevalier de la Légion d'honneur, comme le père de Georges, lieutenant de vaisseau, mort au Tonkin.

« Pourquoi?... écrit ma cousine dans de longues lettres amères, éplorées... Pourquoi cela dessert-il tant d'être honnête et incorruptible ? Pourquoi mes parents, les religieuses, ma famille et mon mari m'engagèrent-ils toujours à tant d'orgueil et de vertu, si j'en dois pâtir autant, si ma fille doit, ensuite, vivre pauvre, méprisée, sans espoir ? Pourquoi ? »

Parce que les Raspail et les Jules Simon ayant prescrit aux étudiants, comme une belle action, d'épouser leurs maîtresses, celles-ci forcées par la position de leurs maris, à voir le monde, pénètrent dans les milieux brillants où l'élégance et le bagout suffisent, comme marraine et parrain. Elles recommandent, dans les salons, l'au-

dace de leurs pareilles. Intruses mélangées aux honnêtes femmes, elles les supplantent. Un oncle de province reprochait naguère cette facilité d'accueil à sa nièce du Parc Monceau, femme d'ailleurs irréprochable. J'ai retenu le dialogue :

— Ça vous étonne que je reçoive cette chanteuse, parce qu'elle est entretenue ? Baste ! elle vaut bien certaines de mes amies ordinaires qui, de cinq à sept, se déshabillent dans les rez-de-chaussée de la jeunesse, malgré qu'elles soient rentées par leurs maris, industriels, artistes, fonctionnaires ou députés. L'une a l'excuse de la pauvreté, du talent. Les autres, non.

— Mais il y a vénalité dans son cas ; elle vend les plaisirs qu'elle donne. A supposer que la calomnie ne les maltraite pas, vos amies prodiguent des joies gratuites. La vénalité constitue non pas l'infamie, car il n'est pas plus infâme de louer son corps que de louer sa maison, mais la différence de vies sociales. Et cette différence doit vous séparer irrévocablement.

— Alors, pourquoi m'autoriserez-vous à recevoir ce joli vicomte de M..., qui, sans le sou, se fit épouser par une fille d'aubergiste allemand, laide, pataude et millionnaire ! Aussi bien que la chanteuse, il est entretenu. Ce n'est pas l'écharpe de M. le maire...

— Pardon. Dès qu'il y a mariage, il y a disparition de l'égoïsme individuel devant la famille par quoi la société se développe, du moins en théorie. Se marier, c'est accepter le vieux contrat social, pour insuffisant et caduc qu'il apparaisse. Le vicomte n'est entretenu que par surcroît. L'argent de la millionnaire reste destiné à une descendance mise en état d'acquérir une culture utile, dont la République, certain jour, profitera. Le principe est logique... Au contraire, la courtisane absorbe l'argent pour son égoïsme propre. Il n'y a pas chez elle d'effort convenu en l'honneur de l'avenir. Elle se garde stérile, dépensière et contente, sans assumer la charge de fonder une famille, élément essentiel, jusqu'à ce jour, de l'évolution nationale. Voilà pourquoi elle n'a nul droit au respect que vous décerne la loi. D'autre part, il est scientifiquement reconnu qu'à se mêler, les castes perdent leurs énergies. Fréquentant chez vous, la courtisane imitera vos habitudes. Moins spontanée dans ses caprices, plus avide de considération, elle négligera les parades et le luxe. Elle atténuera l'art de grandir l'insolence de sa beauté, et n'accomplira plus sa mission qui est de procurer aux hommes une sensation de splendeur vivante. La courtisane se doit d'être un personnage de statue,

de tableau, et de s'exposer en public. Ainsi elle excite le désir des hommes qui travaillent davantage, bénéfice général, afin de la posséder un jour. Qu'elle emprunte vos habitudes bourgeoises et son rôle d'excitant finira. De même, elle insinuera dans votre entourage le goût de l'ostentation, de la vie extérieure, de la vénalité amoureuse et de la tromperie, toutes choses destructives de la valeur familiale, puisque les enfants instruits par des exemples fâcheux, chercheront, dans les triomphes passagers des fêtes, la récompense médiocre d'un orgueil capable de viser à produire de grandes œuvres. La République et l'avenir perdront ces énergies. Voilà les raisons supérieures qui défendent de réunir les courtisanes aux épouses, sans impliquer le moins du monde, par cette séparation, le blâme ou le mépris envers quiconque. Il y a différence de mission. Voilà tout.

— Que de subtilités !... Tout à l'heure vous traitiez fort mal une autre de mes visiteuses. Ah ! la pauvre femme ! Une gourgandine, elle !... Point du tout. Elle a été la maîtresse de Gounod. C'est de la gloire. Ce n'est pas du vice.

— Cependant, il subsiste, par le monde, plusieurs centaines de personnes, sans doute, qui partagèrent la chance d'une telle rencontre.

« La plupart achèvent dans des bouges humbles une existence dépourvue de noblesse. Pourquoi le dégoût que vous professeriez certainement à leur endroit abdique-t-il devant leur sœur enrichie ? L'argent, l'élégance et la façon effacent donc toutes limites entre le vice et la vertu ?

— Ce n'est point l'opulence que je salue, mais l'art employé pour y parvenir, au lieu d'avoir croulé dans l'avilissement. Je rends hommage au génie de l'intrigue, de l'entregent et de l'adresse qui transforma cette fille en une personne recherchée par les femmes légitimes de personnages officiels ou presque.

— Savez-vous les moyens qui firent triompher cette intrigue et s'il n'en est pas de honteux ?

— Je ne pense pas que les vertueux prédominent. J'ignore, et m'en tiens là. Seulement la comtesse de T... la voit. Elles frayent ensemble avec les ambassadeurs. Par ses anciens amants, elle peut être utile à mon mari, qui veut sa commandite ; à mon fils, qui sollicite un poste d'attaché. Le reste n'importe pas. S'il m'importait, mon mari n'aurait pas les capitaux, mon fils resterait stagiaire. On nous mépriserait scrupuleux. Tandis que, ces avantages obtenus, on nous estimera les égaux de gens aujourd'hui nos supérieurs. Nul ne nous reprochera

le coup d'épaule de la vieille Aspasie. Mais, si nous en demeurions à notre état présent, on nous traiterait comme des gens de peu. De tout temps, il en fut ainsi. Les maîtresses des hauts personnages ont été les protectrices efficaces du talent, du génie, et de la simple ambition. Evincer les courtisanes mûres, c'est se vouer à l'obscurité, ou du moins à la conquête trop lente de ces honneurs dont nos qualités réclament la très prochaine attribution.

En des termes analogues, les Parisiennes défendent leur tendance à s'acoquiner. Une cocotte intrigante et amie des puissants l'emporte sur toutes les bourgeoises exténuées de sacrifices devant l'autel du devoir. Celles-ci, on les respecte en bloc dans les discours officiels et les traités de morale inconnus. C'est tout. Celle-là règne, en ce sens que rien ne lui est refusé de ce que l'on convoite : l'argent, l'influence, les sympathies, et même la considération.

L'honnête femme demeure dans l'ombre. Elle n'a point de dévots. On a déserté tous ses temples. Il est dangereux de ne pas l'encourager davantage.

XXIV

LES AFFRANCHIES

Aux plages où murmure la plainte langoureuse de la mer, les Casinos sonnent, l'été, de mille musiques, tantôt prétentieuses et tantôt naïves. Les couleurs fraîches brillent sur les flancs des yachts, ondoient avec leurs pavillons, rutilent sur les parasols plantés dans le sable, font une longue bande chatoyante qui s'oppose à l'horizon, cette trace de grésil entre le bleu grisâtre des eaux et l'azur délavé du ciel. Blanches par leurs femmes en robes souples, par leurs baigneurs en complets de flanelle, fleuries par les chapeaux élégants des flâneuses, et tachetées par les costumes écarlates ou bleus de leurs enfants, les foules se prélassent, jasent en repos.

Les courtisanes abondent aux environs du Casino.

Elles paraissent curieuses à présent. Leur tactique est de s'introduire dans les familles, sous les apparences d'artistes de qui le talent fait excuser la prostitution. Pour peu qu'elles aient, dans un beuglant de province, chanté quelque romance sentimentale ou quelque scie amusante, elles parlent avec emphase de Glück, préfèrent Beethoven à Wagner, soumettent à l'examen de leur critique Debussy et Erlanger. Sur le piano de l'hôtel, elles interprètent du Lalo, du Grieg, durant les dix minutes qui précèdent le dîner. Certaines trimbalent des chevalets et des boîtes à couleurs. Elles posent au milieu des badauds qui se pressent vers l'ombrelle plantée dans le sol, et inclinée comme il convient pour diriger le jour du plein air. En robes exquisement simples, en corsages diaphanes qui les font nues, elles barbouillent des toiles avec des mines attentives et crispées sous le masque de fard collé à la vaseline. Il en est qui récitent de leurs vers, entre ceux de Heredia et de Mendès, puis les calligraphient volontiers sur les éventails de toutes les convives assidues dans leur restaurant.

Jadis, les bourgeoises eussent fui ces aventurières agréables. Maintenant, les unes aux autres s'acoquinent. Les enfants vont regarder « la

dame » peindre. Ils veulent entendre « la dame qui chante si bien », et celle que les messieurs applaudissent quand elle récite ses poésies. Habilement, les cocottes artistes tapotent les joues des marmots, font montre de tendresse à l'égard des petits, puis les ramènent à leurs mères qui remercient, prennent l'habitude de rendre le salut, d'échanger des opinions sur la température, des compliments sur les toilettes, des confessions d'antipathie et de sympathie relatives aux promeneuses. Bientôt, l'artiste est déclarée charmante, délicate, fort intelligente. Vous la trouvez peignant à côté de votre tante qui brode, lisant à côté de votre cousine qui fait ses comptes, apprenant une vieille ballade à vos neveux intimidés. En vain représentez-vous à votre oncle, à votre cousin et à votre beau-frère l'inconvenance de ce hasard. Tous trois ont de secrètes raisons pour tolérer cette compagnie. L'un après l'autre vous affirment que la coloriste a remporté deux médailles à l'Exposition de Stuttgart, que la poétesse est reçue chez un académicien, que la cantatrice a dans sa chambre une couronne de lauriers en vermeil, présent des abonnés de l'Opéra. Et leurs épouses de renchérir, de développer quelques thèses sur la tolérance, l'indulgence, même sur la loi de pardon que le

Christ enseigne aux siècles. « Vous n'êtes pas un vrai chrétien ! » m'a répondu naguère une amie que j'avertissais d'une telle erreur.

Quelques mois plus tard, ces excellentes artistes se marient à de braves garçons naïfs et possédant quelque fortune. Ils s'imaginent avoir sauvé de l'injustice des génies méconnus. Ils vous déclarent qu'ils n'auraient jamais pu vivre avec une femme « pot-au-feu ». Au reste, leur ménage ne semble pas autrement orageux. Châtiée jadis par les longues déveines du Moulin-Rouge, du Casino de Paris ou d'Armenonville, l'artiste se souvient trop des entôleurs qui la grugèrent, des princes poseurs de lapins, et du travail parfois répugnant que l'on exigeait d'elle, moyennant un malheureux louis, dans les maisons accueillantes où de vieux messieurs viennent prendre le thé, vers six heures après midi. Sagement, elle ne fait pas son mari plus cocu qu'un autre. Doucement, elle engraisse.

Il se forme ainsi une société mixte, qui tient par ses parentés, ses relations, au monde ancien plus sévère, et qui, par ses goûts de la beauté, de l'élégance, de la gaieté gouailleuse, voire d'un art superficiel, s'unit au demi-monde.

Les bains de mer sont favorables à ces transac tions. De juillet à septembre, il se conclut mille

et mille pactes équivoques. Tels les affranchis de Rome s'insinuèrent dans le patriciat, et commencèrent sa désagrégation morale.

Ce n'est pas qu'il faille réprouver avec une haine janséniste les femmes qui choisirent les aventures au lieu du mariage. Si elles se décidèrent en parfaite franchise, leur droit demeure manifeste. En aimant gratis ou contre salaire elles ne nuisirent à personne. Au contraire, elles ont procuré maintes satisfactions estimées. Or, ne pas nuire, c'est la première maxime de la morale. Quiconque la respecte mérite d'être loué. Bien des gens dits honorables et vertueux n'observent pas ce commandement humain. Afin de gagner ils ruinent légalement autrui, exploitent le travailleur, asservissent leurs employés, conquièrent la fortune et les gloires, sans élaborer même une œuvre sociale dont le résultat justifie ces crimes. De loyales prostituées valent mieux que ces honnêtes gens. Et, à ce point de vue, la société mixte raisonne congrûment, lorsqu'elle les mêle.

Mais, chaque jour l'on entend gémir, sous prétexte que l'armature sociale craque, se fendille et s'effrite. Beaucoup pensent que le bien est l'apanage de nos institutions traditionnelles : propriété, mariage, hérédité légitime, vertus bourgeoises, etc. Tolérant que les femmes libres ou

les adultères avérées s'immiscent dans leurs milieux, ces contempteurs du Présent, intronisent la licence du Futur à leur foyer. L'exemple d'épouses légères ou de courtisanes réhabilitées ne peut qu'engager les jeunes femmes fidèles par éducation à s'affranchir des préjugés survivants. Certes, il en est dont l'âme héroïque ne cédera point. Il en est aussi qui s'autoriseront du succès dévolu aux coquines pour s'offrir les joies interdites.

De là ces mille potins et ces mille scandales dont nos propos aiment se régaler. De là cette progression continue des divorces. Il semble que l'on aille rapidement vers une ère de transition caractérisée en ceci que les femmes commenceront leur existence par le mariage, puis, lasses, la changeront par un ou deux divorces, avant de finir par la vie libre ; tandis que les courtisanes commenceront par la prostitution, avant d'y adjoindre le prétexte artistique puis, de terminer leurs jours le nez sur le pot-au-feu.

Alors, le mariage ne sera plus un état vital, mais tantôt une combinaison provisoire, tantôt une combinaison de retraite. On saura moins encore de quel père naîtront les enfants. Confiés à l'Etat, aux collèges, aux lycées, aux pensions, ils s'arrangeront, comme les jeunes Amé-

ricains. Dès quinze ans, ils quitteront le foyer, ils entreront résolument dans la lutte générale, en comptant sur leurs seules vigueurs, physiques et morales. Fatalement ils chercheront dans les associations, les mutualités, les coopératives, l'appui que la famille déchue leur refusera. Cette nécessité les obligera-t-elle à des énergies qu'ils ignorent trop ? Peut-être. L'adultère et le divorce auront-ils préparé notre descendance à des victoires dont les écarte notre éducation française contemporaine ?

Oui. Nous tendons de plus en plus à nous accommoder d'un état de choses tel que la chasteté n'y vaudra plus rien. La cote de la fidélité conjugale et même amoureuse décline chaque jour. Nos bourgeoises n'affichent même plus cette hypocrisie de façade qui les obligeait à s'écarter des libres amantes, des affranchies, et qui les forçait, en outre, à nier les écarts de leurs pareilles. L'esprit du naturalisme a tué cette hypocrisie, que l'on cultivait autrefois par sentiment religieux, afin d'éviter le scandale. Car la religion, dans sa merveilleuse intelligence des principes sociaux, avait su mesurer les conséquences de l'exemple. Péché caché était à demi pardonné, parce qu il ne suscitait pas l'imitation. La décadence de l'âme religieuse, qu'anéantit en deux

siècles l'extraordinaire stupidité des prêtres, devait aussi mettre fin aux hypocrisies crues nécessaires. Aujourd'hui, le scandale l'emporte. Délibérément, la jeunesse embrasse une vie licencieuse. A côté de l'ancienne société vertueuse, du moins, en apparence, et même plus qu'on ne croit, en réalité, une société d'affranchis s'est développée jusqu'à lui devenir égale, par le nombre et par les prestiges. Naguère, la séparation persistait entre elles. Maintenant, une société fixe s'organise pour les unir, c'est-à-dire pour abolir la vieille sagesse au bénéfice de la nouvelle indépendance. Car les affranchis du joug moral, par leur exemple, déchaîneront les instincts encore réprimés dans l'austère bourgeoisie des provinces. Les trois sociétés se fondront, mais au bénéfice de la morale des affranchis. Ce phénomène sociologique est en voie d'accomplissement.

XXV

LES TEMPLES DE LA BEAUTÉ

Ces discussions ne sont pas frivoles. Le rôle de la beauté dans l'État fut toujours considérable. Si Périclès, Alcibiade et Socrate n'avaient point intelligemment admiré les formes d'Aspasie, sans doute eussent-ils légué moins de sentences ingénieuses où la sagesse humaine se résume, et que Platon sut consigner dans ses œuvres. Phryné servant de motif à Praxitèle qui sculptait les déesses, enseigna dans les temples, par la vision des statues, le sens de l'harmonie aux générations de poètes et de philosophes hellènes. Plus près de nous, le rôle des belles ne fut pas moindre. Envoyé par la Convention à titre d'énergumène pour établir la terreur dans Bordeaux, mais ayant vu, dans une prison, l'épouse de M. de Fontenai, Thérèse Cabarrus, une Espa-

gnole de dix-huit ans fort jolie, Tallien changea si promptement d'âme qu'il se fit accuser de modérantisme à son retour. Puis, comme il craignait l'échafaud, déjà préparé pour sa maîtresse, il aida Fouché à détruire la dictature de Robespierre et à faire le 9 Thermidor. Ce fut dans le salon de Mme Tallien que les protagonistes de la réaction se réunirent pour le triomphe de Napoléon Bonaparte, en Brumaire.

David éternisa telle gracieuse posture de Mme Récamier. La chronique nous apprend que cette personne spirituelle fut une prêtresse d'idées pour les adversaires du régime consulaire et impérial. En admirant les charmes, l'éclat de cette jeune femme, on venait dans le salon de M. de Staël entendre parler Benjamin Constant et quelques philosophes. « Depuis quand le conseil des ministres se tient-il chez Mme Récamier ? » vociférait l'empereur, irrité d'apprendre que trois de ses ministres s'étaient, la veille, rencontrés dans ce milieu. La puissance morale de l'intelligente beauté effraya tellement le pouvoir, qu'elle fut exilée pour avoir rendu visite, un seul jour, à la fille de Necker, dans le château de Coppet. On redoutait que l'influence de Mme de Staël ne doublât, si la splendeur physique de sa protégée lui donnait le secours d'une

présence continue. Camille Jordan et Ballanche furent les intimes de Mme Récamier lorsqu'elle vint endormir à Lyon sa peine persécutée. Ces deux hommes intègres s'enorgueillirent de faire connaître celle qui avait refusé de soumettre à la police du despote l'indépendance de ses amis. Elle devait aussi recevoir dans l'ermitage de l'Abbaye-aux-Bois Chateaubriand disgracié, organisant l'opposition constitutionnelle qui rendit possibles les trois glorieuses journées de 1830. « C'est la danse de Mme Récamier qui m'a donné l'idée de celle que j'ai essayé de peindre », écrit Mme de Staël pour expliquer comment elle décrivit les pas de Corinne dans le roman célèbre. Autour d'une Muse flexible, souple, habillée d'étuis légers et collants, à la manière antique, peut-être, furent discutées les conspirations qui causèrent la chute du colosse impérial, et celle de Charles X. Au Louvre, nous considérons cette figure d'un ovale ingénu qu'entourent des boucles un peu roides ceintes d'une bandelette, à la grecque ; nous aimons ce corps placide, mais près d'être sinueux au moindre geste et où l'échine se creuserait élégamment dès l'attitude prochaine. Nous nous étonnons de savoir que les esprits les plus ardents de France s'enthousiasmèrent trente ans près d'elle ; qu'ils éclairèrent le monde comme



les rayons projetés d'un centre lumineux. Afin qu'elle louât un acte, un discours audacieux, une parole de liberté, plusieurs grands hommes risquèrent leur gloire et leurs vies.

Cette beauté de la race centrale française fut donc essentielle, de 1800 à 1830, au mouvement des opinions. Certes, il importe que la forme soit la gaine d'une intelligence instruite. Sous une apparence harmonieuse, l'esprit peut davantage. Sous la grimace de la laideur, son influence reste mesquine. Aussi, lorsque la mode menace de pervertir notre goût des lignes pures, il convient de protester.

Éviter de telles fautes est difficile. La plupart des femmes préfèrent la mode à la beauté. Elles acceptent tout hideux travestissement dès qu'on leur persuade que c'est là « le chic ». Cela d'autant mieux que les lanceuses de modes nouvelles étant, à l'ordinaire, des Parisiennes très riches et très jolies, le déguisement, pour atroce qu'il soit, mais somptueux, devient passable sur leurs corps et sous leurs figures de jeunes déesses. Immédiatement, des dames moins douées copient le costume en vogue. L'ignoble de la chose qui se trouvait amoindri, même effacé par la magnificence physique, reconquiert toute son horreur contre l'échine bombée et le ventre en

pointe de certaines imitatrices. A mesure que la mode se répand, elle afflige plus de statures disgraciées. La ville se remplit d'abominables guenons affublées de loques sinistres et branlantes. L'esthétique de la nation, au lieu de s'améliorer, ne peut que déchoir à ce spectacle.

Pour cet état de choses, les remèdes n'abondent point. Sans doute le meilleur serait-il de réunir souvent, dans un palais agréable, les moulages des statues exemplaires, et, si l'on pouvait, un nombre choisi de créatures vivantes, modèles permanents pour les artistes de la couture, les élégantes, les passementiers, les orfèvres.

Une Italienne aux seins lourds, à la figure ronde, aux cheveux noirs étalés en bandeaux, aux hanches puissantes et aux jambes longues évoquerait dans l'âme de l'esthète un accord de nuances et de lignes appropriées à son type. L'on composerait ainsi une robe digne d'être appliquée sur les épaules des femmes brunes, mamelues, et de visage passionné.

Mince, haute, coiffée d'or pâle et la poitrine basse, la Scandinave de peau très blanche, hyaline presque, susciterait l'imagination de manteaux onduleux nuancés comme la neige et la mer froide.

De la Grecque, le profil fin, la figure aquiline bordée par des cheveux en ailes de corbeau, le corps agile et noble, aux attitudes souvent tragiques, permettraient de concevoir les vêtements étroits, sombres qui font de l'être une ombre mystérieuse, indifférente aux choses, pathétique.

L'air de raillerie dans le minois espiègle, puis tout à coup sévère pour un instant, est le propre de la citadine menue. Ses membres déliés, sa prestesse, sa taille roide, ses courbes d'androgyne, ses jambes de gamin leste et pimpant, les allusions vicieuses de sa démarche en jupons pareils aux corolles de fleurs renversées, ce sont les éléments d'une beauté fine et variable qu'il plaira de vêtir avec des tons clairs et soyeux, des soies murmurantes, des jais scintillants comme les œillades, des chapeaux à plumes.

La beauté humaine est l'expression la plus entière d'une race en un individu qui représente ses mérites et ses vices développés par un climat spécial, l'aspect d'un paysage habituel, et les coutumes de son histoire. Un congrès devrait réunir les types absolument définis des peuples hétérogènes. C'est en les comparant, en les différenciant, en les opposant, que le concept d'un étalon de beauté finirait par naître dans le

cerveau de l'observateur. La Flamande et l'Allemande du centre, qui perpétuent la divinité de Cybèle, ses beaux bras frais, ses chairs abondantes, rosées aux jointures, communiquent une impression d'embrassement doux, de maternité féconde, de douce bonté riante, de servilisme affable. L'Espagnole indolente, mate, casquée d'une masse de cheveux bleuâtres, en quoi elle pique une fleur de narcisse, provoque, malgré la même massivité des chairs paresseuses, un sentiment de passion frénétique, de conquête audacieuse et jalouse, d'amour colérique, avare et rancunier. La maraîchère de Séville, assise, une cigarette aux lèvres, sur la marche du patio, les mains tombantes entre les genoux écartés, est presque semblable à la cuisinière bavaroise accroupie sur un tabouret de paille pour moudre le café qu'on mêlera dans le lait de la jatte. Qu'elles se ressemblent comme deux sœurs grasses même, rien ne sera pareil en elles, s'il nous amuse de vouloir définir les âmes transparues sous les traits de leurs figures, et dans l'apparence de leurs yeux ensommeillés.

Au cœur de nos villes cosmopolites, les races, depuis des siècles, se confondent. La diversité des types appartient à la diversité des origines. Il y a des trottins espagnols, bien qu'on les

nomme Mlles Dupont et Durand. Nous engageons des servantes allemandes, encore que leurs aïeux aient porté un nom français de son et d'étymologie. Nos jeunes mondaines blondes, fluettes, bonnes cantatrices, un peu félines, curieuses de toutes les sensations, facilement immorales, dotées de mains fines et pâles, ce sont les descendantes de Slaves inconnus, passés à l'Occident avec les immigrations polonaises et prussiennes, d'une société à l'autre, pendant les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles.

Pour chacune de ces créatures, il siérait de produire des toilettes adaptées à leur caractère ancestral, si nous voulons obtenir des artistes couturiers que la splendeur des promeneuses ne diminue point la magnificence de la ville.

Cela serait possible. Dans un édifice approprié, les plus belles femmes de chaque race s'offriraient à l'admiration de nos intelligences. Elles signifieraient les excellences de leurs nations. Ainsi les statues des anciennes déesses signifièrent l'esprit des vieux peuples dans les temples de la Chaldée, de la Phénicie, de l'Égypte, de la Grèce, de Rome.

Il appartiendrait à Paris d'ouvrir ce panthéon de la Beauté et d'y faire paraître les idoles vi-

vantes. Ce serait une fête utile et singulière. Là s'établirait enfin l'étalon logique du luxe. Les règles de la toilette gagneraient une valeur de science. Les émules d'Aspasie et de Mme Récamier nous font défaut. On n'en saurait trop connaître dans une société d'esprits : ils décuplent leurs forces en se groupant autour d'une prêtresse adorable de leurs idées. A celles-ci, l'ostensoir est nécessaire pour qu'elles prennent conscience de leur grandeur et de leur pouvoir, pour qu'elles songent à dominer par l'action.

Voilà pourquoi je demandai qu'on instituât un temple de la Beauté cosmopolite, et qu'on y rassemblât des dévots.

Les journalistes qui s'occupent plus particulièrement des mœurs et de leurs beautés nationales pourraient se confédérer afin d'établir un concours de beauté dans les capitales de leurs patries. Les lauréates seraient priées de se réunir à Paris pour le jugement définitif. Il serait, naturellement, sanctionné, selon les traditions, par des prix importants. Cette sorte de culte rendu à l'Humanité triomphante manquait, lors de l'Exposition de 1900. Les rédacteurs de *Gil Blas* organisèrent une fête analogue, il y a quelques années. Il faudrait reprendre, au point

de vue international, cette idée de notre boulevard. Le monde entier participerait ainsi à l'élection d'une déesse nouvelle et pacifique, qui donnerait à l'art l'étalon permanent de la Beauté.

XXVI

LES FÊTES DE LA BEAUTÉ

Si l'on évoque le rôle de politique indépendante joué, lors du premier Empire, par Mme Récamier, on médite fatalement sur l'importance de la beauté féminine dans l'Etat, sur son influence sociologique. Sans me réjouir ni m'indigner, comme devant un phénomène de laboratoire, je constatai la loi. Elle dépend du plus ferme de nos instincts. Nous révolter, au nom de telle ou telle vertu, semble assez puéril, à notre époque. L'homme jeune a besoin d'objectiver son idéal ou son idée dans une forme d'épouse, d'amie. Ni les ascétismes des religions, ni les théories des révolutions ne modifièrent cette coutume. Il faut être un peu naïf pour refuser de s'en apercevoir. Néanmoins, d'aucuns me blâmèrent lors que je proposai d'établir ce Temple

de la beauté internationale, d'y élire, entre les meilleures apparences corporelles des races, la personne douée de façon suprême, afin de posséder un étalon de la forme humaine sur quoi se règleraient les transformations de la loi.

On a donc écrit :

« Cette conception du rôle de la femme est misérable. Elle la ravale à n'être qu'un objet de luxe, soigneusement entretenu pour notre plaisir sensuel et notre joie esthétique.

« Nous avons un idéal tout contraire à celui de M. Paul Adam. Après avoir libéré la femme de son servage économique, l'avoir purifiée des vieilles erreurs ancestrales, nous voulons qu'elle ne soit plus, en dehors de nous, une déesse, mais qu'elle devienne notre compagne, amante, épouse et mère. »

D'abord, j'ignorais, et tous les livres d'histoire ignorent qu'après Théroigne de Méricourt, Mme Tallien et Mme de Staël, Mme Récamier eût été simplement une chair de luxe, qu'elle eût rempli le monde de seuls plaisirs sensuels. Au reste, sauf dans le Parlement, nous sommes tous d'accord sur l'urgence de libérer la femme du servage économique. Mais pourquoi prétendre qu'elle ne soit point déesse. Etymologiquement, ce mot signifie celle qui place, qui organise. Or,

la vue d'une fille souple, aux lignes sveltes et à la chevelure harmonieusement arrangée autour d'un visage lumineux inspire des pensées de sympathie, un désir de perpétuité, une série de réflexions stimulant l'effort propre à la séduire, à la conquérir, et à la garder près de notre enthousiasme. En ce sens, elle est créatrice d'une vie nouvelle en nous ; donc, si l'on veut bien, déesse. Elle place dans nos intelligences un sentiment neuf, un motif de force. Elle organise des facultés latentes et dispersées qui surgissent, s'allient pour obtenir les grâces de la passante. Dans nos races latines, vingt siècles de romans l'attestent, cette façon de nous émouvoir est la plus puissante. Et je ne comprends guère au nom de quelle philosophie il paraîtrait souhaitable que nos compagnes, amantes, épouses et mères, fussent dépourvues de cette influence propice.

De même que l'homme féconde le corps de la femme dans l'amour; de même la femme féconde l'esprit de l'homme par les mille angoisses ou voluptés qu'elle suscite. Avant le premier désir, l'adolescent est peu de chose. Ensuite, il devient capable d'énergie mentale. Il s'honore mieux. Il s'est accru, soit en souffrant, soit en jouissant. Des voluptés et des douleurs l'ont instruit sur son âme obscure.

J'entends bien ce que le contradicteur insinue. Il compte les multitudes féminines dont le mérite physique ne prime pas. Et il réclame pour celles-ci d'autres royautés. J'ai moi même écrit à ce propos. Maintes fois je protestai contre la conception qui limite l'idée de la femme à celle de son prestige physique. Entre cent épouses qui passent dans une rue, quatre-vingt-dix manquent de charmes. Ces quatre-vingt-dix ont droit, cependant, au bonheur. Sans doute. Il importe de leur procurer des sentiments robustes, de leur communiquer les privilèges réservés au mâle seul, de leur permettre ses actions, ses ambitions et ses libertés. A mon sens, cette vérité demeure acquise, sauf dans les milieux séniles. Je l'ai mille et mille fois défendue dans tous les journaux. Quoi donc ? Faut-il sans cesse répéter la même rengaine ? Les rédactrices de la *Fronde* m'ont reproché de ne pas ressusciter encore une fois leurs revendications libertaires. Mais c'est entendu, mesdames. Je suis pour l'égalité absolue, au point de vue légal et sentimental, entre les deux sexes. Toutefois, cette opinion ne doit point devenir maniaque. C'est une étrange maladie que celle dont souffrent les sectaires. Ils exigent que leur idéal strict nous hypnotise tous. En dehors de lui, pas de vitalité qu'ils admet-

tent. Le socialiste ne tolère pas que l'art nous préoccupe, s'il ne vise directement à l'émancipation du prolétariat et à l'asservissement de chacun sous la dictature de Jules Guesde. Pour le clérical, rien ne doit exciter, sinon la lutte contre le ministère qui poind les congrégations. Le patriote nous méprise dès que nous cessons de rêver plaies et bosses, trompettes et clairons, victoires et pavois. Que ces apôtres sont exigeants ! Si je parle de la Beauté, nécessaire à la vie mentale, je n'abdique point, pour cela, mes avis antérieurs sur la nécessité de rendre l'existence sortable aux multitudes de dames médiocrement agrémentées par Vénus, mais douées de grands cœurs, de beaux héroïsmes, de science. Si je m'attarde à discuter les mérites des peintres et à rechercher les meilleurs moyens de leur venir en aide, je n'oublie point les autres travailleurs peinant au fond des usines, sous le bourgeron et la cotte. J'ai dit maintes fois comment il seyait de secourir les quatre-vingt-dix passantes dénuées de fraîcheur, d'appas. Leurs amis et chevaliers, dont je suis, permettront-ils tout de même de prêter, en ces pages encore, mon attention aux dix créatures de la centaine observée qui sont agréables à voir et qui provoquent des idées particulières, dignes d'examen ?

Les jolies personnes qui soignent leurs corps, leurs teints, leurs toilettes, leurs manières, comme le sculpteur soigne la statue et comme le peintre soigne le tableau ; ces dix-là, certainement, accomplissent une besogne d'art. Elles font d'elles-mêmes un poème vivant, et parfois magnifique. Notre esprit leur est redevable non pas seulement d'un plaisir ou d'une évocation de volupté, mais d'un accroissement. Une sensation heureuse s'adjoint à la mémoire. Le flâneur quitte la rue, où l'aspect de la passante le ravit en extase, ainsi qu'il quitte le musée où une figure de tableau l'enchanta. Les deux enseignements sont pareils. Pour ces artistes de leurs corps, qui prêtent à la ville une beauté superbe, je réclame les admirations mêmes réservées aux peintres et aux sculpteurs, à leurs travaux.

Dans les capitales, où les élégantes se montrent, la foule des visages médiocres et des prestances vulgaires ne tarde point à s'amender. Une famille rustique de la province débarquée à Paris, avec des tailles lourdes, des visages inanimés, des épaules en voûte et une démarche bovine, devient, après trois ans, beaucoup plus noble d'allures, beaucoup plus vive d'esprit. Une servante s'y dégrossit très vite. Avec des manières déliées, l'intelligence se fait accorte. La méchan-

cété étant, presque toujours, l'effet de la bêtise, le sens de la fraternité succède à celui de la combativité contre le faible et de l'aplatissement au signe des maîtres. Les théories libérales et les révolutions naquirent toujours dans les centres où la beauté prospéra ; tandis que la campagne, peuplée à l'ordinaire de pataudes ou de créatures décharnées, demeure telle qu'aux temps préhistoriques, pour l'initiative mentale èt morale.

En tous lieux, à toutes les époques, la beauté fut la mère de l'intelligence, autant dire de la liberté. Il n'appartient pas aux socialistes de la condamner, s'ils espèrent atteindre leur but.

A tort, certains veulent confondre le luxe et la beauté. Hérésie pitoyable. La Victoire de Samothrace nous apparaît vêtue d'un jupon et d'une camisole sans ornements. Une fille superbe n'est pas, pour cela même, une fille de luxe. Une blanchisseuse qui va, par le faubourg, droite et altière, les bras tendus par deux seaux pleins mouillant ses cotillons retroussés et ses chevilles, peut l'emporter de beaucoup, quant à la plastique, sur une hétaïre cuirassée d'orfroi et constellée de bijoux. Je dis là, vraiment, des choses trop simples. Un socialiste ingénu m'y contraignit en accusant d'avilir les femmes ceux qui essaient de découvrir le type de perfection nécessaire pour

les embellir avec plus de sûreté, et, par là, grandir nos intelligences mieux averties, grâce à des impressions harmonieuses. Ainsi que les auteurs des monuments, des candélabres, des jardins, des fontaines et des statues, la promeneuse peut éduquer les âmes des citadins. Obtenons qu'elle leur donne des leçons excellentes.

Aussi faut-il établir un Temple de la Beauté, dans un endroit favorable de Paris. On essayerait là d'entourer les déesses avec des œuvres analogues aux leurs. On prierait les artistes d'exposer, dans les mêmes salles, les tableaux que leur talent consacra pour fixer des types de splendeur humaine, selon l'esthétique propre à chaque nation. Les effigies des Vénus et des Dianes antiques, les moulages des bas-reliefs gardant la vigueur fabuleuse des Héros et des Néréides, on tâcherait de les obtenir et de les réunir.

La beauté vivante et la beauté fixe se rencontreraient dans un même édifice.

Certes les collectionneurs prêteraient les images et les statues des civilisations périmées, afin de mettre, sous les yeux du monde, les phases de l'évolution accomplie par l'esprit des hommes depuis qu'ils prétendirent éterniser leur émotion à la vue d'une forme sensible.

Peut-être réussirait-on à dresser un théâtre

sur lequel seront représentés les drames sublimes en quoi les génies des peuples incarnèrent leur conception de la vie, ce rapport des lois naturelles et mystérieuses avec nos actes passionnés. On saurait, de cette façon, offrir successivement à l'admiration des esprits le *Roi Lear*, de Shakespeare, chef-d'œuvre des races anglo-saxonnes; le *Faust* de Gœthe, chef-d'œuvre des races germaniques ; le *Prométhée*, d'Eschyle, chef-d'œuvre des races gréco-latines, etc.

Les compositeurs, les peintres et les poètes de tous pays seront conviés à symboliser le mythe de Vénus, dans un poème dramatique et lyrique, traduit ou écrit en français. Le décor, la fable et la musique devront ainsi constituer une manifestation d'art intégral, due à la collaboration de l'intelligence littéraire, du sensualisme symphonique et de la vision plastique. L'œuvre primée par un jury compétent serait ensuite exécutée à l'Opéra, pendant la soirée d'apothéose qui finira les fêtes de la Beauté.

L'art des cortèges, que nous avons perdu depuis longtemps, pourrait aussi être reconstitué chaque jour, dans la salle du palais choisi, dans ses jardins. Cela donnerait une mesure de ce que peut atteindre l'ingéniosité de l'homme qui se dépense assez mal aujourd'hui dans les

affreuses mascarades habituelles au Carnaval.

Aux jours gras, triomphe uniquement la sottise. Des masques immondes enlaidissent la foule. La brutalité d'une bataille s'exaspère dans l'échange des confetti projetés. Aucune idée ne relève cette liesse indigne. On braille et on s'attaque. La laideur du travestissement est abjecte. Elle excite les instincts bas, la convoitise de s'avilir. On constate de monstrueuses verrues sur des nez verts, des bosses au dos et au ventre, la recherche d'abominations physiques pour faire rire la méchanceté qui se plaît à la moquerie envers les faibles, les infirmes, les hideux. Le long de la chaussée, de piteuses réclames défilent: biberons gigantesques et autres horreurs peinturlurées propres à exciter la sauvagerie même du rire. On hait au paroxysme. On dénigre, on frappe. Le total des pires sentiments s'assemble. Et la foule compacte se réjouit du Mal.

Si on pouvait la faire se réjouir du Beau, du Bien.

Les étudiants organisent à la Mi-Carême, une cavalcade. Leur goût instruit pourrait la rendre admirable. Jusqu'en ces derniers temps, elle fut sans magnificence. Cependant, des efforts d'amélioration furent tentés. Au bal de l'Opéra, quelques défilés se murent pompeusement. La grâce

20

des serpentins déroulés, jaillis, multicolores, dans les lumières électriques, amenda les contrastes fâcheux de ces kermesses où fraternisent le mousquetaire et le général d'empire, l'apache et l'odalisque.

Le premier soin des organisateurs devrait viser l'unité parfaite du cortège, à l'exclusion des anachronismes. On conviendrait d'une action et d'un temps définis, comme on le décida pour le cortège d'Étienne Marcel. Nul polichinelle, nul pierrot, nul chienlit ne pourrait y être adjoint ; et l'on choisirait un lieu de halte dans le quartier de Paris ayant conservé le mieux la physionomie de l'époque en cause.

Imaginez que l'an prochain, on veuille évoquer, au mardi gras, le centenaire de Marengo. Qu'il soit entendu que chaque déguisement particulier rappelle cette date du Consulat. Que les cortèges soient composés par le retour des troupes de l'armée d'Italie ou par l'affluence des Parisiens de 1800 venus à leur rencontre. Que cela se passe aux Tuileries dont le jardin demeure tel qu'au siècle passé. Que les enfants soient habillés à la mode d'alors, les enfants, les femmes, les hommes, tous ceux que le déguisement peut divertir ! Qu'au bal de l'Opéra on reçoive seulement les soldats de Ma-

rengo et de Hohenlinden, les femmes vêtues de mameluks à bordures de cygne ou de redingotes à l'anglaise. Que la décoration de la scène, de la salle, remémore toute l'époque. Ce ne séduirait-il pas mieux que l'absurde accolade du chienlit et de la laitière, que la présentation des nez à moulins de zinc, et l'entrechat d'un Sganarelle verruqueux ?

Quelques jours, quelques nuits, le peuple revivrait son histoire. La diligence sonnerait de toutes ses ferrailles sur le pavage. On acclamerait la gloire de Hohenlinden. Les soldats de Desaix paraderaient dans leurs uniformes illustres. Le prolétariat applaudirait les bonnets à poils de la garde consulaire où servirent les ancêtres qui portaient à l'Europe la nouvelle de la liberté.

Certaines personnes commencent à aimer ce mode de distraction. Aux environs de Paris, naguère, des gens voulurent offrir, dans le parc de leur domaine, un goûter champêtre en costumes. Les invités s'y rendirent dans les habits de 1750. On reconstitua la fête des Loges au siècle dernier. Un camp de gardes françaises fut établi. Sur les pelouses, les couples dansèrent la gavotte.

Dans son bois, clos de murs, un peintre, naguère, réunissait les modèles et ses amis, accomodés selon l'apparence traditionnelle des satyres. Les nymphes fuyaient dans le buisson. Ce

fut gai. Pan jouait dans la flûte à sept tuyaux. La fable se réalisa.

Durant quelque prochaine Exposition, la municipalité pourra rénover l'art des cortèges. M. Villette saurait excellemment préparer leur ordonnance. On aimera revoir la procession de l'Etre Suprême et celle de la déesse Raison, parmi les conventionnels romanisés grâce au dessin de David, parmi les sans-culottes aux bonnets phrygiens, les tricoteuses, les gardes des sections, les crieurs des rues, les cavaliers d'Augereau. On s'intéresserait au passage des milices communales allant rejoindre, près de Bouvines, le roi Philippe-Auguste, afin de vaincre l'Angleterre, la Flandre et l'Allemagne coalisées contre les franchises latines, en 1214, avec l'aide des nobles francs, ancêtres de ceux qui entouraient Brunswick, en 1793, à Coblentz. Il n'étonnerait pas moins avantageusement de remarquer l'appareil propre aux anciennes Sociétés de maçons qui construisirent, dans les cités des Gaules, les cathédrales gothiques, et qui, pendant l'ère toujours longue de leurs travaux, instituèrent, à l'image de la leur, les corporations des métiers, les dirigèrent, leur firent gagner les privilèges du roi, les conduisirent à l'affranchissement civil, à la reconnaissance officielle, aux premiers

Etats-Généraux dont l'esprit élabora, entre le treizième et le dix-huitième siècles, les idées de la Révolution française. A les voir défiler le long des rues, le peuple apprendrait ainsi qu'il doit aux Francs-Maçons sa noblesse, ses premières libertés, conquises malgré le glaive des barbares, seigneurs et soldats.

Il importe d'accroître de pareilles attentions chez les foules. Exprimant les beautés de l'histoire par des images vives, l'art des cortèges saura frapper les esprits, les faire réfléchir, les remplir d'enthousiasme, raffermir les loyautés.

Son influence peut, en outre, améliorer l'esthétique commune. A la suite des sensations qu'il procure, le passant rentré chez soi ne manquera point de comparer la décoration de son intérieur avec l'apparat des costumes et des chars. Il détestera bientôt la camelote dont le gratifient, à bon compte, les bazars qui vendent de quoi imiter les luxes rastaquouères. Il répudiera le papier à fleurs de sa muraille, le remplacera par une couleur unie, bleuâtre ou rouge, cernée d'une large bande en nuance plus foncée. Il se débarrassera du meuble plaqué, de la chaise incommode et laide, de la pendule et de ses bronzes niais. Il leur substituera de simples divans faits de larges sommiers élastiques recouverts en gros

drap sombre, des meubles bretons en bois ciré, des armoires normandes, des cartels de simple cuivre fourbi, des tables de chêne épais et lourd. Au lieu de pitoyables gravures à sujets sentimentaux, on choisira, pour ses murs, de larges photographies de la mer, de statues antiques, de tableaux illustres dus aux primitifs d'Italie et de Hollande. Le lit de fer peint en clair s'érigera dans le milieu de la pièce, en sorte que la poussière ne s'amoncelle plus entre la cimaise et la quatrième face de la couche. On débarrassera le logis de toute malpropreté. On le choisira dans une banlieue saine que les trains circulaires desservent, non loin d'un bois ou d'un fleuve. Enfin, on possèdera une demeure plaisante qu'on ne fuira plus au bénéfice du marchand de poisons alcooliques. Les journaux et les livres, les revues justifieront un meilleur emploi de la monnaie jusqu'alors offerte au débitant.

Il sied pour cela que le théâtre sorte des coulisses, que les figurantes parent la rue de leur présence évocatrice, les ballerines et les modèles de leur beauté corporelle. Avec le cortège, l'art descend sur la voie publique. Il enseigne.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

Achevé d'imprimer

le vingt juin mil neuf cent sept

PAR

E. ARRAULT ET Cie

TOURS



La Vie des Elites

PAUL ADAM

LA MORALE DE L'AMOUR



Albert MÉRICANT, Éditeur

Œuvres de PAUL ADAM

LE TEMPS ET LA VIE

STOIRE D'UN IDÉAL A TRAVERS DES SIÈCLES

—

asile et Sophia (illust. de Dufau) . 1 vol.
ène (illustrations de Orazi) . . »
rincesses byzantines . . . . »
tre . . . . »
a Force . . . . »
'Enfant d'Austerlitz . . . . »
a Ruse . . . . »
u Soleil de Juillet . . . . »
a Bataille d'Uhde . . . . . »
ɔi . . . . »
es Images sentimentales . . »
n décor . . . . »
'Essence de Soleil . . . . . »
e Mystère des Foules . . . . »

L'ÉPOQUE

—

Chair molle . . . . . . 1 vol.
La Glèbe . . . . »
Robes rouges . . . . . . »
La Parade amoureuse . . . »
Les Cœurs utiles . . . . »
Les Cœurs nouveaux . . . »
Le Vice filial . . . . . »
La Force du Mal . . . . »
L'Année de Clarisse . . . »
Les Tentations passionnées . »
Le Conte futur . . . . . »
Le Troupeau de Clarisse . . »
Le Serpent noir . . . . . »
Combats . . . . »
Les Lions . . . . »

ESSAIS

ritique des Mœurs . . . . . 1 vol.
ettres de Malaisie . . . . . »
Le Triomphe des Médiocres . 1 vol.
Vues d'Amérique . . . . . . »

THÉATRE

Le Cuivre, *drame en 3 actes* (en collaboration avec André Picard).
L'Automne, *drame en 3 actes* (en collaboration avec Gabriel Mourey).
Les Mouettes, *comédie en 3 actes*.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

OUVRAGES DE LUXE ILLUSTRÉS à 3 fr. 50

Extrait du Catalogue

Dernières Nouveautés parues

JEAN RAMEAU
u Crime à l'Amour . . . . 1 vol.

MARIE-ANNE DE BOVET
ierges folles . . . . 1 vol.

JEAN BERTHEROY
ybaris . . . . 1 vol.

AUGUSTE GERMAIN
ɘs Paradis . . . . 1 vol.

WILLY
anseuses . . . . 1 vol.

CURNONSKY
emi-Veuve . . . . 1 vol.

HENRI DE FLEURIGNY
Le mauvais Charme . . . . 1 vol.

FERNAND AUBIER
Jusqu'où elles flirtent . . . 1 vol.

CHARLES CHABAULT
Le Triomphe d'Aphrodite . 1 vol.

PIERRE GUÉDY
L'Égyptienne . . . . 1 vol.

CAROLUS DIDIER
David (*L'Orgie biblique*) . . . 1 vol.

HENRI SÉBILLE
Toute la Troupe . . . . . 1 vol.

PUBLICATIONS D'ART ILLUSTRÉES

Collection à 3 fr. 50 le volume

ÉMILE-BAYARD
a Pudeur dans l'Art et la Vie (Préface de William Bougereau) 1 vol.
'Art d'être Femme (Préface de Willette) . . . 1 vol.

A. VIGNOLA
e Modèle vivant . . . . 1 vol.

A. VIGNOLA
Les Beautés antiques . . . 1 vol.
Toutes les Femmes . . . .
(Tome I : *Femmes d'Europe*) . 1 vol.
(Tome II : *Femmes d'Orient et d'Afrique*) . . 1 vol.
Tome III : *Femmes d'Extrême-Orient et d'Amérique* . 1 vol.

IMP. "LA SEMEUSE" — PARIS & ÉTAMPES